D'ONTE SES ?

D'OÙ ES-TU ?

Histoire et généalogie des Limousins

La revue du
Cercle de généalogie
et d'histoire, des
Marchois et Limousins

n 19 - printemps-été 2019 - 41e année

Sommaire

D'ONTE SES ? n°19 - printemps - été 2019

AVANT PROPOS
Jean-Jacques Mauriat.....page 4

LE PARLER LIMOUSIN DE NOS ANCÊTRES LA TOPONYMIE LIMOUSINE..... page 6
Yves Lavalade

LE PARLER MARCHOIS: UNE PARTICULARITÉ LINGUISTIQUE RÉGIONALE ....page 20
Maximilien Guérin Michel Dupeux

UNE COLONIE LIMOUSINE EN PICARDIE LES PAPIERS DE L'AISNE.....page 32
Jean-Claude Frölich

LES USINES A PAPIER DU LIMOUSIN AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE .....page 62
Jean-Claude Frölich

MUSIQUES ET PAROLES DE LA GRANDE GUERRE .....page 66
Pascal Soula

GABRIEL BILLONNET POILU D'ORIENT MON GRAND-PÈRE INCONNU ....page 76
Daniel Drouard

ENFANTS ABANDONNÉS HOSPICE SAINT-NICOLAS D'AUBUSSON.....page 88
François Fougerol

JEAN-BAPTISTE SÉGUREL LE ROI DES ACCORDÉONNISTES LIMOUSINS
Marianne Laplaud.....page 95

EUGÈNE ALLUAUD LE PEINTRE ET LA PORCELAINE
Michelle Alcisiadi-Dumeyrie.....page 102

MICHEL PINTON :
" LE LIMOUSIN NE M'A JAMAIS TROMPÉ "
Jean-Jacques Mauriat .....p 110

LES HORS SERIES DE D'ONTE SES?

CAMILLE FAURÉ, PEINTRE EN VOITURES ET ENTREPRENEUR. 1830-1914
Michel C. Kiener..... page 116

BULLETIN D'ADHÉSION AU CGHML
BONS DE SOUSCRIPTION
BULLETIN D'ABONNEMENT À " D'ONTE SES "

Avant-propos

Jean-Jacques Mauriat

Ce 19e volume de notre revue D'onte ses, accompagne le 40e anniversaire du Cghml. La revue a succédé au bulletin et depuis 10 ans , la revue *D'onte ses*, sillonne la généalogie et l'histoire des Limousins.
Ce numéro 19, accompagne la manifestation que le Cghml organise du 11 au 21 juin à Limoges. Une exposition, intitulée *Cabinet de curiosités généalogiques et historiques du Limousin* en partenariat avec les Archives départementales de la Haute-Vienne, présente à la Chapelle de la Visitation les généalogies des Limousins qui ont fait ou ont vécu l'histoire de notre région.
Cette région Limousin qui retrouve désormais l'espace de l'ancienne Aquitaine et partant la majeure partie de la langue des troubadours. Langue limousine, dont on dit, que Dante hésita à utiliser pour sa Divine comédie.

Cette langue limousine que parlaient nos ancêtres pour aimer, combattre ou travailler, nous avons voulu en explorer quelques contours.

Yves Lavalade analyse la toponymie et plaide pour l'usage du limousin parallèlement au français pour désigner les noms de lieux et communes. Il constate que *Quelques panneaux parsèment le pays limousin qui sont dûs à des initiatives municipales, souvent soutenues par une participation financière associative (…). Et c'est là que nous retrouvons notre toponymie. Avec eux nous sortons de l'anonymat ; notre monde est enfin en partie nommé. Un lieu écrit dans la langue qui l'a baptisé est mémoire de plus de mille ans. Il dit l'environnement, l'histoire, l'économie, la vie, l'homme. Il exprime une parcelle d'identité collective.*

Michel Dupeux et Maximilien Guérin poursuivent cette démarche et analysent le cas particulier du parler marchois qui s'est trouvé relégué faute de n'être ni un grande langue, ni une langue secondaire. Les auteurs constate alors qu'*Il faut bien dire qu'aux yeux de ces derniers locuteurs marchois natifs, leur parler vernaculaire s'est trouvé doublement déconsidéré : premièrement, face à la langue française officielle, activement promue par l'école républicaine et toute la société des « trente glorieuses » ; deuxièmement, aussi face au parler occitan limousin de référence patrimoniale, soutenu par une notoriété et un poids culturel indéniable.*
Pourquoi diable nos parents n'ont-ils pas maintenu dans nos villes et nos villages du Limousin, le parler de notre histoire.

C'est pourtant en parlant seulement limousin que plusieurs dizaines de papetiers de la vallée de la Vienne ont quitté leur terroir pour travailler puis s'installer en Picardie à la fin du XIXe siècle. Mais ils avaient gardé en eux, leurs patronymes, racines de leur ascendance limousine. Jean-Claude Frölich lorrain de naissance mais Limousin par mariage a découvert cette extraordinaire saga de ces familles migrantes spécialistes du papier de paille. Tout a commencé par une recherche sur un monument aux morts à Evergnicourt dans l'Aisne. L'auteur découvre alors une suite de noms qui trahissaient leurs origines : *Boutin Martial, Clavaud François, Foulounoux Pierre, Dussoubs Jean, Raynaud Martial, Reix Jean, Reix Joseph, Valladon Louis. D'emblée le nom Reix, écrit-il, attire l'œil, de même que le prénom Martial. (...) à partir de ces éléments, le fouineur d'archives de la Haute-Vienne avait reconnu des noms courants en Limousin et en Charente limousine et s'était trouvé du grain à moudre.* Alors Jean-Claude Frolich a tiré le fil de sa pelote et a remonté des généalogies, des histoires de familles, des mariages. Des vies picardes qui commençaient en Limousin.

Pascal Soula, généalogiste, passionné de musique s'est plongé dans les airs que

chantaient les poilus. Mais ces chansons disent aussi ce qu'aimait ces garçons qui notaient paroles et refrain dans leur carnet de guerre. Pascal Soula constate que *Quand on feuillette ces cahiers de chansons de poilus, à moins d'être spécialiste de chanson populaire, on réalise que très peu de ces oeuvres nous sont encore connues cent ans après*. Une autre façon d'évoquer la guerre… en chansons !

Mais pour Daniel Drouard , la guerre fut celle de ce grand-père inconnu, parti combattre avec l'armée d'Orient. Certes l'armistice du 11 novembre 1918 à 11 heures signe la fin des combats… mais pas partout. Daniel Drouard a suivi Gabriel Billonnet son grand-père maternel qui repart : *C'est à partir de décembre 1918 que la 156e division d'infanterie, et donc y compris le 175e R.I. de Gabriel, intègre désormais l'Armée du Danube. (...) Et cela va se poursuivre vers Odessa. Finalement il ne sera de retour en France qu'au printemps 1919…* 6 mois après l'armistice !

François Fougerol a lui aussi un ancêtre inconnu… Ce sont les parents de son grand-père, trouvé le 14 novembre 1919, dans l'hospice des enfants abandonnés d'Aubusson. Bien sûr la recherche généalogique de l'ascendance de cet enfant trouvé est complexe. François Fougerol s'est lancé dans cette démarche. *L'enfant a bien sûr un nom. Mais quelle en est l'origine ?* Question sans réponse.

Eugène Raymond est lui aussi né de père inconnu en mars 1866 à Limoges. Mais sa mère, Catherine Raymond, savait bien qui était le père et elle avait déjà de lui, un premier fils. Le père inconnu, héritier d'une grande famille, ne pouvait longtemps resté dans cette situation car il était Amédée Alluaud, fils de François Alluaud, grand porcelainier limougeaud et ancien maire de Limoges décédé deux mois avant la naissance d'Eugène. Alors le 28 décembre 1867, Amédée Alluaud, qui vient d'avoir 42 ans, épouse Catherine Raymond tout juste 30 ans. 21 mois après sa naissance Eugène né Raymond, devient Eugène Alluaud. Michelle Alcisiadi-Dumeynie détaille la riche carrière de celui qui devient un peintre de renom. Installé à Crozant il fréquente les peintres paysagistes mais se lance aussi dans un véritable travail de reportage auprès des poilus de la Grande guerre.
Son tableau intitulé *La roche au confluent par temps gris*, illustre la couverture de ce numéro 19 de D'onte ses.

Marianne Laplaud nous invite à rejoindre les Bruyères corréziennes et l'accordéon de Jean Ségurel. Portrait sensible d'un musicien qui a connu la gloire et la renommée grâce à ce piano du pauvre « qui est à lui seul, un véritable orchestre : l'accordéon ».

Dans la rubrique du chercheur, Michel C. Kiener propose un formidable portrait généalogique et entreprenarial de Camille Fauré. Michel C. Kiener constate que : *Cet homme-là et son parcours se révèlent, en fait, emblématiques de l'artisanat de la Belle-Époque, un laissé pour compte de la recherche, et c'est à ce titre qu'il est passionnant* . Le livre de cette aventure sera publié par les éditions du Cghml en 2019.

Enfin, chacun pourra découvrir le portrait d'un homme né dans le milieu de la tapisserie : Michel Pinton, issu d'une famille d'entrepreneur de tapisserie à Felletin. Des études à Polytechnique, un engagement politique d'abord à l'UDF dont il devient secrétaire général puis plus tard aux côtés de Jean-Pierre Chevènement. L'homme est attachant. Il sera pour deux mandats maire de Felletin. Son parcours est mû par une volonté d'engagement pour le bien commun et une détestation de l'identitarisme. En revanche, il est, et se veut profondément : Limousin. Ce qui lui fait dire *le Limousin ne m'a jamais trompé…* Et il ajoute : *Respirer l'air de nos bourgs du Limousin est une école incomparable d'humanité*. Si bien qu'à la question de savoir quel est son rêve de Limousin, il répond *La liberté à ma porte*.

Jean-Jacques Mauriat



La ville de Limoges, affiche dans sa communication ses origines linguistiques.

Le parler limousin de nos ancêtres...

La toponymie limousine

Yves Lavalade

L'auteur : Yves Lavalade est né dans une commune rurale de l'ouest de la Haute-Vienne où l'usage social de l'occitan était quotidien. Élève au Lycée Gay-Lussac de Limoges, il retourna dans cet établissement en tant que professeur de langue jusqu'à sa retraite. Occitanophone, la défense et l'illustration de l'identité occitane du Limousin sont le moteur de sa production écrite très variée : une centaine d'ouvrages dont trois dictionnaires de langue, en passant par l'expression poétique, la traduction d'œuvres étrangères, des chroniques de type journalistique ou par de nombreux travaux sur les toponymes (une cinquantaine de titres) et les patronymes limousins. Il est docteur en études romanes.

Résumé : Les noms de lieux du Limousin : Les toponymes limousins, quelles qu'aient été leurs origines, sont tous passés par la langue occitane. Mais leur transmission s'achève irrémédiablement avec la disparition programmée de la langue des Troubadours. La richesse culturelle, linguistique, intellectuelle qu'ils représentent suscite malgré tout un vif intérêt chez nos contemporains. Des centaines d'enquêtes de terrain menées bénévolement par Y. Lavalade, accompagnées d'analyses très fouillées, permettent de se rendre compte de la profondeur de cette exceptionnelle dimension humaine et de civilisation.

A Gasta-borg la lèbre l'i fai lo torn ;
a Venjança lo lop l'i dança.
À Gatebourg le lièvre fait le tour ;
à Vengeance le loup y danse.[1]

L'onomastique comprend l'anthropnymie, ou étude des noms propres, et la toponymie, ou étude des noms de lieux. L'intérêt pour ces deux aspects de la connaissance et de la culture est relativement récent en Limousin.

LE LIMOUSIN, OÙ EST-IL ?

Le Limousin, par sa situation géographique, au contact des marges septentrionales du domaine occitan, est toujours un peu en retard d'une bataille. L'exil chronique, sa population vieillissante, son peu de poids économique, les préjugés tenaces (M. de Pourceaugnac, se faire « limoger ») qui ont longtemps pesé sur lui ne facilitent pas l'affirmation de sa personnalité ; qui est cependant indispensable à la survie de son identité. Cette dernière a été affaiblie par une séculaire offensive du centralisme français, monarchique et républicain, pour lequel intégration veut dire désintégration. Dans le passé, les aléas des découpages territoriaux (vicomtés, sénéchaussées, zones d'influences, liens de vassalité, pays de « marches »…) ont conduit à des amputations territoriales et à présent le coup de grâce semble avoir été donné avec la récente refonte administrative, sans consultation des populations (création d'une super-région faisant suite à divers agencements tels que fusions de communes, communautés de communes, remodelage des cantons), en même temps que se poursuit un démembrement institutionnel accompagné de diverses menaces (Justice, Directions

1 Deux villages de Séreilhac (Haute-Vienne)

culturelles…). Plus de Conseil Régional du Limousin, plus de région de ce nom ; rayée de la carte. Où est notre « substantifique moelle » ?

LÉMOVICES, LIMOUSIN, LIMOGES : ces trois mots ont évidemment la même racine. Notre ethnie gauloise, implantée entre les Bituriges au nord (les futurs Berrichons), les Arvernes à l'est (pays des Auvergnats) et les Pétrocores à l'ouest (les Périgourdins) tire son nom du composé *lemo-vices*, les guerriers triomphants par l'orme. Le celte *lemos*, doublet indo-européen du latin *ulmus*, était leur arbre-totem. Un lignage de Comtes de Lemos a marqué l'histoire de la Castille et la ville de Monforte de Lemos, en Galice, le rappelle. Après tout, les Galiciens sont des Celtes romanisés.
Le latin *lemovicinus* est à l'origine du mot « limousin ». Et Limoges fut nommée *urbs lemovica* au IVe siècle. Dans la *Chanson de la Croisade* (contre les « Albigeois »), chanson de geste médiévale de 10 000 vers écrite en occitan, il est parlé de l'ivesque de Limotges (l'évêque ; laisse 13, vers 27).
Lemosin, outre notre province, désigna, grâce à la notoriété européenne de la lyrique troubadouresque, l'ensemble de la langue occitane et la langue catalane elle-même.

Le poète et économiste barcelonais Carles Aribau (1798-1862) écrit dans son *Oda a la pàtria* de 1833 :

En llemosí soná lo meu primer vagit,
quan del mugró matern la dolça llet bevia ;
en llemosí al Senyor pregava cada dia
e cántics llemosins somiava cada nit.
Si quan me trobo sol, parl amb mon esperit,
en llemosí li parl, que llengua altra no sent…
En limousin a retenti mon premier vagissement,
lorsque du sein maternel je buvais le doux lait ;
en limousin je priais le Seigneur chaque jour
et je rêvais à des cantiques limousins chaque nuit.
Si, lorsque je suis seul, je parle à mon esprit,
en limousin je lui parle car je ne sais langue plus émouvante…

SA LANGUE : OÙ EST-ELLE ? OÙ EN EST-ELLE ?

L'occitan limousin ou dialecte limousin couvre l'intégralité des trois départements de l'ex-Limousin administratif : Corrèze, Creuse et Haute-Vienne. Il faut y adjoindre linguistiquement le tiers est de la Charente (ou Confolentais), entre Angoulême et la Haute-Vienne, et la moitié nord de la Dordogne (dont le Nontronnais et le Jumilhacois). Cet ensemble fait partie du nord-occitan ; qui se poursuit à l'est avec l'auvergnat et les parlers du Dauphiné, franchit les Alpes pour être parlé dans des vallées occitanes italiennes autour de Cuneo. Les trois autres grandes zones de langue d'oc sont le languedocien, au centre, le gascon, à l'ouest, et le provençal, à l'est.
Ce limousin excède donc les limites de l'ancien domaine lémovice et du diocèse de Limoges qui ont été son point d'ancrage historique. Dans cet espace il y a bien sûr des sous-ensembles, ou idiolectes ; une variance naturelle avec des spécificités phonétiques et lexicales qu'un spécialiste remarque surtout en se déplaçant du sud vers le nord et de l'est à l'ouest du domaine. Il ne convient pas d'exagérer ces nuances, car elles n'ont jamais été une entrave à l'intercompréhension entre les divers locuteurs, surtout lorsque ces derniers possédaient très bien leurs parlers respectifs et que la langue, au travers des relations économiques et de voisinage, circulait.

Un toponyme comme La Borderie (en occitan La Bordariá, exploitation rurale) se dira, du sud au nord : / la bourdario, lo bourdorio, la bourdério, la bourderio, la bourderie, la borderi, la bordri /. Chaussade (Chauçada, chaussée) se prononcera : / sôchado, tsôssado, chôssado /. Nogier (le noyer) sera / nouzié, noudzié, nougé /. Pour ne prendre que les grandes caractéristiques.

Un Limousin retournant chez lui reconnaîtra tout de suite sa terre : le relief, les couleurs, les odeurs, la mentalité des gens, un accent, des tournures de langage, un ciel, des sous-bois, une flore, un bâti, tout un je ne

sais quoi qui ne trompe pas. L'étranger, au sens propre du mot, sentira bien certaines choses, mais se rendra-t-il compte, mis à part quelques toponymes qui l'étonneront, qu'il entre dans un pays qui a une langue propre ? Sans doute pas, car cette langue ne s'affiche pas. Refoulée, elle se cache et n'est pratiquement nulle part. Allons en Bretagne, en Alsace, en Catalogne, au Pays Basque, en Corse ; nous comprenons tout de suite. Nous sommes ailleurs ; et une langue est un peuple. Chez nous aucune marque visuelle. Rien n'est écrit dans la langue du pays. Nous vivons au pays de l'absence, de l'amnésie collective.

L'OCCITAN LIMOUSIN, OÙ EST-IL ?

L'on connaît peut-être quelques initiatives individuelles, à but exclusivement lucratif, soutenues par des subventions qui ne sont qu'un prétexte pour éluder des responsabilités et de l'ignorance. En Limousin, une seule école primaire bilingue, publique et gratuite existe, la Calandreta de Limoges ; dont les enseignants sont sous contrat avec l'État. L'occitan limousin a depuis des dizaines d'années déserté les salles de classe. La loi Deixonne de 1951 (il y a 68 ans) est restée une vaine espérance. Pareil pour la Charte européenne des Langues minorisées, adoptée en 1992 et non ratifiée par le Parlement français. Des dizaines de projets de loi avortés n'ont jamais abouti à des engagements concrets. L'Assemblée Générale des Nations Unies vient de proclamer 2019 «Année internationale des langues autochtones», dont nous faisons partie. L'étique enseignement de l'occitan est menacé par les projets ministériels actuels. Le fantôme de l'Abbé Grégoire hante toujours les plafonds dorés du Sénat et de l'Assemblée Nationale.

Il y a bien longtemps, un quotidien régional publia pendant vingt ans, jusqu'en 1994, un millier de *Chroniques Occitanes* tenues par une poignée de militants bénévoles. Cela n'existe plus. Où sont les créations auxquelles devrait avoir droit notre langue de France, si elle avait droit de cité? Quelques témoignages épars, qui confinent au passéisme ou à la couleur locale, à la tradition nostalgique, sont les derniers reliefs d'une culture en sursis et condamnée qui donnent l'illusion qu'elle est encore vivante. Les générations d'aujourd'hui sont totalement coupées des racines de leurs parents ou mieux encore de leurs grands-parents, quand ils sont d'origine limousine. Aucun relais réellement culturel n'est engagé ; la langue a perdu tout rôle social, même de voisinage.

LA SIGNALÉTIQUE :

Quelques panneaux parsèment le pays limousin qui sont dûs à des initiatives municipales, souvent soutenues par une participation financière associative (celle du Cercle Limousin d'Études Occitanes qui a donné 6 500 euros à des municipalités pour les encourager en ce sens). Et c'est là que nous retrouvons notre toponymie. Avec eux nous sortons de l'anonymat ; notre monde est enfin en partie nommé. Un lieu écrit dans la langue qui l'a baptisé est mémoire de plus de mille ans. Il dit l'environnement, l'histoire, l'économie, la vie, l'homme. Il exprime une parcelle d'identité collective. Par sa graphie, ses nuances, sa cohérence, il est élucidation, réappropriation de l'espace, alphabétisation muette. Moyen d'action privilégié, il fédère et intègre le nouveau venu à un monde qui reste à découvrir de façon plus intime.

Ce premier pas est important mais peut n'être qu'un alibi, une façade. Il n'est pas une fin en soi et doit être accompagné par une connaissance sérieuse et profonde. C'est pourquoi nous avons engagé depuis



À Saint-Brice (Haute-Vienne). Document Y. Lavalade.



Sent Iriès (la perche) plaques de rues.
Document Y. Lavalade

plus de quarante ans un travail de fond et systématique sur la toponymie limousine qui se solde actuellement par plus de 600 enquêtes communales de terrain que nous avons menées de façon bénévole. Devant la carence totale de l'État et des instances régionales notre démarche a été personnelle, militante et isolée.

NOS ENQUÊTES TOPONYMIQUES :

Elles visent à collecter dans une commune tous les noms de villages, de cours d'eau, de parcelles qui figurent sur les plans cadastraux ; à les étudier préalablement ; à les recueillir en occitan auprès d'un ou plusieurs locuteurs fiables de l'endroit ; à évoquer leur topographie, leur raison d'être ; à les transcrire dans le code de l'Alphabet Phonétique International (A.P.I.) afin de sauvegarder leur prononciation ; à commenter leur sémantisme, leur étymologie, leur évolution phonétique ; à proposer des élucidations et une graphie adaptée aux règles d'écriture de notre langue. Cela ne se peut qu'avec une connaissance profonde de l'occitan du Limousin qui a été la matrice de la quasi totalité des toponymes. Malheureusement, il est à présent devenu presque impossible de poursuivre cette énorme tâche parce que les locuteurs font défaut. L'érosion linguistique est telle que seuls quelques nonagénaires sont encore capables de tenir une conversation en occitan. Certaines communes en sont définitivement dépourvues. En outre, la langue ne se pratiquant plus, les noms des villages ne sont plus évoqués que sous leur forme francisée ; les noms cadastraux, ou microtoponymes, ont subi les remembrements et l'oubli. C'est un capital culturel et humain gigantesque qui finit de disparaître à jamais.

L'estimer est chose facile. En Haute-Vienne, nous avons noté 20 000 noms de lieux. Il y en a vraisemblablement autant en Creuse et en Corrèze. Nous évaluons le total toponymique à près de 100 000 sur l'ensemble dialectal limousin. Pour les 32 départements occitans, nous pourrions atteindre près d'un million de toponymes. L'on mesure l'importance de ce véritable génocide culturel dont nous sommes victimes. La France a plusieurs fois été condamnée par des instances internationales pour sa politique de répression à l'égard des langues et des cultures qui se trouvent sur son sol. Rien n'y fait.

Qu'attendent donc les collectivités locales, les structures telles que l'IGN, la Commission Toponymique Nationale, l'Équipement, les Archives, les responsables politiques, culturels et éducatifs, les media pour enfin se mettre au travail ? Rêvons ! Il a fallu des années de démarches et de requêtes pour obtenir aux entrées de Limoges un panneau bilingue où le nom occitan de la capitale est noyé dans un fatras de logos qui l'oblitèrent.

DES EXEMPLES À SUIVRE :

Quelques avancées sur le plan de l'officialisation ont cependant été réalisées par une prise de conscience et avec le soutien de régions ou de départements. En Bretagne bretonnante les panneaux bilingues ont fleuri ; que ce soit pour les noms de lieux, les services publics (mairie, école, poste), points de covoiturage, commerces, entreprises, banques, produits agricoles et industriels, édition, tourisme et patrimoine. Il n'y a là rien de révolutionnaire. L'**Ofis ar Brezhoneg** (Office Public de la Langue Bretonne), établi à Carhaix et à Rennes, a réalisé et diffusé une carte routière trilingue de toute la Bretagne historique.

Dans la partie catalane des Pyrénées Orientales, l'Université de Perpignan, autour



Rose des vents bretonne. Document Y. Lavalade

du Professeur Joan Becat, a révisé la totalité des Cadastres de ce département ; le tout transmis à l'IGN ; ce qui a permis de promouvoir la signalétique et d'éditer là aussi un certain nombre de documents. Faut-il évoquer le Pays Basque ? Ces deux espaces géographiques sont dynamisés par le poids et la vitalité, outre Pyrénées, des Pays Catalans et du Pays Basque-sud.



Monument aux morts de Lanrivoaré (Finistère) à ses enfants morts pour la France. Document Y. Lavalade

LES BASES CHRONOLOGIQUES DE LA TOPONYMIE LIMOUSINE :

- Des bases prélatines ou préceltiques : Les Lémovices ne sont pas arrivés sur une terre vierge d'hommes. D'autres peuples étaient venus avant eux. Le Périgord voisin et ses peintures rupestres témoignent d'une préhistoire de plusieurs dizaines de milliers d'années. Et la toponymie garde les plus vieux vestiges de langues disparues dont des racines remontent à l'indoeuropéen reconstitué ou au pré-indoeuropéen. Certaines procèdent d'Europe centrale, par les Alpes ; d'autres du Moyen-Orient, par les rives de la Méditerranée. Le Limousin se trouve à la confluence de ces deux courants. Ces bases **TUK-K-, *SUK-K-, *TRUK-K, *KUK-K-, *KAL- / *KAR-, *KANT-, *LUP-, *BAL- / *BAR-, *SERR-, *ALIS-, *TAR-D-, *DUR-* … sont le point de départ de noms de lieux tels que Le Tuquet de l'Age (à Meuzac, Haute-Vienne), Le Suc au May (**Lo Suc ei Malh**, point culminant des Monédières, en Corrèze), La Courtine-Le Trucq (en Creuse), Montcocu (**Mont Cocul**, à Saint-Mesmin, Dordogne), Puy-le-Card (**Puèg de lòs Cars**, à Saint-Quentin-la-Chabanne, en Creuse), Chanteribière (**Chanta Ribiéra**, à Bersac-sur-Rivalier, Haute-Vienne ; où un nez rocheux surplombe la tourbière), Gourgeau de Loup (**Gòrja dau Lop**, gros rochers dans la vallée du Vincou, à Thouron, Haute-Vienne) , Bar (Bar, commune de Corrèze ; nid d'aigle entre la Corrèze et la Vimbelle), Serre (**Sèrra**, barre rocheuse au-dessus du village de Saint-Éloi, Creuse) ; de cours d'eau comme la Lizonne (**la Lisona**, en Dordogne), la Tardoire (**lu Tardoire**, en Charente occitane), la Dronne (**la Drona**, rivière qui naît en Haute-Vienne). Nous avons repéré la plupart de ces bases dans les Pyrénées catalanes, dans le Val d'Aran, aux Baléares, en Sardaigne, en Sicile, en Corse, en Italie… Elles se sont aussi perpétuées au cœur de simples appellatifs dans différentes langues : breton **tuchenn** (tertre), **krug** (tumulus), **kalet** (dur), **dour** (eau) ; asturien : **cugurata** (nuque), **llábana** (pierre plate) ; castillan : **cantil** (falaise), **cogote** (nuque) ; portugais : **cantaria** (pierre de taille) ; catalan : **cuculla** (cime), **call** (durillon), **cantell** (caillou) ; italien : **còccola** (tête), **balzo** (escarpement) ; occitan limousin : **tuca** (monticule), **ensucar** (assommer), **cuca** (couvre-chef), **cruca** (crâne), **loba** (rocher solidaire d'un socle rocheux) ; français : **galet**, **loupe** (masse graisseuse)…

- Des bases celtiques : Elles sont évidemment présentes avant et pendant la latinisation de nos contrées, jusqu'à l'extinction du gaulois vers le VIe-VIIe



Le Champanhac breton. Document Y. Lavalade

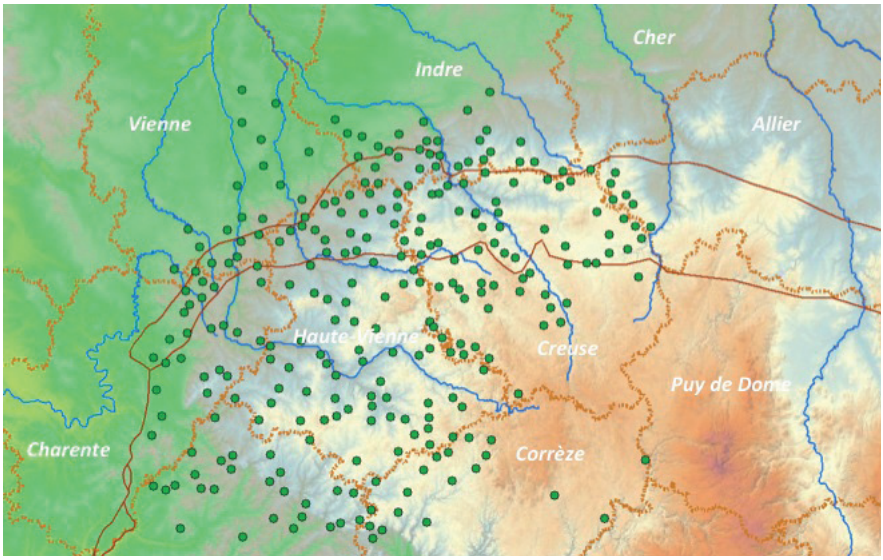
siècles ; en particulier par l'utilisation du suffixe *-akos* généralement associé à un nom propre ; celui du fondateur d'un domaine rural. Ambazac (**Embasac**, en Haute-Vienne) fut le bien d'*Ambatios*. La finale se latinisa en *-acum* et donna la multitude des noms en -AC (ou-AT, par dérapage graphique) qui ne se trouvent aujourd'hui qu'en Occitanie, l'ensemble des Pays d'Oc, ou en Bretagne : Carnac (**Karnag**, amas de pierres), Loudéac, Muzillac. Le suffixe *-ialon* / *-oialo* (clairière, village) figurera dans Boisseuil (**Boissuèlh**), Verneuil (**Varnuèlh**), Chasseneuil (**Chassanuèlh**) ou dans Sénoueix (**Senuélh**, Creuse) et Sénéjoux (**Senejol**, à Pradines, Corrèze), Nuzéjoux (**Noséjol**, Corrèze). Les Breuil, de *brogilos* (**Bruelh** ; petit bois clos) sont une infinité. Pour la topographie, nous avons *briva* (**Briva** ; le pont), *dunos* (**Dun**, Dun-le-Palestel ; hauteur fortifiée), *cumba* (**Comba** ; vallon), condatos (**Cóndat** ; le confluent), *uxellos* (**Ussel** ; hauteur). Puis un nombre important de racines qui ont laissé des toponymes et des vocables passés dans l'occitan limousin : **bana** (corne), **randau** (haie), **boija** (terre défrichée), **coderc** (enclos près de la maison), **cleda** (barrière), **reja** (sillon), **vernha** (aulne), **gòrça** (haie vive), **chassanh** (chêne) … Rappelons que Limoges fut nommée *Augustoritum*, le gué d'Auguste ; incluant le celtique *ritos*, le gué sur la Vienne. Chamborèt (Haute-Vienne) s'y adjoignit *cambo* (méandre) pour désigner un passage sur la Glayeulle. Blond (**Blom** ; Haute-Vienne) est *blato-magos*, le marché des céréales). Le Glénic de Creuse, dominant la rivière, ressemble étrangement au Glénac du Morbihan ; sur le thème *glann* (la rive).

- Des apports germaniques : Ces invasions déferlèrent sur toute l'Europe de l'ouest, jusqu'en Ibérie. Les Visigoths eurent comme capitale Toulouse qui rayonna surtout sur la zone occitane ; notre première capitale. En péninsule ibérique, le siège de leur pouvoir fut Tolède (mot d'origine pré-indoeuropéenne, sur la base **TUR / *TUL-*, comme Toulouse et Toulon). Et leur monarchie tomba à la bataille du Guadalete, en 711, près de Gibraltar, lors de l'invasion des Berbères d'Afrique du nord. Leur pouvoir fut donc assez éphémère, avant celui des Francs, mais il laissa nombre de traces. En toponymie limousine les noms propres d'origine germanique Aubert, Arnaud, Autier, Audoin, Bernard, Berland, Béraud, Bertrand, Foucaud, Gerbaud, Jaubert, Grimaud, Leymarie, Émery, Héraud, Robert, Roland, Lambert, Léger, Ménard, Richard, Rigaud, Séguin, Garnaud, Guitard, Guyon, Guichard, Gaud pour ne citer que les plus fréquents donneront à l'époque romane **L'Aubertiá, L'Arnaudiá, L'Auteriá, L'Audoinés, La Bernadiá, La Berlandiá, La Beraudiá, La Bertrandiá, La Foucaudiá, La Gerbaudiá, La Jaubertiá, La Grimaudiá, L'Aimariá, L'Aimerigiá, L'Airaudiá, La Robertiá, La Rolandiá, La Lambertiá, La Lejariá, La Mainardiá, La Richardiá, La Rigaudiá, La Seguiniá, La Garnaudiá, La Guitardiá, La Gueunia, La Guichardiá, La Gaudiá.** Cela ne signifie pas un « remplacement » ethnique de population mais une mode en rapport avec les puissants de l'époque. Les Bryan ou Dylan d'aujourd'hui n'ont chez nous rien de nord-américains.

À part cette vaste contribution patronymique notre lexique occitan (et européen) a hérité de vocables très usités : **bòsc** (le bois), **gardar, ganhar, agachar** (guetter), **'jaça** (pie), **bastir** (bâtir), **brejar** (se battre), **gaire** (guère), **gandir** (esquiver), **garir** (guérir), **raubar** (dérober), **guèrra** (guerre), **toalha** (nappe), **brandar** (flamboyer)…

La Bòrda, petite métairie sans cheptel, est un toponyme omniprésent jusqu'au-delà des Pyrénées.

L'Aja (L'Age), plus tardif, est arrivé avec les Francs. Il procède de **hagja*, haie, clôture, champ clos entouré d'une haie ; est toujours féminin. Au vu de notre carte, où chaque point coloré indique la présence



Carte du toponyme Age élaborée par Y. Lavalade. Reproduction interdite.

d'au moins un microtoponyme de ce type dans une commune, cette racine couvre les deux tiers de l'ouest limousin, touche amplement Charente, Vienne et Indre, légèrement la Dordogne et l'Allier. Les autres points sont négligeables. Son extension est quasi exclusivement centrée sur ces parts nord-ouest du Massif Central, représentant une véritable tache dans l'Hexagone. La majorité des autres départements occitans n'est pas concernée. En progressant géographiquement vers le nord, nous trouvons deux « aiges » en zone intermédiaire, avant de basculer dans la partie linguistiquement française stricto sensu (d'oïl) où nous aurons des « haye » puis des « haie ». Le terme étant germanique nous retenons ses équivalents anglais **hedge** et allemand **hecke**.

- L'époque romane : Elle est celle de la profusion créatrice toponymique ; qui a fourni au moins 75 % des toponymes présents sur notre sol (cf. infra). Expansion démographique, conquêtes territoriales, défrichements intensifs sont autant de raisons et d'occasions de créer de nouveaux noms de lieux. La langue occitane, issue du latin populaire, où dans la scripta latine les premiers exemples dans la langue nouvelle sont les toponymes (*in loco qui dicitur* **Gresa**, en 928 ; Grèze, village de Perpezac-le-Noir, en Corrèze), se développe très normalement : textes officiels en prose, chartes et cartulaires, actes notariaux, textes sacrés et profanes, lyrique troubadouresque, littérature.

Quelques attestations écrites occitanes en Corrèze : Tudell (Tulle, en 859), Correzia en 879, Briva en 898 ; en Creuse : Salaignac (ancien nom du Grand Bourg) en 997, Roeria (Royère en 1027) ; en Haute-Vienne : Brolio (Breuil en 934), Vernia (Vergne en 955) …

La Charte de Saint-Cybard, quartier à l'ouest d'Angoulême, datée de 1260, fut écrite en occitan limousin charentais. En voici un extrait :

A tos ceus qui verran questa charta, Arnauz Rampnou de Nareçac et Rampnou de Nareçac, soz fraire, saluz e paz. Nos vos fazem assaber que Arnauz Mazoyers de Verlena, fillz deu Rampnou Masoyer qui fut, ha et te et deven tenir eu et ssuers her durablament de nos et de nostres herz la quarta part de la diema deu mas de Verlena en la parrosi de Sanht Meart ha sieis deniers dobliez que eu et ssues her deven redre durablament a nos et a nostres herz a chaque an dins l'optava de la festa de sanht Micheu …

Vente faite par Rampnoux de Nersac à Arnaud de Verlaine ; mention d'une dîme sur le mas de Verlaine, paroisse de Saint-

Médard, près de Barbezieux, à acquitter tous les ans avant la Saint-Michel. L'occitan se parlait alors encore dans cette partie du département.

DE QUELQUES TOPONYMES :

Comme nous venons de le voir pour le texte ci-dessus, les territoires à l'ouest de l'actuel domaine de l'occitan limousin, jusqu'à l'Atlantique et comprenant le poitevin-saintongeais, ont été perdus par notre langue. Troubles, démographie, migrations du Bas-Poitou en sont les causes anciennes. Le substrat toponymique y reste cependant très largement occitan. Il en est de même dans le fameux Croissant occitan (tracé sur la carte AGE) qui court d'ouest en est, au contact de la France d'oïl, jusqu'au nord de l'Auvergne.

ORADOUR : du latin *oratorium* (oratoire, chapelle). Tout le monde a en tête des noms de communes comme Oradoux-de-Chirouze en Creuse, Oradour-sur-Vayres, Oradour-Saint-Genest et Oradour-sur-Glane en Haute-Vienne. Ces noms-là sont évidemment très proches de leur souche latine et ont un timbre occitan des plus clairs. Plus à l'est, dans la commune creusoise de Gouzon, le village de Lauradoueix (L'Orador en 1350) marque une autre étape de la transition. À la limite nord de la langue d'oc, Lourdoueix-Saint-Pierre (L'Ordouer, en Creuse) et Lourdoueix-Saint-Michel (dans l'Indre) s'en éloignent davantage mais gardent encore une structure identique. Par contre, en zone d'oïl (française) notre *oratorium* latin aboutit à Ozouer, Ouzouer, Ozoir (Seine-Maritime). Bel exemple d'évolution sur le terrain, à partir de ce que furent, il y plus de mille ans, le gallo-roman méridional (qui donna l'occitan) et le gallo-roman septentrional (qui donna le français).

ALBIGNAC : en sud Corrèze se dit Aubinhac et provient du nom d'homme latin *Albinus* suivi du suffixe -*iacum*. Les Aubignac de France sont bien entendu tous en Occitanie : en Corrèze, 4 en Aveyron, 2 en Haute-Loire et 2 dans le Gard. Il est également très instructif de noter que si les toponymes en -*acum* (avec terminaison en -ac ou -at) caractérisent l'espace occitan et breton (Radéac, Ménéac, Kervignac), leur finale -ec se situe entre zone d'oc et d'oïl (le français). En témoignent des toponymes comme Ruffec (Vienne), Chassiecq (Charente occitane) qui sont d'anciens noms en -AC. Le village d'Aubignac de la commune de Saint-Sébastien (extrême nord-ouest de la Creuse) se dit Le Binhèc. Il incarne cette transition vers les Aubigney, Aubigné, Aubigny plus nordiques, purement français. Et à Roussines, dans le sud-ouest de l'Indre qui est baptisé Marche Occitane est Le Beignet (sic) qui fut écrit Aubigné et Aubeignet ; lui aussi issu de *Albiniacum*. L'on mesure les surprises que réserve la recherche toponymique.

AUBEPEYRE / AUBA PÉIRA. Cette appellation indique en général en Limousin la présence de quartz (pierre blanche); ailleurs, de calcaire. Des exemples sont à Cognac-la-Forêt (Haute-Vienne), à Saint-Yrieix-la-Montagne (Creuse). Mais à Azerables (Creuse), Aubepierre, de Albis Petris en 1480, est devenu Le Vipère. Cas extrême qui s'explique linguistiquement par des surévolutions dans le Croissant et à partir de la phonétique marchoise. Il faut une grande souplesse pour résoudre ce genre d'aboutissement ; par *auvis peiras > 'vis pères.

LA VALGÈRE est un nom cadastral de la commune de Lapleau (Corrèze). Nous avons eu la chance de pouvoir recueillir sa prononciation occitane : La Varzèla. Il s'y trouve un petit plateau où débouchent des vallons, à la naissance de deux ruisseaux. Sans ces précisions, le toponyme aurait eu de grandes chances de demeurer obscur. Nous y voyons le latin *vallicella* (petite vallée) ; où nous retrouvons en occitan val, qui se dit localement / var /, comme pour la commune de Laval-sur-Luzège, et la terminaison diminutive classique. Ce nom de lieu corrézien correspond exactement aux La Vauzelle (La Vausèla) du Haut-Limousin, avec un traitement phonétique différent.

LE LAMADIER / LO LAMADIÉR est un nom de parcelle à Tarnac (Corrèze). C'est une grande plaine tourbeuse. Ce nom n'évoque plus rien dans la langue du Limousin. Son usage a disparu. Mais Lévy, dans son dictionnaire d'ancien occitan, cite lama, marécage ; Mistral : lamar, être submergé, couvert d'eau ; Alibert : lamar, submerger, couvrir d'eau ; le latin médiéval donne *lama*, dépression inondée, marécage, étang, friches. Le verbe lamar a donc été utilisé en Limousin ; et nous devons passer naturellement par le participe passé lamat, -ada, submergé, et le substantif qui en est issu un lamadier, terre submersible ; comme le sont les zones tourbeuses. Plus largement le mot lama (la boue) existe en galicien et portugais, en castillan (boue fine), en italien (marécage). Voilà qui nous intègre sans conteste dans le monde méditerranéen.

LAS OVÉDAS / LAS OVEDAS, à Moustier-Ventadour (Corrèze) vient du bas-latin *ozedum*. Ce sont des conduits pour les eaux, de petits canaux couverts. Ce détail nous a été confirmé par une dame occitanophone qui connaît intimement le lieu.

PESSECOT, à Puy-d'Arnac (Corrèze) serait resté insondable sans son interprétation occitane (Lo Puég Escolt), la butte qui sert de lieu d'observation. Tiré de l'ancien occitan escòlt (guet), ce terme se retrouve à quelques exemplaires en toponymie limousine. Nous l'avons à Egletons : Lescoute (L'Escolta) ; et en Creuse dans quatre occurrences : à Gentioux (L'Escot), à Masbaraud-Mérignac (Montalescot) ; à Saint-Hilaire-la-Plaine (Combécot, Combescòt) ; à Saint-Marc-à-Frongier (Villescot). Ce n'est qu'après une très longue pratique de la recherche toponymique et de la connaissance de l'intimité du territoire et de sa langue que peut être traité ce genre de difficulté. Un étranger au pays limousin, à sa culture et à sa langue n'aurait aucune compétence pour le résoudre. L'occitan est indispensable à la compréhension de ce que nous sommes.

PUY CHOUX VERT est nom cadastral à Sainte-Fortunade (Corrèze). Pas question de chou, vert ou pas ; ni de vern, pour l'aulne. La réponse est dans Chouvert (Chauvél), village de la commune, qui se dit / sôvér / ; pour le nom de famille Chauvel, du latin *calvus-ellum*, le petit chauve. Le / r / remplace un -l final vélarisé ; comme cela se pratique dans une grande partie du département. Et la confusion graphique entre les diphtongues -au- et -ou-, qui fit que l'on trouva par exemple Mourange (en 1267) pour Maurange, Moussac (vers 1315) pour Maussac, Lascoux (en 1351) pour Lascaux, Souviac (en 1452) pour Sauviat, lo Dourat (1438) pour Le Daurat, oppousar (1436) pour opausar… fit le reste ; ceci aussi bien dans les textes de prose écrite que pour les toponymes (Couret pour Cauret) et patronymes. Les aléas de l'existence onomastique donnent parfois des résultats surprenants et ridicules.

EIN FER ACHAT. Là pour le coup, on se croirait en terre alémanique. Mais non, nous sommes en pleine commune de Darnets (Corrèze). Il faut décrypter ainsi : En Ferraçat, un lieu d'exploitation de minerai, au sol ferrugineux.

La restauration graphique de la toponymie limousine est une obligation, pour une désaliénation collective. Elle nécessite une connaissance parfaite de la langue occitane et la maîtrise de bien d'autres paramètres, un travail rigoureux et de fond pour lequel il faut être armé. Afin, peut-être, d'enrayer un tant soit peu le carnage.

Dernière devinette : **LAPELLÉGERIE**. A décomposer, bien sûr : article défini LA ; suffixe de possession -IÁ (et non -ariá dans ce cas) ; reste le centre : « pé » pour le puy (lo puég) et le nom de famille « Léger », pour l'occitan Legier. Puég Legier, la butte qui appartient à Léger. La Pueg-Lejariá.

LA PALETTE DES PHYTOTOPONYMES :
la botanique dans les noms de lieux.

Une évaluation que nous avons faite à partir de 10 000 noms de lieux limousins nous a révélé que ceux qui sont en rapport avec le

règne végétal représentent un pourcentage de 23 % parmi les noms cadastraux et de 14 % parmi les noms de lieux habités ; une moyenne de 18 %, si l'on tient compte du nombre respectif des uns et des autres. Ce qui est considérable et traduit bien notre lien ontologique avec la nature et le respect que nous avions originellement pour elle.

Voici une trame, loin d'être exhaustive, d'exemples que l'on reconnaîtra vite comme familiers et que l'on trouve à chaque pas :

L'arbre et les arbres : Belabre, Le Malabre, Laubrot ; Ramat, La Ramade, Les Ramières, Les Ramisses ; Le Fouillat, La Fouillade, Lafeuillade, Le Fouilloux, Châtain Fouillaud ;

Des essences forestières :

- **l'aulne** : Le Vert, Vernat, Vernéjoux, Vernon, La Vernine, Verninières, La Vergne, Leylavergne, Les Viergnes, La Vergnassade, La Vergnotte, Les Vergnades, Vergnollas, Les Vergnettes, Le Var, Varnet, Varnoux, Les Bergnes ;
- **le bouleau** : Besse, Labesse, Besselas, Bessette, Bessière, Besserie, Las Bessieras, Bessaud, Bessaudon, Bessoule, Bessard, La Bessade, La Béchade, La Bessotte ; Bétoul, La Betoulle, Bétolaud, La Bétouillère, Leptoules ;
- **le charme** : Les Charpes, Charpenet, La Charpagne ; Les Chauprades, Le Charpraud ;
- **le châtaignier** : Le Chastang, Le Châtain, Le Chastagner, Le Chastanet, La Chatenaide, Chastagnol, Chataignoux, Châtignol, Chastagnac, Chastagnolade, Chateneuil ;
- **le chêne** : Garric, La Garissade, Les Garigots; Le Jarry, La Jarrige, Le Jarissou ; Druille, Drouillas, Druliolle ; Chassain, Chassy, La Chassagne, Chassagnat, La Chassagnade, La Chassagnite, Lachassignol, Chassagnol, Chasseneuil, Chassagnac, Chassagnard; Chagne, Le Chagnat, Les Chagnades, Chagnon, Les Chagnolets ; Rouve, Le Rouvet, La Rouverade, La Rouvelade, La Rouvelière, Les Rouvereaux, Les Rouveroux, Rovère, Le Rouverot, Rouvery, Rouvière, Les Rouveroux, Royer, La Royère, Rouilleras ;
- **le frêne** : Fraysse, Le Fraisse, Fresselines, Freyssinet, Frayssac, Le Fraisseix, Fressangeas, Freyssinge, Fressinaud, Freyssinier, Fressonnet, Fressignas, La Fressenède ;
- **le hêtre** : Le Faux, Lafat, La Fage, Fageon, La Fageolle, La Fageardie, Faget, Fagetou, Faye, Les Fayes, Fayemendy, Lafay, Les Fayoux, Fayadas, Les Fayades, Les Fayanades, Fayet, Fayette, Feytout, Fayard, Fayol, La Fayolle, Fayollas, Les Folles, Fayaud, Feyt, La Feyte ;
- **le noisetier** : Vaysse, Lavaysse, Vaisset, Vayssettes, Vaissier, Veyssière, Laveissière, Vessat, Veyssade, Veyssy, Vaissaire, Veyssouze, Les Veyssards ; La Caure, Lacore, La Corade, Cauret, Caurat, La Chaurade, La Nouzille, Laulanie, Laulanet ;
- **l'orme** : Loms, Lome, Alons, L'Houme, L'Homme Mort, Laumet, Laumière, Lomade ;
- **le saule blanc** : Laubaret, Les Obarèdes ;
- **le saule** : Salleix, Sauzet, Sauzède, La Sauzade, Les Sauzerades, Les Sauzettes, Lassalet, Le Saleix, La Salesse, Salessette ;
- **le tilleul** : Le Theil, Teillot, Teillout, Teillet, Tillol, Le Theillol, Le Theillaumas, Teillard, Viarteix ;
- **le tremble** : Le Trémoul, Trimoulet, La Trémouille, Trimouillas, Les Trimoulades.

Des fruitiers :

- **le cerisier, le merisier** : Sirieix, Le Cirier, Le Sireygeol, Le Cérigeau, La Sérézade ;
- **le néflier** : Les Nesploux, Népoulas, Nispouloux, Les Nèples ;
- **le noyer** : Nougier, Le Nougeral, Les Nougères, La Nouzière, Nougerie, Nouzeret, Nouzerolles, Nouzerines, Nuzéjoux, Noyeras ;
- **le poirier** : Le Périer, Péret-Bel-Air, Saint-Martin-Sepert (aux sept poiriers) ;
- **le pommier** : Pommaret, La Pomarède, Pommarel, Poumarat, Poumeyrie, Poumeyrol, Pouméroux, La Pouméroulie, Le Poumel, Le Pomatel, Pomélie ;
- **le prunier** : La Prugne, Prugnolas, Prugnoux, La Prunie.

Des arbustes :

- **l'aubépine, les épineux** : L'Aubespy, Laubépie, L'Ébeaupin, L'Espinat, Lespinas, Lespinasse, Lespinassou, Espinassouze, Lespinassière, Les Pinachères, L'Epinard ;
- **le buis** : Boisse, Bouysse, Boisset, Bouysset, Boissier, Boissarie, Boissière, Boisseuil, Le Busset, Busselet, Le Bussin, Bussy, Bussière, Labussière, Buxeraud, Busserolles, Busserette ;
- **l'églantier** : Rouzier, Rouzeyrol ;

- le genevrier : Genèbre, Genebrias ;
- le houx : Lagrafeuil, Grafeuille, La Grafouiillade, Le Griffolet, Grafouillère, L'Orfeix, Lorfeil, Larfeuil, Arfeuille, Larfeuillère, L'Arfouillère, L'Arfouillole, Arfouilloux, Arfouillaud, Le Coux, Courjat, La Courzette ;
- le sureau : Le Seux, Les Souhaits.

Des formations végétales :

- le champ clos entouré d'une haie : L'Age, Lage, Lageas, Las Geas, Lasageas, Lajaumont, Lagedamont ;
- le buisson : Bouyssou, Boueyssou, Bouyssonnie ;
- le bois : Le Bos, Le Bosc, Le Bost, Les Beaux, Les Baux, Le Bousquet, Le Bouquet, Le Bouchet, Le Bouchat, Le Bouchatel, Le Bouchataud, Le Bouchailloux, Le Boucharel, Le Bouchage, Bosmie, Bosredon, Bossoutrot, Bosviel, Beauvieux, Bosdeveix, Bosbaty, Bosdevesy, Bosgiraud, Dubospertus, Soulebot, Bossavy ;
- la broussaille : Brosse, Labrousse, Les Broussailloux, La Brousselade, Broussely, La Broussolle, Broussoux, Broussouloux, Les Brouchadis ;
- le bois clos : Breil, Le Breuilh, Lou Breu, La Brouille, Le Brouillat, Le Bourliat, Le Brouillet, Beaubreuil ;
- les souches : La Ceppe, Les Cèpes, Les Sépades, La Cipière ;
- les essarts : Leyssart, Les Lissards, Les Echartoux, L'Essartradis, Les Sars Brûlés, Malissard ;
- la forêt : Fourest, Les Frétilles ; La Selve, La Seuve, La Siauve, Les Sielvas, Mas-la-Seuve ;
- la réserve de chasse : Garenne, Les Garenauds ;
- la haie vive : Gorce, Lagorce, Gorsas, Gorceix, Lasgorceix, Goursat, Goursolle, Goursolas, La Gourcie, Goursaud, Gourcerol ;
- l'espace déboisé, la lande : La Plagne, Les Landeaux, La Landoune, Les Landilles ;
- le taillis : Le Tailladis, La Taillade.

Des plantes sauvages:

- le foin : Féniers, Féneyrolle, Les Fenaces ;
- l'ajonc : Lajoux, Les Ageaux ;
- la bruyère : Brujas, Brugeaud, Brugier, La Brugère, Bruguière, Brugalières, Brugéras, Brugerie, Brugeron, La Brugealle, Brujaille, Brugidou, Le Brujassou, Les Brugeottes, Las Brujollas, Brégeaud, Brégier, Labrégère, Brégiéras, Brègerie, La Brégirade, Brégerond, Bréjassou, Bréjou, La Brégeolle, Brégeon, les Bréjottes, La Bergère, Le Bergeiraud ;
- la fougère : Feugeas, Faugère, Faugeras, Fougeras, Faugeron, Les Fougerets, Fougerol, Fougeyrollas, La Faugeyrade, Fougerat ;
- le genêt : Genest, Geneix, Lageneste, La Geneyte, La Geneytouse, Gineste, Genestal, Genestier, Génétine, Généton, Les Giniers ;
- le lierre : L'Édrier ;
- la ronce : Romager, Roumegieras, Roumégoux, La Réméjouze, Rongier, La Rongère, Rongiéras, Longieras, Laronze, La Ronde, La Rondière, Les Rondeix ;
- le typha ou massette : La Sèche, La Séchère ;
- la lande d'ajoncs : Latouille, Touyéras, Tuyéras ;

Des plantes cultivées :

- la féverole : Favard, La Favède, La Favière, Favareillas, La Favelière ;
- le navet : Naboulet ;
- le poireau : La Pourélie, Le Pouradier;
- le blé : Blatviel, Bled ;
- l'avoine : Sivade, Les Sivadoux ; Lavenaud, Les Venots ;
- le seigle : Séjalard;
- la vesce : La Jarousse ;
- la vigne : Le Vignal, Le Vignaud, La Vignasse, La Vignolle, Vignéras, Les Vignoles, Les Vignettes.

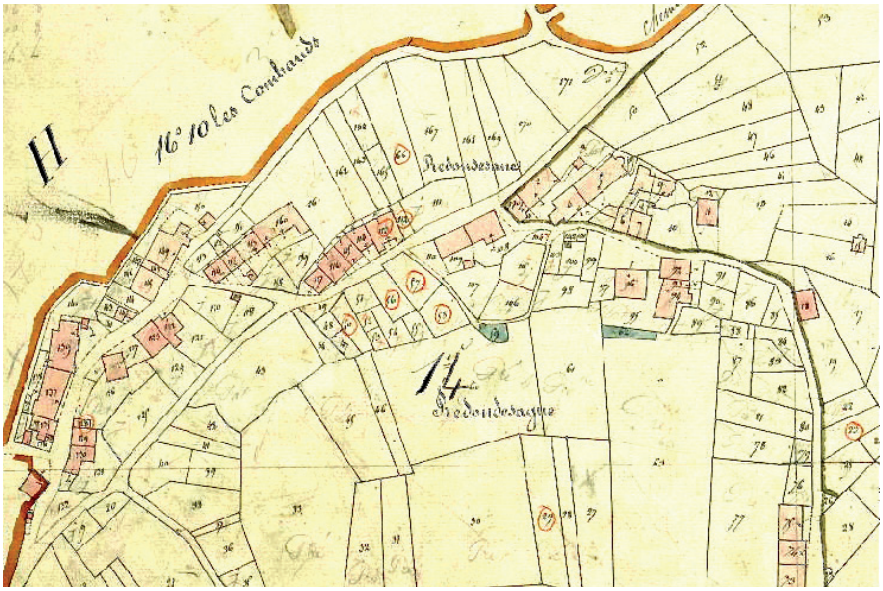
QUELQUES AUTRES ÉLÉMENTS TOPONYMIQUES :

ceux de nos lieux de vie.

Essentiellement descriptifs, quelle que soit leur ancienneté, il est captivant d'en découvrir le sens ; à partir des racines occitanes, qui ouvrent vers de nombreux dérivés.

1 - Le relief

- où l'on distingue les hauteurs : **Mont, Pueg** (butte), **Terme** (tertre), **Serra** (croupe allongée), **Suc** (sommet), **Tor-** (hauteur ; source), **Noau** (monticule), **Bana** (pointe), **Còla** (colline), **Cuc-** (sommet arrondi), **Tuc-** (sommet), **Tutet** (pente raide);
- les plaines et plateaux : **Chaum, Plan-a, Plange** ;
- les vallées, dépressions et cavités : **Comba** (vallée sèche), **Nant, Vau** (val,



La présence de l'eau. Redondesagne (Creuse). Le village est en cercle autour du fond marécageux. Document Y. Lavalade

vallée), **Varelha** (vallon), **Concha** (cuvette), **Naucha** (bassin), **Cròs** (creux), **Trauc** (trou), **Bòrn** (cavité), **Chav-a** (dépression), **Vaur** (ravin), **Fons** (fond), **Fòssa** (fosse), **Corb-** (courbe), **Golet** (passage étroit) ;

- les pentes : **Còsta** (forte pente), **Eschala** (replats), **Lairiç** (versant), **Picadis, Raisse** (forte pente, précipice) ; la mention d'une exposition au vent, au soleil, le climat : **Vent, Solelh, Sec, Freg, Jalar** ;

- les notions relatives d'altitude, de situation, de dimension : **Naut** (haut), **Amont** (au dessus), **Autar, Sobran** (supérieur), **Agut** (aigu), **Redond** (rond), **Tòrt** (tordu), **Lat** (large), **Manh** (grand), **Pauc** (petit), **Mejan** (moyen), **Avau** (aval), **Debas** (en contrebas), **Sotran** (en dessous), **Prund** (profond), **Lai** (là-bas), **Oltra** (au-delà), **Tras** (par-delà).

2 - La nature du sol est primordiale car la terre est nourricière.

Les toponymes seront explicites avec des composants et des dérivés diversifiés : **Peira** (pierre), **Sable, Grava** (gravier), **Calhau** (caillouteux), **Clap-** (rocheux), **Chause** (calcaire), **Chant-** (hauteur rocheuse en surplomb), **Codiera** (sol pierreux), **Jalha** (menus cailloux), **Ardilier** (argile), **Aubuja** (marne), **Bard** (glaise), **Polsa** (boue fine), **Polvera** (poussière), **Sau** (sels minéraux) ; dont l'aspect : **Sec** (sec), **Len** (lisse) ; la couleur : **Auba** (blanc), **Blanc, Negre / Neir** (noir), **Maure** (ocre), **Bura** (brun), **Brun, Roge, Saur** (jaune).

3- La présence de l'eau est aussi capitale : sources, cours d'eau en mouvement, zones humides, passages pourraient être évoqués.

4- L'empreinte de l'homme dans l'espace-temps a laissé d'innombrables traces :

- par les pratiques agricoles et l'utilisation du milieu : prairies, enclos, barrières, chemins ruraux, champs, labour, défrichements, jachères, chaumes, jardins ;
- dans les habitats et par des constructions variées : fermes, cabanes, granges, bourgs, églises et chapelles, villages, auberges, monuments ;
- sans oublier des aspects identitaires et sociaux tels que les professions (exploitant, bouvier, forgeron, charron, tailleur, savetier, éleveur, charpentier, boulanger et autres artisans, juge, officiers royaux, contremaîtres), les sobriquets, les noms de baptême, les noms de saints…

Il serait fastidieux de poursuivre ici l'énumération.

LE PATRIMOINE, QU'ES AQUÒ ?

Le travail sur la toponymie occitane n'a guère de sens s'il n'est pas en même temps instrumentalisé, s'il ne sert pas, s'il n'est pas transmis dans le respect de qui l'a accompli. Socialiser les toponymes par une signalétique occitane bilingue représente un passage à l'écrit qui a une valeur fondamentale car elle est la réappropriation de l'espace. Elle lui donne une cohésion géographique, linguistique, culturelle, patrimoniale. Le toponyme officialisé, dans une forme qui ne le trahit pas, est une initiation à la graphie occitane, un embryon d'alphabétisation permanente et gratuite ; une aide à la récupération de la langue en la réhabilitant et en la valorisant. Il renforce l'identité locale, communale, régionale et panoccitane.

Le localisme est presque stérile. Mais la recherche toponymique est un levier culturel de premier plan car, bien comprise, elle est un tremplin vers les autres cultures et vers les autres peuples. Elle est à l'image de l'humanité même ; une et diverse, riche et infinie.

Le toponymiste occitan et occitaniste, qui est aussi linguiste, est un bâtisseur d'identité collective, un médiateur entre le passé et le présent, un vecteur d'universalité (car un toponyme n'existe pas tout seul), un diffuseur de savoir et de connaissances, un porteur de tolérance démocratique dans le jeu des identités. Il est à sa manière un créateur de biens culturels et de diffusion intellectuelle. C'est un intermédiaire contemporain indispensable pour sortir la culture occitane de son insularité.

Yves Lavalade

CARTE DES LANGUES RÉGIONALES DE FRANCE MÉTROPOLITAINE[1]



1 Source : Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France (DGLFLF - 2007).

Le parler marchois : une particularité du patrimoine linguistique régional

Maximilien Guérin et Michel Dupeux

Les auteurs : Maximilien Guérin est docteur en Sciences du Langage. Depuis 2016, il consacre la majeure partie de ses recherches aux parlers du *Croissant linguistique*. Dans le cadre de projets sur les parlers du Croissant portés par le CNRS, il a collecté de nombreuses heures d'enregistrements de données lexicales, morphologiques et textuelles. Il a rédigé une grammaire du parler de Dompierre-les-Églises (à paraître en 2019), ainsi que plusieurs articles sur le sujet.

Michel Dupeux est né en 1946 dans une famille du nord de la Haute-Vienne comportant une branche creusoise. Après une enfance en Basse-Marche, des études à Bellac, Limoges puis Poitiers, il a mené une carrière universitaire à Grenoble. Adhérent au Cghml depuis 2008, il retrouve ses racines marchoises et s'emploie à collecter le patois de son enfance dont il découvre les traits spécifiques.

Résumé : Entre les grands domaines de la langue d'oc et de la langue d'oïl se trouve une zone de transition dont la forme sur la carte de France affecte celle d'un croissant, qui s'étend depuis la Charente limousine jusqu'au Bourbonnais. Une bonne partie de l'ancienne province de la Marche est couverte par ce « Croissant linguistique », dont la spécificité en fait un objet d'études privilégié des dialectes locaux, malheureusement aujourd'hui en déshérence. Les parlers marchois traditionnels se situent dans cet intéressant contexte de transition linguistique. En parallèle avec leur évolution historique, ils sont ici présentés avec leurs principaux traits caractéristiques que mettent en évidence les études en cours, sur les plans grammatical, lexical et phonétique.

Serments de Strasbourg, édit de Villers-Cotterêts, préambule de la Constitution… : la gestation, la diffusion et l'adoption de la langue française sur tout le territoire national sont balisées par un certain nombre de repères historiques et administratifs. Mais symétriquement – et fort heureusement – en dépit des efforts imposés par l'École publique de la IIIe République pour imposer la francophonie, aucun texte administratif n'a encore acté la disparition définitive et totale des langues régionales de notre pays. De ce point de vue, la langue traditionnelle par laquelle se sentent probablement concernés la plupart de nos lecteurs est incontestablement l'occitan limousin. Ce parler est-il uniformément et uniquement présent dans notre région ? Pas tout à fait.

Sans remonter très loin dans le passé, prenons comme sujet – à peine schématisé – le cas réel d'un personnage du siècle dernier et comme centre d'intérêt la langue de communication qu'il utilisait quotidiennement.

En 1873, un *p'tit garçou vengait au monde* (un petit garçon vint au monde) dans une ferme proche de Magnac-Laval (87). Son père, le *Françoués* (François), né à Droux (87) dans une famille pauvre, ne savait ni lire ni écrire, n'ayant jamais eu le loisir d'*an-na à l'école*. (d'aller à l'école). *La Marie*, sa mère dont les parents étaient de petits *propriétaires*, savait, elle, au moins *signa par sou nom* (signer son nom). Tous deux n'étaient que de modestes *jornayiers* (journaliers), c'est-à-dire qu'ils louaient leurs bras à *la jornade châ lous paysans, lous veusis dau pa-ys* (à la journée chez les paysans, les voisins du pays). À la *mairerie* (la mairie), l'enfant fut déclaré sous le prénom de *Yônard* (Léonard), comme tous

les garçons… Mais pour le distinguer de tous les *Yônard* de la famille, on ne l'appela plus jamais que Joseph, ou plus exactement *Jôsé*.
À la lecture de ces quelques lignes, de ces mots épars, on commence à s'apercevoir de la difficulté qu'on peut éprouver à essayer de transcrire de manière fidèle, simple et efficace, lisible par tous, une langue vernaculaire qui n'a jamais été qu'orale.[1] Mais un autre problème nous attend, d'une toute autre envergure !

OÙ LA LANGUE D'OC ET LA LANGUE D'OÏL SE RENCONTRENT

En 1875, toujours à Magnac-Laval, *le Jôsé augait une sôre, la Marie-Louise* (Joseph eut une sœur, Marie-Louise). Tout au long de son enfance, de son adolescence – si toutefois ce mot avait un sens à son époque – puis de sa jeunesse, notre *Jôsé* suivit ses parents dans les pérégrinations auxquelles les astreignait le marché de la main d'œuvre agricole précaire : de Magnac à Arnac-la-Poste (87), puis à Mouhet (36), à Saint-Agnant-de-Versillat (23) où leur naquirent deux *bessous* (bessons, ou jumeaux) en 1884, *le Félix* et *le Cyprien*. Les temps ayant changé avec les lois de Jules Ferry en 1881 et 1882, *touteis quelleis p'tchots angairant à l'école, par apprendre à lire, à écrire et à compta* (tous ces petits enfants allèrent à l'école, pour apprendre à lire, à écrire et à compter). En 1891, la cellule familiale se fixa enfin pour une dizaine d'années dans la commune de Saint-Hilaire-la-Treille (87), où *le Françoués*, riche d'expérience plus que de monnaie, était devenu *métadi* (métayer) dans une propriété de *Châ Pra* (Chez Pré).

Sur le plan linguistique, tout ce périmètre parcouru par la famille de notre *Jôsé* se situait exactement – et se situe toujours – au cœur d'une région très particulière. En effet, le parler pratiqué par *le Jôsé* et sa famille appartient aux parlers du « Croissant ». La zone linguistique ainsi dénommée correspond à la frange nord du Massif Central. Elle présente sur les cartes une forme de demi-lune, d'où le terme de « Croissant », proposé par le linguiste Jules Ronjat en 1913[2]. Elle constitue une aire s'étendant sur environ 270 km d'est en ouest (du nord d'Angoulême jusqu'à la limite entre les départements de l'Allier et de la Loire), et sur 10 à 30 km du nord au sud. Elle s'étale sur huit départements : Charente (ouest du Confolentais), sud-est de la Vienne, sud de l'Indre, nord de la Haute-Vienne (au nord de la Gartempe), tiers nord de la Creuse, extrême sud du Cher, tiers sud de l'Allier et extrême nord du Puy-de-Dôme (voir les cartes page 20 et ci-après).

La zone du Croissant occupe une place très particulière dans les langues de France. En effet, elle constitue la zone de transition entre les parlers d'oïl et les parlers d'oc (Ronjat 1913, Brun-Trigaud 1990, Quint 1998). Ainsi, on y pratique traditionnellement des parlers gallo-romans dits « de transition », présentant simultanément des traits typiques des variétés d'oc (occitan limousin, occitan auvergnat) et d'oïl (français, poitevin-saintongeais, berrichon, bourbonnais d'oïl). Une telle zone de transition, entre deux grands ensembles linguistiques apparentés (Oc et Oïl) est une configuration extrêmement rare dans le monde.

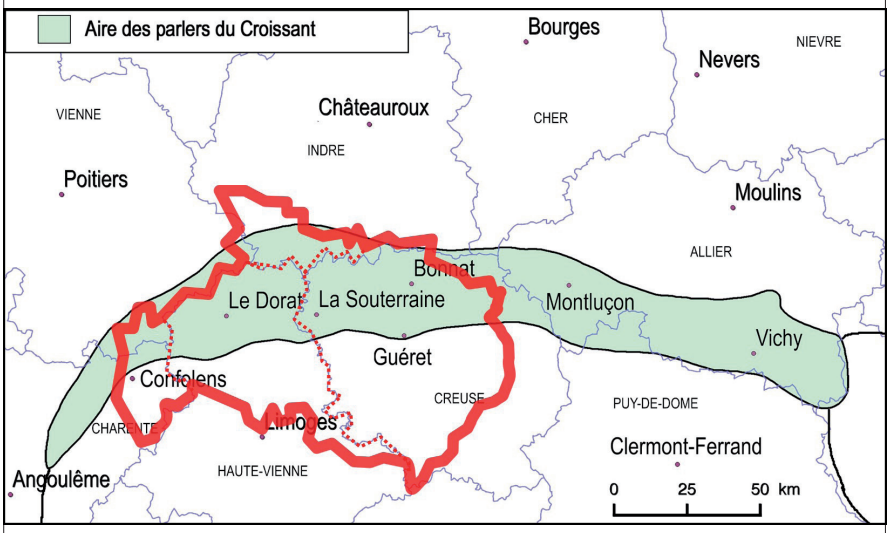
On peut distinguer deux grandes variantes linguistiques au sein du Croissant. Les variétés parlées à l'est de Bonnat en Creuse (surtout dans le département de l'Allier) sont généralement appelées « bourbonnais » ou « bourbonnais d'oc », en référence à l'ancien Duché de Bourbon, dont le territoire correspond en partie à l'aire linguistique de ces variétés. Les variétés parlées à l'ouest de Bonnat sont généralement appelées « marchois », en référence à l'ancien comté de la Marche, dont le territoire correspond en partie à l'aire linguistique de ces variétés. Comme le rappelle la carte ci-dessus, le comté de la Marche est une ancienne

1 Les passages en marchois, en *italiques*, sont transcrits dans cet article selon une graphie de Michel Dupeux, basée sur des normes du français. Les principales locutions sont traduites à la suite entre parenthèses.

2 Ronjat, Jules. 1913. *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes.* Mâcon : Protat.

Carte du Croissant Linguistique[1]

En superposition, en rouge, le contour approximatif de la province de la Marche au XVIIIe siècle[2]



1 Carte réalisée par Guylaine Brun-Trigaud dans le cadre du projet ANR « Les Parlers du Croissant » (2017).
2 D'après la carte « Gouvernemens généraux de la Marche, du Limousin, et de l'Auvergne » par Robert de Vaugondy fils (1753), in : https://fr.wikipedia.org/wiki/Marche_(province) et : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b7710549t/f1.item (en Septembre 2018).

province de France, supprimée après la Révolution (Berducat 2010[3]). La Marche était située entre le Limousin (au sud), le Poitou (à l'ouest), le Berry (au nord) et l'Auvergne (à l'est). Comme son nom l'indique, cette province était une marche, c'est-à-dire une province frontalière d'un état ennemi. En effet, elle était située entre le Duché d'Aquitaine (sous le contrôle du roi d'Angleterre pendant plusieurs siècles) et le reste du Royaume de France. Ses frontières exactes ont varié au cours des siècles, au fil des transferts de possessions féodales, mais son emprise globale est demeurée inchangée. On y distinguait la Haute-Marche, correspondant peu ou prou à l'actuel département de la Creuse, et dont la capitale était Guéret, et la Basse-Marche, correspondant en majeure partie à la zone nord de la Haute-Vienne et au sud de l'Indre, et dont la capitale fut Bellac puis Le Dorat (Berducat 2010).

Comme nous le constatons en comparant les contours du Croissant et de la Marche, l'aire linguistique des variétés marchoises du Croissant ne correspond qu'à une partie du territoire de la province de la Marche. En effet, le comté de la Marche s'étendait beaucoup plus au sud de cette aire, englobant des communes clairement situées dans l'aire linguistique occitane limousine comme Confolens, Ambazac ou Bourganeuf. Elle s'étendait également plus à l'est et un peu plus au nord. Néanmoins, pour des raisons de commodité, le terme « marchois », proposé par Tourtoulon et Bringuier (1876)[4] est généralement utilisé pour désigner ces parlers, car il « constitue comme une Marche linguistique, coïncidant à peu près avec la Marche historique » (ibid., page 42).

Ainsi, cette aire de transition du Croissant n'est en aucune façon négligeable pour notre patrimoine linguistique régional puisqu'elle concerne tout le nord du département de la Haute-Vienne et pratiquement toute la moitié nord de la Creuse, sans parler des départements voisins. C'est dire aussi, réciproquement et rétrospectivement, qu'une bonne moitié nord de l'ancienne province

3 Berducat, Jeanine. 2010. Histoire de la Marche. *In* Christophe Matho (éd.), *Patois et chansons de nos grands-pères Marchois : Haute-Vienne, Creuse, Pays de Montluçon*, pages 18-21. Romorantin : Éditions CPE.

4 Charles de Tourtoulon et Octavien Bringuier (1876), *Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl (avec une carte),* Paris : Imprimerie Nationale [réédition 2007, Masseret-Meuzac : Institut d'Estudis Occitans de Lemosin/Lo Chamin de Sent Jaume].

de la Marche s'exprimait traditionnellement dans les langues locales de ce Croissant.

L'évolution historique des langues de France était déjà solidement établie dans ses grandes lignes à l'époque de l'enfance *du Jôsé*, où par ailleurs l'air du temps portait le souvenir amer de la défaite de 1870, joint au besoin d'approfondir les connaissances historiques et culturelles propres à renforcer l'unité nationale et républicaine. Cette tendance qu'on qualifierait de nos jours de « quête identitaire » poussa les dirigeants de la IIIe République à chercher à en savoir plus. En 1873, année même de la naissance *du Jôsé*, Monsieur Jules Simon, Ministre de l'Instruction Publique, des Cultes et des Beaux-Arts, prit un arrêté confiant à deux éminents linguistes la mission de déterminer la limite entre la langue d'oc et la langue d'oïl : Messieurs Charles de Tourtoulon et Octavien Bringuier, tous deux *Membres Résidents de la Société pour l'Étude des Langues Romanes*, se mirent en chemin pour accomplir leur tâche. Qu'on imagine l'épopée de ces deux linguistes, entre 1873 et 1876, parcourant les communes en tous sens et par tous les temps, en voiture à cheval depuis Soulac (en Médoc) jusqu'à Nouziers (dans le nord de la Creuse) pour s'entretenir avec les maires, les instituteurs, les curés et les anciens des hameaux !..

Ils en ont produit un rapport extrêmement détaillé et argumenté, récemment ré-édité fort opportunément[5]. Il y est d'ailleurs fait mention de leur passage dans le canton de Magnac-Laval avec les noms des personnalités locales qu'ils ont interrogées[6] : il serait bien étonnant que leur séjour, qui a dû faire sensation dans ce petit monde rural, soit resté ignoré *du Françoués* et de *la Marie*, dont la ferme de la Grande Roche est toute proche de Magnac-Laval.

En dépit de son ancienneté qui la prive des avancées linguistiques et des outils les plus récents, l'étude de Tourtoulon et Bringuier a le mérite de se baser sur un travail de terrain très détaillé et approfondi et sur une analyse dont la pertinence est encore reconnue de nos jours. Qui plus est, cette ancienneté doit désormais être considérée en elle-même comme un atout à nos yeux, puisqu'elle nous restitue une partie des pratiques linguistiques contemporaines de nos arrière-arrière-grands-parents (naturellement, dans les limites de ce qu'on peut déduire de la transcription écrite qu'en faisaient ces auteurs). Nul doute que *le José*, sa sœur, ses parents et leurs relations immédiates, dans le cadre de leur vie quotidienne rurale, s'exprimaient dans les termes cités par Tourtoulon et Bringuier dans leur ouvrage. Cette conclusion est d'autant moins douteuse que ces mêmes termes se retrouvent, encore intacts et aisément reconnaissables, dans le patois local actuel :

« l'homme » est toujours *l'houmme*,
« les femmes » sont toujours *lâs fan-nâs*
« voici » se dit toujours *véqui*
« j'étais » se dit toujours *y'ère*…

et les linguistes du XXIe siècle confirment les conclusions des deux linguistes du XIXe siècle. Ils sont même aujourd'hui en mesure de les approfondir, tant pour ce qui concerne les traits généraux communs à tous les parlers du Croissant Linguistique que les caractéristiques particulières du parler marchois.

LES PARLERS DU CROISSANT

Le 23 Février 1895, *le Jôsé se maridai avec la Marie-Sévère* (Joseph se maria avec Marie-Sévère), de Mailhac-sur-Benaize (87). Le même jour, sa sœur Marie-Louise épousa Jean-Baptiste, frère de Marie-Sévère. Ce deuxième couple alla rapidement s'établir avec les parents de Jean-Baptiste, dans la commune de Mailhac. Après la naissance d'un premier *garçou*, *Jôsé* et *Marie-Sévère* quittèrent le foyer familial de Saint-Hilaire-la-Treille dès l'année suivante, pour aller s'établir dans la commune d'Arnac-la-Poste (87), où naquit leur deuxième, *une fille, quelle vé* (une fille, cette fois). Trois ans plus tard, nous les retrouvons sur la commune de Saint-Léger-Magnazeix (87).

Qui pense encore qu'en ce temps-là, la mobilité géographique pour raisons professionnelles n'était pas de mise, surtout en milieu rural? Compte tenu des possibilités de déplacement et de communication de l'époque, une migration de 15 ou 20

5 C. de Tourtoulon et O. Bringuier (1876), Op. cité.
6 Ibid., p. 42 et suivantes.

kilomètres n'était-elle pas un dépaysement important ? D'autant plus que pouvaient s'y ajouter des problèmes de menues différences linguistiques, toujours susceptibles de faire montrer du doigt les nouveaux arrivants.
Allez n'importe-où en France et parlez de son dialecte traditionnel avec un interlocuteur patoisant : immanquablement, au bout de quelques minutes, il en viendra à vous dire : « Chez-nous, on dit cela comme ça, mais à X [*village voisin, à quelques kilomètres*], on ne dit pas pareil ». C'est évidemment aussi le cas dans notre Croissant, mais avec ici la spécificité d'une zone de transition orientée entre deux grands domaines linguistiques.

De fait, le Croissant est une aire de très grande variation linguistique. Pour des parlers espacés d'une vingtaine de kilomètres, l'intercompréhension peut s'avérer difficile. Ces parlers forment ce que l'on appelle en linguistique un *continuum dialectal*, c'est-à-dire une aire dans lesquels les locuteurs se comprennent de proche en proche, mais à une certaine distance, ils ne se comprennent plus : A comprend B, B comprend C, C comprend D, D comprend E, mais E ne comprend pas A. Il est à noter que cette variation est bien plus importante dans le sens Nord-Sud que dans le sens Est-Ouest. Ainsi, d'Est en Ouest, on peut parcourir en certains endroits jusqu'à 30 km sans que les différences entre parlers n'entravent l'intercompréhension (c'est notamment le cas entre Le Dorat et La Souterraine) : les parlers diffèrent les uns des autres, mais ces différences restent mineures. En revanche, du Nord au Sud, la variation est rapidement très importante. Cela peut s'expliquer aisément par le fait que la transition entre Oïl et Oc se fait, notamment en Haute-Vienne et Creuse, sur un axe Nord-Sud.
Avant les années 1990, les recherches sur les parlers du Croissant ont été très peu nombreuses. En effet, les spécialistes du domaine d'oïl comme ceux du domaine d'oc ont souvent négligé le Croissant, chaque communauté scientifique et linguistique considérant que ces parlers présentaient trop d'interférences de l'autre aire pour être considérés comme des variétés oïl ou oc bien caractérisées. Depuis lors, de nouvelles études ont commencé à apparaître : Guylaine Brun-Trigaud (1990) a retracé en détail l'histoire de l'étude du Croissant ; Stefan Mietzke (2000) a appliqué des méthodes de dialectologie à une partie du Croissant creusois ; Gábor Tillinger (2013) a élaboré des analyses à partir des atlas linguistiques. Les lexiques et grammaires consacrés à des parlers spécifiques sont également encore relativement rares, parcellaires et fondées sur des données limitées (Brun-Trigaud 1993 ; Quint 1991, 1996). De plus, les données ont généralement été recueillies de façon traditionnelle : peu d'enregistrements, peu de relevés complets des conjugaisons, pronoms etc... des différents parlers représentés, aucune étude fondée sur des appareillages expérimentaux modernes.

Étant donné l'âge de ceux qui pratiquent encore ces parlers (la grande majorité des locuteurs a plus de 70 ans et la transmission générationnelle est rompue) et la quasi-absence de témoignages écrits, leur étude et leur description (prenant en compte tous les aspects de la langue) revêtent un caractère d'urgence. En effet, tout un pan de l'héritage culturel et linguistique de la France risque de disparaître avec eux.

C'est pour cette raison que s'est constitué un projet de recherche au CNRS : « Les Parlers du Croissant ». À partir de 2015 à l'initiative de Nicolas Quint, directeur de recherches au CNRS, plusieurs étapes de projet se sont succédées, financées par l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) ainsi que par le Laboratoire d'excellence « Fondement Empirique de la Linguistique » (Labex EFL), un consortium de laboratoires de recherche publics affiliés au CNRS et à diverses universités. L'originalité de ces projets consiste à considérer les parlers du Croissant comme un objet d'études à part entière, et à appliquer les méthodes les plus modernes pour l'étude de ces parlers. De nombreuses productions[7] sont prévues à partir de 2019 :

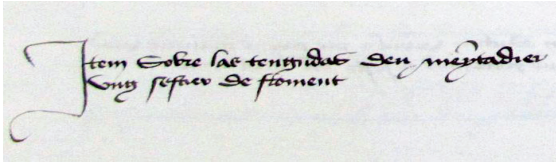
7 Pour une présentation complète du projet et des productions, voir le site internet : http://parlersducroissant.huma-num.fr/

articles scientifiques, livres de grammaire de parlers spécifiques, recueils d'histoires, imagiers pour enfants, etc.

LE PARLER MARCHOIS

Le pluriel est de mise pour évoquer les « parlers » du Croissant car il existe une très grande variation d'une commune à l'autre. Néanmoins, chacun de ces « parlers » possède une grammaire complète et bien structurée et peut donc, de ce point de vue, et au même titre que le français ou l'anglais, être considéré comme une véritable langue. Ce qui différencie les parlers du Croissant des « grandes » langues (français, anglais, espagnol, etc) est plutôt d'ordre historique et politique ; cela concerne la tradition écrite, l'officialité, et la normalisation (choix d'une variété spécifique servant de norme). Les traces écrites témoignant des premières apparitions de ces parlers sont en effet rares et parfois discutées. Selon Nicolas Quint, « le marchois ne possède pour ainsi dire pas de tradition écrite autochtone et les livres écrits dans un des parlers nord-limousins se comptent sur les doigts des deux mains[8] ». Ce parler de transition s'est trouvé confiné dans un double piège historique et géographique entre l'occitan, langue prestigieuse des troubadours, le latin médiéval des clercs et érudits, et le français royal d'oïl. Pris entre ces trois impérialismes linguistiques et culturels, le marchois s'est avéré négligeable, insignifiant, inutilisable pour une communication avec l'extérieur et donc pratiquement oublié des scribes et auteurs divers.

A titre de rare exemple, nous présentons ci-dessous un extrait d'un livre de redevances remontant à 1446, de la Commanderie de Saint-Jean à Paulhac, relatif à des possessions dans diverses paroisses aux alentours de son siège dans la commune de Fursac (23), localité située sur la Gartempe, en bordure sud du Croissant, à la frontière entre Creuse et Haute-Vienne). La quasi-totalité des quelques 600 articles de ce terrier sont rédigés en latin, mais pour quelques-uns le rédacteur s'est laissé aller à employer partiellement la langue vulgaire, visiblement compréhensible pour nous et d'origine occitane ; est-ce pour autant un signe avant-coureur d'emploi du parler local ?..



Item sobre las tengudas deu meytadier ung sestier de froment

(En outre, sur les tenures[9] du métayer, un setier[10] de froment)

Extrait de terrier des redevances de la Commanderie de Saint-Jean à Paulhac (43)[11]

Mais « pour vivre heureux, vivons caché ! » : peut-être est-ce à cet oubli littéraire que notre marchois doit d'avoir si bien survécu jusqu'à nos jours, sous forme quasi-exclusivement orale ?

Faisant suite à quelques études (Quint 1998) et relevés récents (Baldit 2010, Dupeux 2017, Monnet-Quelet), le projet « Les Parlers du Croissant » se traduit en Marche par des relevés de terrain effectués par des spécialistes. Ainsi, plus d'une trentaine de communes ont vu leur parler enregistré par un chercheur membre du projet. Dans certaines communes marchoises, des grammaires complètes sont en cours de rédaction. C'est le cas à Dompierre-les-Églises (Haute-Vienne), Bussière-Poitevine (Haute-Vienne), Azerables (Creuse) ou La Celle-Dunoise (Creuse).

D'un point de vue linguistique, les recherches les plus récentes tendent à montrer que les parlers du Croissant sont des parlers historiquement oc ayant subi une importante influence oïl (Quint 1996, 1998 ; Guérin 2017, à paraître). Ainsi, le lexique courant

8 Quint N., *Le marchois : problèmes de norme aux confins occitans, Actes du Colloque Les langues de France et leur codification,* D. Caubet, S. Chaker, J. Sibille Edts, Paris, INALCO, 2000, L'Harmattan, 2002, p. 67.

9 « Les tenures » sont les terres accordées par le seigneur (ici, l'ordre de Saint-Jean, propriétaire) aux paysans, en échange desquelles ceux-ci doivent s'acquitter d'un « cens », en argent ou en nature.

10 Un « setier » ou « sestier » était une ancienne mesure de grains d'une capacité de l'ordre de 156 litres.

11 Archives départementales du Rhône, registre ADR 48 H 2427. Étude et transcription par J.M. Effantin. Communication privée, 2017.

et les affixes sont oc, alors que le lexique moderne, la prononciation et l'ordre des mots sont plutôt oïl ; par exemple l'accent tonique est peu marqué et proche de celui du français actuel. S'agissant de parlers de transition, plus on se rapproche de l'une des deux grandes aires (oc ou oïl), plus le parler en question en sera proche. Ainsi, les parlers les plus au nord présentent bien plus de traits typiquement oïl que les parlers les plus au sud, qui seront plus proches de l'oc.

Si vous pratiquez l'occitan limousin, peut-être avez-vous éprouvé quelques difficultés à reconnaître les mots qui vous sont familiers dans notre transcription des mots marchois ? Rien d'étonnant : ils ont, pour la plupart, les mêmes racines, mais leur prononciation a évolué différemment en marchois ; elle se rapproche beaucoup plus de l'oïl. Tourtoulon et Bringuier ont déjà émis sur ce point une analyse frappante de réalisme, même si elle est formulée de manière quelque peu dévalorisante : *Il semble que les marchois parlent une langue dont ils n'ont pas pu s'approprier l'accent*[12]. Ce qui ne manque pas de causer des difficultés de transcription et des controverses : faute de l'enregistrement sonore actuellement utilisé systématiquement par les linguistes, seule la transcription en Alphabet Phonétique International (API) permet d'en approcher plus objectivement les nuances, en dépit de son manque de familiarité pour la plupart des lecteurs.

Quelques exemples typiques :
Occitan limousin : *Auei, fau que puesche iò far.*
Marchois dompierrois : *Aneu, faut qu'y peuguèsse you fére.*
Français actuel : Aujourd'hui, il faut que je puisse le faire.

12 C. de Tourtoulon et O. Bringuier. Op. cité, p. 43

La question de l'orthographe des parlers du Croissant est une question épineuse qui peut parfois déchaîner les passions. Il convient donc d'évoquer ce point. Comme nous l'avons expliqué, les parlers du Croissant sont des parlers de transition entre le domaine d'oc (au sud), le domaine d'oïl (au nord). Ainsi, le choix d'une convention orthographique francisante, occitanisante ou propre peut parfois être vu comme une prise de position idéologique concernant « l'identité linguistique » de ces parlers, et donc par extension de ces locuteurs. Dans les faits, plusieurs types de graphie peuvent être proposées pour les parlers marchois : graphie propre, graphie patoisante (basée sur le français), graphie occitane, graphie poitevine-saintongeaise, etc, chacune présentant des avantages et des inconvénients.
Aucune graphie n'est mieux ou moins bonne qu'une autre. Tout dépend de l'objectif que l'on se fixe et du lectorat que l'on vise. Si l'objectif est de concevoir un ouvrage non savant et/ou à visée pédagogique, destiné à des locuteurs de la langue, alors la graphie patoisante semble une meilleure option. En revanche, si l'objectif est de concevoir un ouvrage linguistique, destiné à un lectorat de linguistes et/ou de romanistes, alors la graphie occitane peut être une meilleure option. Cet article s'inscrivant clairement dans le premier cas, nous avons opté ici essentiellement pour une graphie patoisante.

L'objectif des utilisateurs de la graphie patoisante[13] est d'avoir une graphie simple, retranscrivant le plus fidèlement possible la

13 Il ne faut pas voir de jugement de valeur dans l'étiquette « patoisante ». Nous appelons cette graphie ainsi car c'est celle qu'utilisent le plus souvent les locuteurs n'ayant pas de formation en linguistique ou en études romanes. Ils appellent leur parler « patois » et se définissent souvent eux-mêmes comme « patoisants ».

	Occitan limousin[1]		Bas-marchois[2]	
'eau'	*aiga*	[ˈajgo][3]	*égue*	[ˈeg]
'maison'	*maison*	['mejʤu]	*mésou*	[meˈzu]
'chanter'	*chantar*	[tsãnˈtaː]	*chanta*	[ʃãˈta]
'il chantait'	*chantava*	[tsãˈtavɔ]	*ou chantève*	[u ʃãˈtɛv]
'je chanterai'	*chantarai*	[tsãntaˈraj]	*i chanterai*	[i ʃãt(ə)ˈre]
'nous choisissons'	*chausissam*	[tsɔwʒiˈsã]	*ne chôsissan*	[nə ʃoziˈsã]

1 Les passages en occitan limousin sont transcrits selon la norme classique.
2 Les passages en marchois sont transcrits selon une graphie de Michel Dupeux, basée sur des normes du français.
3 Les caractères entre crochets sont transcrits en Alphabet Phonétique International.

prononciation de la langue, et qui soit lisible par le plus grand nombre de locuteurs. Or, dans le Croissant, le plus grand nombre a été alphabétisé en français et ignore l'occitan littéraire. Ainsi, les conventions retenues pour cette graphie reposent essentiellement sur les conventions orthographiques du français.

La graphie patoisante présente un gros avantage : elle ne nécessite aucun apprentissage préalable pour le lecteur francophone. Ce point est d'une importance cruciale pour les auteurs utilisant cette graphie. En effet, ils écrivent avant tout pour des lecteurs patoisants, qui souhaitent redécouvrir les mots de leur parler ou de celui qu'ils entendaient étant enfants. Ces lecteurs s'intéressent avant tout aux mots et aux textes, et non à l'étymologie ou à la classification de leur parler. En outre, cette graphie est phonétique. Mis à part quelques cas limites, l'orthographe correspond bien à la prononciation effective.

Notons que la graphie patoisante présente également plusieurs inconvénients (que nous ne développerons pas ici) : non prise en compte de certaines caractéristiques de la grammaire de la langue, non prise en compte de l'étymologie et de l'origine latine des mots, accentuation des particularités locales de chaque parler au détriment de ce qu'ils ont en commun.

HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Le Jôsé est décédé à Saint-Léger-Magnazeix en 1947, après un veuvage, deux mariages et sept enfants, dont deux sont morts en bas âge. Pour autant, son parler marchois n'a pas disparu avec lui. Ses cinq enfants qui ont vécu, l'ont parlé comme langue maternelle, avant même d'apprendre le français à l'école, et ne l'ont jamais oublié. Ses six petits-enfants l'ont entendu et plus ou moins pratiqué avec leurs parents et grands-parents.

Allez dans les alentours de Magnac-Laval et interrogez, comme nous le faisons, des aînés de la population locale ; beaucoup vous diront sans ambages : « moi, vous savez, j'ai fait « patois-première-langue » ! » et vous pourrez échanger inlassablement sur le sujet.

Allez à *la fére* (foire) aux Hérolles (86), toujours aussi fréquentée, ou tout bonnement dans les rayons d'une de ces petites supérettes qui ont remplacé des épiceries de village d'antan, et ouvrez grand les oreilles ; vous pourrez y entendre des voisins s'y retrouver : *Té ! Albert ! Que vâs-t-y ? Faut que ne veniant iqui par nous vére !* (Tiens ! Albert ![14] Ça va-t-il ? Il faut que nous venions ici pour nous voir !)

Les parlers du Croissant, dont le marchois représente la partie occidentale, présentent un très grand intérêt linguistique. En effet, le Croissant constitue une zone de transition entre deux branches (oïl et oc) d'une même famille linguistique (la famille gallo-romane). Une telle aire est unique en France et extrêmement rare dans le monde.

Ainsi, les projets de recherche du CNRS que nous avons évoqués contribuent de façon significative à la préservation du patrimoine linguistique de la France. Les travaux effectués dans ce cadre permettent de comprendre plus finement les caractéristiques et les particularités linguistiques de ces parlers atypiques et encore trop méconnus, avant qu'il ne soit trop tard. En effet, la grande majorité des locuteurs du Croissant a aujourd'hui plus de 70 ans, et nous ne disposons que de très peu de textes et d'enregistrements sur leurs parlers. Les enquêtes qui sont menées par les chercheurs revêtent donc un caractère d'urgence que nous avons déjà souligné. En effet, tout un pan de l'héritage culturel et linguistique de la France risque de disparaître avec les derniers locuteurs.

Mais les spécialistes du projet « Les Parlers du Croissant » ne sont pas les seuls à s'y intéresser. Il existe, depuis une petite dizaine d'années, une prise de conscience de la part des locuteurs eux-mêmes concernant l'état et l'avenir de leurs parlers. Ainsi, ils accueillent généralement avec enthousiasme les initiatives sur ce sujet, telles que celles du projet « Les Parlers du Croissant ». De plus, on constate également des initiatives locales isolées (rédaction de textes, lexiques, etc.), ou encore la création de groupes locaux se réunissant pour élaborer un lexique (Luchapt, Châteauponsac), donner des cours de langue (Saint-Agnant-de-Versillat) ou écrire des saynètes ou chansons (Parsac). On constate également l'existence de rencontres réunissant des locuteurs de tout le Croissant,

14 L'interjection française « Bonjour ! » n'est pas d'usage entre personnes de connaissance, du même monde rural.



Il y a 100 ans, en 1919, un mariage marchois à la campagne (collection familiale). *Devant la mésou, la noce au Marcel,* mariage d'un des fils *du Jôsé*. On entend d'ici *lâs uffades*[1] ! À votre avis, en quelle langue se sont tenues les conversations ?

1"Las uffades" ou "huchades" ou "youffades" sont des cris de joie traditionnels poussés par les jeunes hommes lors des mariages ou des fêtes collectives : *Yiiiii- ffou-ffou* !

ayant lieu tous les ans en Creuse[15]. On recense aussi d'autres actions : expositions patrimoniales, conférences, émissions de radios locales, articles de presse locale et régionale, animations péri-scolaires, etc.

Sur le terrain on peut facilement constater, dans notre ancienne Marche, que de nombreux ruraux, au moins sexagénaires, continuent à utiliser leur « patois » pour communiquer entre eux au quotidien. Leurs enfants, leurs petits-enfants les entendent, les comprennent, mais parlent peu cette langue traditionnelle : de toute évidence, depuis deux générations tout un contexte de communication orale exclusivement francophone s'est imposé. Mais on peut également se demander pour quelle raison les locuteurs anciens n'ont pas imposé *de facto* plus impérativement à leurs enfants dès le plus jeune âge cette communication en patois qu'ils pratiquaient eux-mêmes dans le cadre domestique, comme cela se produit dans d'autres régions où la langue locale est encore utilisée (Alsace, Pays Basque, Corse…). Il faut bien dire qu'aux yeux de ces derniers locuteurs marchois natifs, leur parler vernaculaire s'est trouvé doublement déconsidéré : premièrement, face à la langue française officielle, activement promue par l'école républicaine et toute la société des « trente glorieuses » ; deuxièmement, aussi face au parler occitan limousin de référence patrimoniale, soutenu par une notoriété et un poids culturel indéniable. Dès lors, pourquoi risquer de pénaliser leurs enfants en leur inculquant ce que d'aucuns pouvaient qualifier de « français écorché » ou d'« occitan-du-pauvre » ? D'où l'effort d'élever leurs enfants en priorisant la pratique du français. Naturellement, plusieurs autres causes peuvent être invoquées pour expliquer cette disparition progressive : la politique linguistique de l'État français à l'égard des langues régionales ; le rôle de l'école publique dans la vision que les locuteurs ont de leur parler ; l'industrialisation et la « modernisation » ; l'accélération de l'exode rural ; le développement des médias audiovisuels (en français).

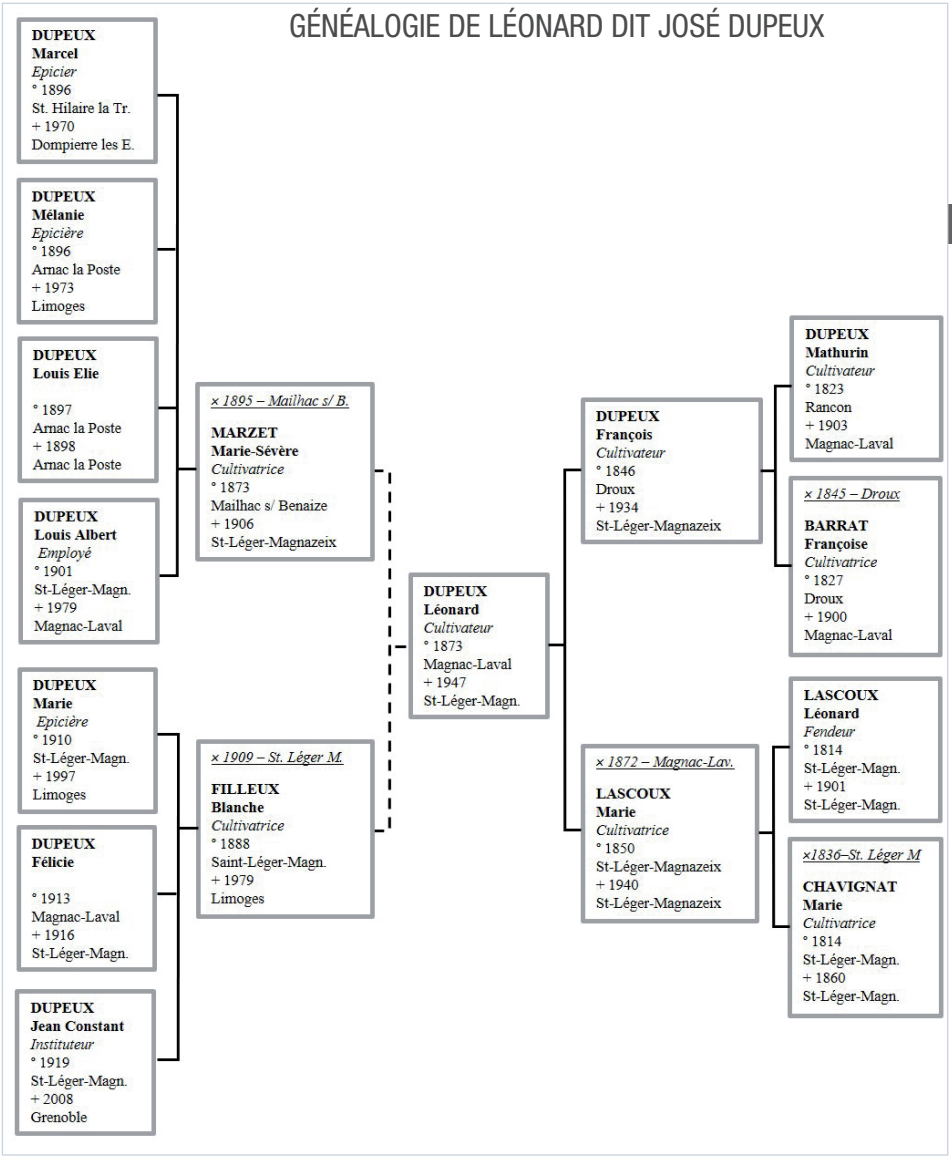
Fort heureusement, il semblerait – est-ce pour une nouvelle quête identitaire, ou

15 Cf. les rencontres organisées par l'association « Les Fruits du Terroir » (Eguzon-Chantome, 36), grâce au travail de Jean-Pierre Delage.

par l'effet de toutes les actions citées ci-dessus ? – que ce complexe d'infériorité soit en passe de disparaître. Petit à petit, les Marchois prennent conscience de la valeur de leur patois traditionnel, n'ont plus honte de le parler et en éprouvent même une certaine fierté en constatant l'intérêt qu'il suscite. Cependant, malgré un engouement grandissant, toutes les initiatives locales que nous avons évoquées ont un impact assez limité et ne permettront sans doute pas d'enrayer le processus de disparition progressive de la langue. Mais d'ores et déjà, le parler marchois n'est plus considéré comme négligeable ni ridicule. S'il est suffisamment étudié, répertorié et valorisé, voire enseigné et pratiqué, il peut subsister dans des cercles locaux parmi le fonds culturel et patrimonial marchois. C'est tout le bien que nous lui souhaitons pour l'avenir !

Maximilien Guérin,
Michel Dupeux

GÉNÉALOGIE DE LÉONARD DIT JOSÉ DUPEUX



Bibliographie et sources internet :

Baldit J.P., Berducat J., Brun-Trigaud G., Guillaume G., Matho C.
2010. Patois et chansons de nos grands-pères marchois – Haute-Vienne, Creuse, Pays de Montluçon, Romorantin,
Editions CPE.

Brun-Trigaud Guylaine
Le Croissant : le concept et le mot. Contribution à l'histoire de la dialectologie française au XIXe siècle.
Lyon : Centre d'Études Linguistiques Jacques Goudet.*1990.*

Brun-Trigaud Guylaine
Le parler de Lourdoueix-Saint-Michel (Indre).
Guéret : Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.*1993.*

Dupeux Michel
Le patois de la Basse-Marche : un exemple de parler entre Oc et Oïl
4e édition, (auto-édition). 2017.

Guérin Maximilien
Description du parler marchois de Dompierre-les-Églises (Haute-Vienne) : phonologie, conjugaison et lexique.
1res Rencontres sur les parlers du Croissant du projet LC4 (Labex EFL – CNRS). Le Dorat, 24-25 mars. 2017

Guérin Maximilien
Les paradigmes de conjugaison en marchois (Croissant limousin) : entre Oc et Oïl. Actes du XIIe Congrès de l'Association Internationale d'Études Occitanes.
À paraître.

Mietzke Stephan
Isoglossenverschiebungen im Croissant. Von der monodimensionalen Sprachgeographie zur pluridimensionalen Mikrodialektologie.
Kiel : Westensee Verlag. 2000.

Monnet-Quelet Jean-Michel
Site internet « Etudes marchoises », http://lemarchois.free.fr (en février 2019).

Quint Nicolas
Le parler marchois de Saint-Priest-la-Feuille (Creuse).
Limoges : La Clau Lemosina. 1991.

Quint Nicolas
Grammaire du parler occitan nord-limousin marchois de Gartempe et de Saint-Sylvain-Montaigut (Creuse) : Étude phonétique, morphologique et lexicale.
Limoges : La Clau Lemosina. 1996.

Quint Nicolas
Aperçu d'un parler occitan de frontière : le marchois.
Bulletin de l'Association Internationale d'Études Occitanes 14. 126-134. 1998.

Tillinger Gábor
Entre oïl, oc et francoprovençal : différences lexicales dans la zone d'interférence appelée « Croissant » d'après les atlas linguistiques de la France.
Thèse de doctorat. Université de Debrecen (Hongrie). 2013.

de Tourtoulon Charles et Bringuier Octavien
Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl (avec une carte)
Paris : Imprimerie Nationale [réédition 2007, Masseret-Meuzac : Institut d'Estudis Occitans de Lemosin/Lo Chamin de Sent Jaume].1876.



L'église et le monument aux morts d'Evergnicourt qui garde la mémoire des papetiers limousins. Photo JCF.

Une colonie limousine en Champagne-Picardie au début du XXe siècle

Les papetiers de l'Aisne

Jean-Claude Frölich

D'ONTE SES ? n°19, printemps-été 2019

CERCLE DE GÉNÉALOGIE ET D'HISTOIRE DES MARCHOIS ET LIMOUSINS

L'auteur : Jean-Claude Frölich, cadre retraité de l'aéronautique, passionné d'histoire et de généalogie a épousé une Saint-Juniaude. Celle-ci, fortement attachée à sa région lui a fait partager l'amour du pays limousin. Ainsi, c'est avec plaisir que celui-ci s'est intéressé à l'histoire des gens de cette province. Membre du Cghml et de la *Société des Vieilles Pierres de Saint-Junien*, il écrit avec eux divers articles concernant l'histoire locale. Il est en outre l'auteur de quelques livres dont deux se rapportent à l'histoire des gens de la région : une biographie de l'écrivain et journaliste Georges Gaudy et des histoires de poilus saint-juniauds pendant la guerre de 1914-1918.

Résumé :
C'est une histoire assez peu connue que cette expatriation de plusieurs dizaines de familles de papetiers limousins vers la Picardie, à la limite des départements de l'Aisne et des Ardennes. En Limousin, très peu se souviennent encore de ces familles parties loin des leurs dans l'espoir de trouver un monde meilleur.
Parmi tous ces couples identifiés portant des noms et prénoms du pays limousin de Haute-Vienne et de Charente limousine certains n'ont fait que passer, parfois très peu de temps, d'autres y ont fait leur carrière avant de revenir au pays ; quelques-uns sont restés dans la Marne, l'Aisne ou les Ardennes après la guerre de 1914 et y ont fait souche.

Les monuments aux morts sont riches d'enseignements. Les noms inscrits sur ces monuments renseignent sur les patronymes des habitants qui au XIXe siècle ne s'éloignaient guère de leur village natal. C'est ainsi qu'au cours de recherches sur les « Morts pour la France » de la guerre 1914-1918, le hasard nous a fait découvrir sur le monument d'Evergnicourt dans l'Aisne, à la limite de la Marne et des Ardennes la présence de patronymes typiquement limousins, ce qui nous a conduit à des recherches plus approfondies. Nous avons donc cherché à mieux connaître qui étaient ces hommes et ces femmes, ce que faisaient ces Limousins loin de leur région d'origine et connaître un peu de leur histoire.

EVERGNICOURT ET SON MONUMENT AUX MORTS

Evergnicourt est un petit village situé sur la rive droite de l'Aisne dans le canton de Neufchâtel-sur-Aisne à 20 kilomètres au nord de Reims. C'est une commune rurale d'altitude moyenne de 91 mètres avec un point culminant à 125 mètres dont, cultures céréalières et élevage de moutons, sont les principales ressources. Ce village sera totalement ravagé par la Grande Guerre. Dès le début de l'offensive, en septembre 1914, il se retrouvera en zone occupée par les troupes allemandes, et cela jusqu'à la fin de la guerre. Bien qu'à l'ouest et en retrait de la ligne des combats du Chemin des Dames d'avril 1917, le village sera partiellement détruit par les bombardements, Neufchâtel et Evergnicourt étant désignés comme des objectifs à atteindre dans cette

offensive. C'est en septembre et octobre 1918 que les Allemands en seront chassés et achèveront de détruire le village après avoir emporté bon nombre de machines industrielles. Ce village a été cité à l'ordre de l'armée en 1920 et s'est vu attribuer la croix de guerre 1914-1918 avec palme.



Parmi les 28 noms figurant sur le monument aux morts, on relève dans l'ordre où ils figurent : Boutin Martial, Clavaud François, Foulounoux Pierre, Dussoubs Jean, Raynaud Martial, Reix Jean, Reix Joseph, Valladon Louis. D'emblée le nom Reix attire l'œil, de même que le prénom Martial. Manifestement pour qui a eu l'occasion d'éplucher pour sa propre famille les archives de la région, ce ne sont pas des patronymes du cru. À partir de ces éléments, le fouineur d'archives de la Haute-Vienne avait reconnu des noms courants en Limousin et en Charente limousine et s'était trouvé du grain à moudre.

Poursuivant quelques recherches sur Evergnicourt, on découvre que ce village qui compte actuellement environ 600 habitants présente un saut de population à la fin du XIXe siècle. En effet, la population au cours de la seconde moitié de ce siècle variait autour de 270 habitants. Le recensement qui avait lieu tous les cinq ans montrait que la population était passée de 269 habitants en 1896 à 460 habitants en 1901 et se stabilisait autour de ce chiffre (464 en 1906 et 467 en 1911). La suite de ce document montre que cet écart de 91 personnes est dû à l'arrivée de nombreux Limousins entre 1898 et 1900 et principalement des papetiers.

LA PAPETERIE DE PAILLE PETIT RAPPEL



Le monument aux morts d'Evergnicourt place de l'Eglise et les deux faces de ceux de 1914-1918

C'est donc l'industrie papetière qui est à l'origine de cette migration limousine vers les Hauts-de-France. Il faut pour cela revenir sur les bords de Vienne entre Limoges et Exideuil et rappeler quelques points d'histoire de l'industrie du papier de paille au XIXe siècle.
C'est aux alentours de 1830 que l'utilisation de la paille pour la fabrication de papier et de carton a été mise au point. Cette histoire commence à Saint-Junien où un certain Hirigoyen vient mettre en application ses recherches sur cette nouvelle méthode et y faire des émules. À partir de 1850, cette nouvelle activité se développe à Saint-Junien et dans toute la région. De nombreux moulins se transforment en papeteries. Le centre de gravité de la papeterie de paille qui se trouvait plutôt en amont de Limoges dans la région de Saint-Léonard-de-Noblat va basculer vers Saint-Junien. Le contexte est favorable, la demande de papier d'emballage ne fait que croître, et beaucoup d'entrepreneurs et d'investisseurs se lancent dans cette activité devenue lucrative. De l'artisanat des années 1830 et sous l'influence de la mécanisation des années 1850, la papeterie de paille devient industrielle et les principaux propriétaires d'usines vont s'associer pour

fonder en 1898 la Société Générale des Papeteries du Limousin dont le siège est à Saint-Junien. Les membres fondateurs sont les propriétaires de 7 usines sur les bords de la Vienne ou de la Glane : l'usine de Grandmont (propriétaires les frères Rigaud), l'usine du Pont Notre-Dame (là aussi les propriétaires sont les frères Rigaud), l'usine du Moulin Pelgros (propriétaires les frères Codet et Léon Vignerie), l'usine d'Exideuil (propriétaires Roudier, Gravellat et Cie), l'usine du Bouchet à Saint-Brice (propriétaire Pornin), l'usine du Moulin de Puygrenier à Confolens (propriétaires Chauveau, Pauliot et Cie puis Barateau, Teillet et Cie) et l'usine du Dérot (propriétaires Barateau). Une autre usine importante de la vallée de la Vienne est la papeterie Labrousse de Saillat dénommée Papeterie Limousine-Labrousse Frères et Cie qui est demeurée indépendante[1].

ARRIVEE DES PIONNIERS LIMOUSINS

Parmi ces industriels entreprenants, deux d'entre eux, MM. Roudier et Gravellat directeurs de l'usine d'Exideuil, ont cherché à étendre leur périmètre de production. C'est dans l'Aisne, où existait déjà une forte tradition papetière, à Evergnicourt, qu'ils ont trouvé un moulin disponible depuis 1876 et qu'ils vont le transformer en papeterie en 1895. Et le 1er décembre 1896, ils fondent la société Roudier et Cie avec un capital de 995 000 francs. C'est Jean-Baptiste Roudier, natif de Saint-Junien, lui-même fils de fabricant de papier, qui en assurera la direction. Il sera d'ailleurs maire de cette commune de 1906 à 1916

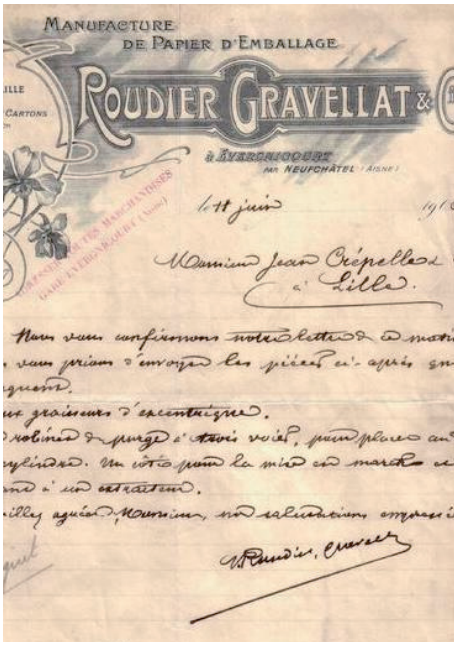
Disposer d'une usine est une chose, transformer un ancien moulin en une papeterie moderne et la faire fonctionner en est une autre. C'est encore une fois une occasion pour le Limousin d'exporter son savoir faire. Comme il y a les maçons de la Creuse ou les gantiers de Saint-Junien, il y a en cette fin du XIXe siècle les papetiers de


A VENDRE
1° LE
MOULIN
d'ÉVERGNICOURT (Aisne).
A 20 kilomètres de Reims, 6 kilomètres de la station de Guignicourt, à 150 mètres du canal latéral à l'Aisne et à 2 kilomètres du port de Neufchâtel sur le même canal.
12 PAIRES DE MEULES
Mues par 2 turbines, force 100 chevaux environ ; logements de directeur, de concierge et garde-moulin: bureaux, écuries, vastes magasins, grands bâtiments ayant servi de filature, ayant encore sa machine à vapeur ; logements d'ouvriers.
2° UNE BELLE
MAISON DE MAITRE
RÉCEMMENT CONSTRUITE
Au centre de six hectares de TERRE en plein rapport.
S'adresser à M. LABARRE, négociant à Soissons, et à M. CAMUSET, 13, rue du Clou-dans le-Fer, à Reims.
http://evergnicourt02.hebergratuit.com/

1881 avis de vente du moulin papier à en-tête Roudier-Gravelat 1906

la vallée de la Vienne. Même s'il existe une main d'œuvre locale, elle est insuffisante et un personnel expérimenté et compétent est nécessaire pour former et encadrer cette nouvelle fabrique qui s'installe dans la région. Outre les ouvriers papetiers, il faut des contremaîtres, des mécaniciens, des menuisiers, et tous métiers nécessaires à la mise en route opérationnelle et au fonctionnement de cette industrie nouvelle. Il faut aussi construire des habitations pour tous ces personnels ; il faut alors des maçons. C'est donc dans les usines existantes des bords de Vienne et dans toute la région environnante que l'on cherchera entre 1897 et 1900 des familles disposées à se délocaliser, et qui plus est, dans le nord. Bien sûr pour inciter aux départs, la *Société* (comme on appelait alors la Société Générale des Papeteries du Limousin) promettra des conditions de salaire et d'hébergement

1 Pour ceux que l'histoire de la papeterie intéresse, il existe un petit ouvrage intitulé *Cinq siècles de papeterie à Saint-Junien* réalisé par une équipe de passionnés d'histoire de leur ville. (voir bibliographie). En annexe figurent aussi quelques informations sur les papeteries d'Exideuil, de Saillat et d'Evergnicourt.


MANUFACTURE
DE PAPIER D'EMBALLAGE
ROUDIER GRAVELLAT &
à EVERGNICOURT
par NEUFCHATEL (AISNE)

avantageuses à ses salariés.
À partir de ces propositions, les discussions vont bon train dans les chaumières avant qu'une décision de départ ne soit prise. Puis vient le jour du grand départ avec les adieux aux familles et aux amis. En cette fin de siècle, le chemin de fer a remplacé la diligence et met environ 7 heures pour un trajet Limoges – Paris. C'est en *charretou* que l'on conduit les familles nombreuses avec leurs bagages à la gare la plus proche, pour les uns Saint-Junien, pour d'autres Chaillac-Chassenon. Tout ce petit monde embarque dans des voitures de 2e ou 3e classe pour un long voyage dans des conditions mal commodes. Certains de ces couples partiront même avec des enfants en très bas âge, tels les Raynaud et leur dernier bébé de 6 mois. Ce voyage de Saint-Junien à Evergnicourt qui va durer deux ou trois jours, est déjà une aventure avec l'émerveillement de découvrir un peu de Paris. Arriver dans une grande gare, celle d'Austerlitz, monument d'architecture métallique et vitrée, traverser la Seine, remonter des boulevards, longer de grands immeubles en tramway ou en omnibus hippomobile (le métro n'existe pas encore) jusqu'à une autre grande gare, celle de l'Est pour un nouveau trajet vers Reims et ses *cars à crottins* (tramways tirés par des chevaux) en instance d'être remplacés par des cars électriques ; tout cela est une grande découverte pour tous et laisse beaucoup d'émerveillement dans les yeux des enfants. Arrivés à destination, ce sont des bâtiments et logements comme à Saillat ou à Exideuil qui attendent ces nouveaux venus, à ceci près qu'ils sont neufs. Puis c'est la reconnaissance des lieux dans un village où les habitants ont un accent bizarre et ne comprennent pas le patois limousin et enfin la visite d'un nouveau lieu de travail.
Les premières arrivées commencent dès 1898. Les pièces d'état civil reconstituées indiquent les premières naissances issues de couples limousins et les premiers mariages avec les habitants locaux ; naissance d'une Marie Salesse fille de Pierre Léon Salesse et Marie Giroux le 29 juin 1899, ainsi que le mariage entre Paul Cuperlier et une autre Salesse, Marguerite, en février 1900.

L'une des difficultés rencontrées pour retrouver les familles ayant accepté de quitter le Limousin, est la destruction de nombreux documents tels que registres d'état civil, listes de recensements, etc... survenue lors de la guerre de 1914-1918. C'est cependant à partir d'actes reconstitués souvent incomplets, des noms de famille limousins y figurant et de fiches matricules des militaires, que nous avons retrouvé plus d'une trentaine de familles.
Les tables décennales 1893-1902, seul document existant pour cette période, font apparaître à Evergnicourt :
les naissances de :
Chalard Suzanne Mathilde le 4 février 1901.
Clavaud Henri le 20 avril 1902.
Cormenier Marie Louise le 28 avril 1901.
Cosse Gustave Victor le 5 mai 1901.
Lamarche Madeleine le 5 mai 1900.
Monnerie René André le 20 août 1900.
Praneuf Anne Marie Germaine le 14 juillet 1902.
Salesse Marie le 29 juin 1899.
les mariages de :
Paul Cuperlier (famille d'Evergnicourt) avec Marguerite Salesse le 24 février 1900.
Jean Deschamps avec Marie Deslias le 20 février 1900.



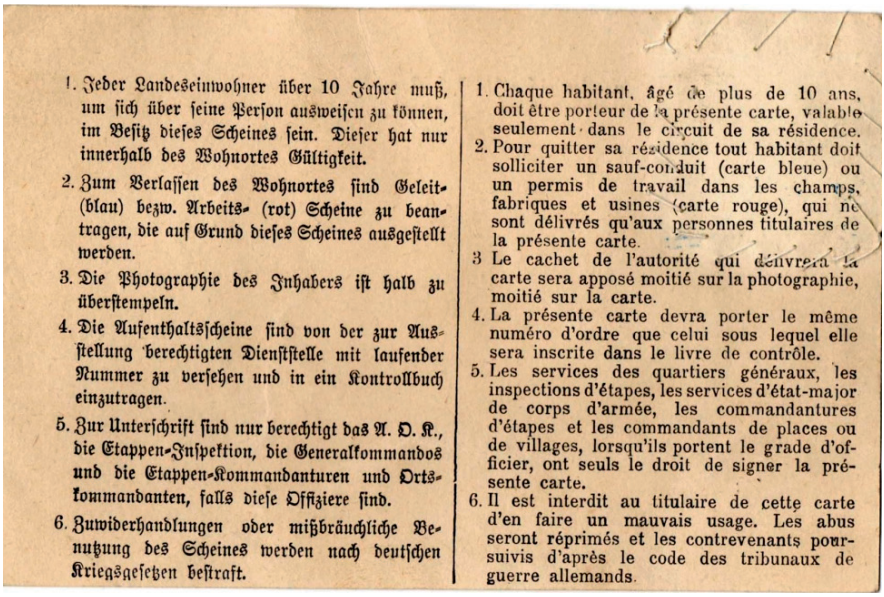
La papeterie d'Evergnicourt au début du XXe siècle

Dubois Jean-Baptiste Albert Fernand avec Jeanne Marie Anne **Roudier** le 9 mars 1902. Il s'agit de la fille du directeur de l'usine.
Fossier César Edouard (famille d'Evergnicourt) avec Marie **Salesse** le 26 février 1900.
Valade André avec **Prinsaud** Marie le 4 octobre 1902.
les décès de :
Chalard mort né le 4 février 1901 (jumeau de Suzanne Mathilde).
Cormenier Marie Louise (née le 28 avril 1901).
Dussoubs Justin le 18 mars 1902. Il s'agit du père de Dussoubs Jean figurant sur le monument aux morts.
Lazignat Henri Martial le 17 mai 1902.

D'autres informations ont été tirées des registres partiellement reconstitués des années 1906 à 1914 mis en ligne par les archives départementales. Il ne s'agit pas d'une reconstitution systématique des registres, mais de reconstitution suivant les besoins et demandes formulées (elles sont effectuées suivant des décisions rendues entre 1923 et 1946 !). Dans ces actes sont apparus les noms suivants : Derousseau, Gaudy, Chazeaubenit, Montaricourt, Lathière, Boulesteix, Tharaud, Ribette, Delage, etc.

Une fois installées, le cours de la vie de ces familles va reprendre d'une façon assez semblable à celle du Limousin avec le travail à la papeterie, la culture de quelques lopins de terre et une assimilation progressive avec les « autochtones ». Le 1er janvier 1912, les deux propriétaires créent une nouvelle société anonyme au capital de 1 million de francs divisée en 10 000 actions, appelée « Papeterie d'Evergnicourt » dont les administrateurs sont : J-B Roudier, manufacturier à Evergnicourt, A. Gravellat directeur de l'usine d'Exideuil, Denis Raynaud négociant à Tours et Aristide Barret docteur en médecine à Limoges. Cette papéterie sera rachetée ultérieurement par le groupe Navarre.

Cependant un événement va encore bouleverser la vie de ces exilés volontaires. Quinze ans après leur arrivée en terre champenoise, la Grande Guerre éclate. Certains habitants d'Evergnicourt vont partir sur les routes de l'exode vers le sud, notamment ceux qui ont le souvenir de 1870 et beaucoup de Limousins vont retourner au pays. D'autres qui n'ont pas voulu quitter leurs biens nouvellement acquis vont se retrouver dès le début de la guerre en zone envahie par les troupes allemandes. Plus que les autres habitants des ces territoires occupés, ils sont proches de la ligne du front et ceux qui n'ont pas été évacués vont connaître souvent les bombardements.



1. Jeder Landeseinwohner über 10 Jahre muß, um sich über seine Person ausweisen zu können, im Besitz dieses Scheines sein. Dieser hat nur innerhalb des Wohnortes Gültigkeit.
2. Zum Verlassen des Wohnortes sind Geleit- (blau) bezw. Arbeits- (rot) Scheine zu beantragen, die auf Grund dieses Scheines ausgestellt werden.
3. Die Photographie des Inhabers ist halb zu überstempeln.
4. Die Aufenthaltsscheine sind von der zur Ausstellung berechtigten Dienststelle mit laufender Nummer zu versehen und in ein Kontrollbuch einzutragen.
5. Zur Unterschrift sind nur berechtigt das A. O. K., die Etappen-Inspektion, die Generalkommandos und die Etappen-Kommandanturen und Ortskommandanten, falls diese Offiziere sind.
6. Zuwiderhandlungen oder mißbräuchliche Benutzung des Scheines werden nach deutschen Kriegsgesetzen bestraft.

1. Chaque habitant, âgé de plus de 10 ans, doit être porteur de la présente carte, valable seulement dans le circuit de sa résidence.
2. Pour quitter sa résidence tout habitant doit solliciter un sauf-conduit (carte bleue) ou un permis de travail dans les champs, fabriques et usines (carte rouge), qui ne sont délivrés qu'aux personnes titulaires de la présente carte.
3. Le cachet de l'autorité qui délivrera la carte sera apposé moitié sur la photographie, moitié sur la carte.
4. La présente carte devra porter le même numéro d'ordre que celui sous lequel elle sera inscrite dans le livre de contrôle.
5. Les services des quartiers généraux, les inspections d'étapes, les services d'état-major de corps d'armée, les commandantures d'étapes et les commandants de places ou de villages, lorsqu'ils portent le grade d'officier, ont seuls le droit de signer la présente carte.
6. Il est interdit au titulaire de cette carte d'en faire un mauvais usage. Les abus seront réprimés et les contrevenants poursuivis d'après le code des tribunaux de guerre allemands.

Le recto d'une carte de séjour des habitants de la zone envahie

L'usine sera occupée par les Allemands dès 1914, et pillée de ses machines. En outre, ces « oubliés » de l'histoire, comme les appellent certains historiens, (femmes, enfants et adolescents, hommes non mobilisables) vont connaître des conditions de vie éprouvantes, des pénuries alimentaires, des confiscations du cheptel, des réquisitions, des astreintes au travail obligatoire et une germanisation plus ou moins forcée avec des déplacements interdits hors de la commune, des risques de déplacements imposés vers d'autres régions occupées et toute correspondance interdite avec le reste du pays, etc. Au dire de certains historiens, *l'occupation subie pendant la Grande guerre semble infiniment plus dure que celle de la seconde guerre mondiale.* Pour ces Limousins attachés à leur terre d'origine, éloignés de leur famille d'origine, séparés de leurs maris, pères ou fils combattants de l'autre côté du front, cette période a été extrêmement dure à vivre. Certains couples se sont trouvés détruits par des absences ou des séparations trop longues, et outre les militaires morts pour le France, des victimes civiles ont aussi été enregistrées dans cette colonie de Limousins, en particulier madame Boireau née Courty tuée en 1918, lors de l'explosion d'une usine allemande dans laquelle elle était réquisitionnée.

Il est aussi arrivé que certains hommes qui n'ont pu rejoindre leur régiment au début de la guerre ont été envoyés dans des camps de prisonniers civils (les ZAB : Zivilarbeiterbataillon) comme Pierre Dussoubs et considérés, le temps de la guerre, comme des insoumis tel Jean Gaudy[2]

LES LIMOUSINS MORTS POUR LA FRANCE SUR LE MONUMENT AUX MORTS

Puisque ce sont d'abord ces personnes qui ont attiré notre attention sur la présence de Limousins dans les Hauts-de-France, intéressons nous à ces héros de la Grande Guerre.

Boutin Martial

Cette personne a fait l'objet d'une étude particulière intitulée : *Martial Boutin. Un des pionniers de l'aéronautique navale naissante. Mort pour la France au large du Finistère* qui a été publiée dans le numéro 52 (décembre 2013) du *Chercheur d'Or*.

Pour les Saint-Juniauds, le nom de Boutin est synonyme de forgerons et mécaniciens. La longue tradition des Boutin de la rue Defaye à Saint-Junien a pris fin après la fermeture de l'atelier de mécanique à la fin

2 voir extraits de leurs fiches matricules au chapitre ci-après : Reconstitution de ces familles limousines.

du XXe siècle et vendu par adjudication dans les années 2010. Le nom de Martial Boutin figure en 47e place sur les plaques de la collégiale de Saint-Junien. La quasi-totalité des morts pour la France du monument de la collégiale de Saint-Junien sont des membres de l'infanterie engagés sur les champs de bataille s'étendant des Flandres à l'Alsace. On en oublie qu'il existait aussi une guerre maritime.

En effet, l'Allemagne n'a pas attendu pour lancer ses sous-marins dans la guerre, les célèbres *U-Boot* dont l'un a torpillé le *Lusitania*. En 1916, les Allemands lancent une offensive sous-marine vers les ports français et particulièrement la Bretagne où des nombreux navires marchands vont être coulés. Dès septembre 1916, le ministre de la marine passe commande d'hydravions auprès des constructeurs. Et en décembre 1916, les premiers aviateurs et hydravions s'installent sur la presqu'ile de Camaret sous les ordres du lieutenant de vaisseau Jules Pouyer.

Boutin Urbain Louis Martial naît rue de la Liberté (actuelle rue Gabriel Péri) à Saint-Junien le 19 février 1894. Il est fils de Pierre Théophile Boutin, 31 ans, mécanicien, et de Catherine Victorine Derousseau, 25 ans, lingère. La déclaration de naissance a été faite par Marguerite Boutin veuve Doucet, sage-femme, 35 ans, qui n'est autre que la tante de l'enfant. Urbain Louis Martial est aussi le neveu de Paul Boutin, forgeron du faubourg Saler. (cf. note).

Au début du siècle, les parents Boutin vont s'installer à Evergnicourt, emmenant avec eux leur fils unique. C'est là que le petit Urbain montre ses capacités intellectuelles. Après de solides et brillantes études, il entre à l'Ecole nationale supérieure des arts et métiers de Lille. Diplômé, il se dirige vers les nouveaux métiers à la mode, la mécanique des moteurs d'avion. C'est donc à Laon qu'il passe son conseil de révision. En octobre 1913, il s'engage volontaire pour cinq ans à Neufchâtel (Aisne). Sa fiche de *Mémoire des hommes* indique que son dernier domicile connu, juste avant la guerre, est Saudrupt dans la Meuse (non loin de Saint-Dizier et de sa base aérienne naissante). C'est vraisemblablement à cette époque qu'il va acquérir une formation de pilote. Sa formation de mécanicien et son degré d'instruction (niveau 5 pour l'armée) lui permettent de rentrer comme matelot élève mécanicien au 2e dépôt des équipages de la flotte à Brest, puis passer quartier-maître élève. Le 4 avril 1915, il est élevé au grade de 2e maître mécanicien.

En 1916, on recherche des pilotes pour hydravions, il est alors affecté au tout nouveau Centre d'aviation maritime de Camaret. Maître mécanicien et pilote aviateur, le quartier-maître Urbain Boutin va voler en missions de reconnaissance



Amerrissage d'un Donnet-Denhaut 150 codé « 8 » dans le port de Camaret. Photo Archives Jules Pouyer.

et de surveillance des côtes bretonnes sur l'hydravion Donnet-Denhaut 150 chevaux (pour information, François Victor Denhaut est un ingénieur Limousin né en Creuse[3]). C'est au cours d'une de ces missions le 18 octobre 1917, au dessus de l'Aberwrac'h, pointe nord du Finistère, qu'une hélice de son hydravion n°452 va se rompre et l'avion s'enflammer. Le pilote Urbain Boutin et son observateur, le matelot mécanicien Marcel Dafniet, vont s'écraser, en mer non loin de là.
La version figurant dans le journal *Ouest-Eclair* n°6 557 (page 4) du 21 octobre 1917 indique sous le titre : *Brest. Un hydravion en feu*. « En exécutant une reconnaissance du côté de Plouguerneau, un hydravion du centre de Camaret s'enflamma soudain et vint s'écraser contre terre avec une vertigineuse vitesse. Le second maître mécanicien et le matelot mécanicien qui montaient l'appareil ont été tués sur le coup. ».
Dans *La Croix* n°10 625 du 24 octobre 1917, dans les accidents d'aviation en page 4, il est écrit : « Un hydroplane appartenant au centre de Camaret et monté par le second maître pilote René Boutin et le matelot mécanicien Daphnié, s'est enflammé brusquement au cours d'une reconnaissance au dessus de la côte ; ses débris sont venus s'écraser sur les rochers de Plouguerneau (Finistère). Les deux aviateurs sont morts sur le coup ».
La revue l'*Aérophile* du 1er au 15 novembre 1917 précise que cet accident d'hydroaéroplane est survenu au retour d'une reconnaissance au dessus de la côte.
Tous deux auront droit à une citation à l'ordre de l'Armée navale et seront décorés de la médaille militaire à titre posthume.
Pour Boutin (J.O du 17/11/1917) : « Serviteur d'élite, doué des plus belles qualités de discipline et de sang-froid. Plein d'entrain et de bravoure. Mort le 18 octobre 1917, au cours d'une reconnaissance aérienne de guerre. »
Pour Dafniet : « Elève observateur, très allant, très courageux, toujours prêt pour les missions périlleuses. À trouvé la mort, le 18 octobre 1917, au cours d'une reconnaissance aérienne de guerre. »
L'acte de décès de Martial Boutin dressé le 19 octobre 1917, à Plouguerneau l'indique décédé à huit heures et demie du soir au lieu-dit Kéridaouen et « Mort pour la France ». Il précise aussi le dernier domicile de Louis Martial Urbain à Evergnicourt .
En outre Martial Boutin est décoré de la Croix de guerre et son nom figure sur la plaque située dans le hall d'entrée de l'Ecole nationale supérieure d'arts et métiers de Lille.[4]

Clavaud François.

Clavaud François était sans nul doute prédestiné à la papeterie. Il naît à Chaillac-sur-Vienne à l'usine de Saillat, le 20 avril 1888, fils de Clavaud Simon, papetier et de Valérie Lestieux papetière aussi, tous deux domiciliés à l'usine. Ses parents vont participer au lancement de la papeterie d'Evergnicourt. C'est donc là que le petit Clavaud et ses sept frères et sœurs effectueront et achèveront leurs études primaires. Comme son père, il sera employé de la papeterie.
Sa fiche matricule classe 1908 n°762 au recrutement de Laon, lui donne le niveau d'instruction 3, comme d'ailleurs ses trois autres frères. Elle indique aussi une marque particulière : la perte de son index gauche sans doute laissé dans une machine. Incorporé au 155e RI en octobre 1909, il passe soldat de 1re classe en septembre 1910, puis est envoyé dans la réserve en 1911, avec un certificat de bonne conduite accordé. Il habite Reims depuis 1913, quand il est rappelé à l'activité. Il rejoint son corps le 31 juillet 1914, et est nommé caporal le 19 octobre 1914. C'est après la bataille de la Marne au cours de la poursuite des Allemands et dans la plaine de Woëvre où le front va se stabiliser, qu'a lieu une grande bataille où il est blessé une première fois le

3 François Denhaut une campagne en hydravion militaire, Frédéric Gravier, *D'onte ses Mémoires de guerre des Limousins*. automne-hiver 2016.

4 À propos des Boutin, signalons aussi que Jean Baptiste Boutin, qui ne figure pas sur la liste des plaques, né le 11 octobre 1883 faubourg Saler, fils de Léon Boutin, forgeron, et de Marie Salesse, soldat du 63e RI, a été tué à l'ennemi le 5 avril 1915, à Regniéville (Meurthe-et-Moselle). Ses restes ont été inhumés le 20 juin 1922, dans le cimetière de Saint-Junien. Il est cousin issu-de-germain de Martial Boutin. Salesse encore un nom que l'on retrouve sur les registres d'Evergnicourt.

27 septembre près de Lacroix-sur-Meuse. Le 7 février 2015, c'est en Argonne dans la région de Vienne-le-Château qu'il reçoit sa deuxième blessure. Il est ensuite appelé en renfort au 419e RI avant d'y être affecté le 3 août 1915. Il passe ensuite au 35e RI, où il est cassé de son grade le 28 décembre 1916. Sa fiche matricule n'en indique pas le motif.

Sa dernière blessure lui sera fatale. Le 5 juin 1917, il est touché par un éclat d'obus à l'abdomen, route de Soissons près de Courcy dans la Marne. Il décède le 27 juin 1917 à 15 heures dans l'ambulance 6/VII. Il repose dans la Nécropole nationale *La Maison bleue* à Cormicy dans la Marne.

Dussoubs Jean.

Jean Dussoubs est né le 9 septembre 1894 à Oradour-sur-Vayres. Il est le second fils de Justin Dussoubs alors meunier et Louise Roulaud (orthographié ultérieurement Rouland dans le Laonnois). Comme son frère, il terminera ses études primaires à Evergnicourt et rentrera à la papeterie. Classe 1914, fiche matricule n°253 au recensement de Laon, son degré d'instruction est de 3 pour l'armée. Il est incorporé le 1er septembre 1914 et est affecté comme cavalier de 2e classe au 16e régiment de dragons le 12 septembre. Durant cette période de flottement à son arrivée, il se trouvera provisoirement affecté au 45e RI puis enfin au 84e RI où il arrivera au corps le 10 octobre 1914. Le 84e RI est alors dans le secteur de Soupir (Aisne) où se livrent de violents combats jusqu'au début décembre date à laquelle il va être embarqué à Fère-en-Tardennois à destination de la ferme de Beauséjour, lieu de combats incessants entre Minaucourt et Mesnil-les-Hurlus. C'est là qu'il sera blessé et envoyé à l'hôpital auxiliaire n°101 à l'école vétérinaire de Lyon où il décédera des suites des ses blessures le 24 janvier 1915.

Il repose dans la nécropole nationale de La Doua à Villeurbane.

Foulounoux Pierre

Foulounoux Pierre François, est né le 25 février 1889 à Exideuil en Charente, fils de Jean Foulounoux un menuisier âgé de 29 ans et de Louise Lacroix couturière domiciliés au bourg d'Exideuil. On ne lui connaît qu'une sœur née le 20 mai 1891, décédée le 9 août 1892 et inhumée à Exideuil.



Plaque tombale de Pierre Foulounoux au cimetière d'Exideuil

De sa carrière militaire, on sait peu de choses car sa fiche matricule n°1297 de la classe 1909 bureau de recrutement de Magnac-Laval et figurant dans les archives de la Charente (recrutement Angoulême-Magnac-Laval), est assez sommaire. D'instruction de degré 3 et exerçant la profession de menuisier charron, il a été appelé au service en octobre 1910 et renvoyé dans la disponibilité en septembre 1912 avec le certificat de bonne conduite accordé. Rappelé aux armées dans le 107e RI le 3 août 1914, il est porté disparu le 23 septembre 1914 à Betheny dans la Marne. Le JMO du 107e précise pour cette journée les conditions de cette bataille en lisière nord de Reims. Les 7e et 8e compagnies du 2e bataillon se déploient sur la crête de Bethiny-Le Linguet pour soutenir le 320e RI. Mais sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, elles doivent se replier. Dans cette affaire, le 107e perd 5 tués et 56 blessés. Le JMO le porte d'abord parmi les blessés. Mais sa fiche matricule l'indique disparu avec renseignements aux familles en date du 6 juin 1917.

Une plaque de porcelaine à sa mémoire (en partie brisée), existe sur la pierre tombale de ses parents dans le cimetière d'Exideuil. Son acte de décès a été transcrit par jugement du

tribunal de première instance de Confolens à Exideuil le 3 juillet 1920. Outre sur le monument aux morts d'Evergnicourt, son nom figure aussi sur le monument aux morts d'Exideuil et dans le livre d'or des pensions d'Exideuil.

Reix Jean

Jean Reix est né le 13 mars 1884, à Saint-Brice, au village des Bordes, fils de Pierre Reix papetier et d'Anne Charles alors domiciliés aux Bordes. Classe 1904, n°572 au recrutement de Laon, niveau d'instruction de degré 3, papetier comme son père demeurant à Evergnicourt, il est incorporé au 45e RI le 9 octobre 1905, où il passera 1re classe le 14 septembre 1907. Certificat de bonne conduite accordé, il passe dans la réserve le 1er octobre 1908.

En 1910, le 7 février, il épouse Charlotte Hoyer à Guyencourt, commune voisine d'Evergnicourt, malheureusement les registres ont été détruits.

Demeurant à Rethel dans les Ardennes, il est rappelé le 1er août 1914. Il fait partie du 147e RI lorsqu'il est tué en Champagne au combat du Bois Trapèze au Mesnil-les-Hurlus.

Son acte de décès a été retranscrit à Exideuil le 8 juillet 1915. Outre à Evergnicourt, son nom figure aussi sur le monument aux morts d'Exideuil et est cité dans le Livre d'or des pensions de cette commune.

Reix Joseph

Joseph est le frère du précédent, il est né à l'usine de Saillat le 21 août 1890. Il est fils de Pierre Reix, papetier, et d'Anne Charles, tous deux demeurant à l'usine.

Classe 1910, n°483 au recrutement de Laon, papetier, son niveau d'instruction est de degré 3. Son père est porté décédé lorsqu'il passe le conseil de révision. Il est incorporé au 18e régiment de chasseurs à cheval le 2 octobre 1911, puis passe dans la réserve en 1913. Sa fiche matricule indique qu'en avril 1914 il habite à Limoges. Rappelé le 1er août 1914, il passe au 11e régiment de chasseur en février 1915, où il est en même temps nommé brigadier. En avril 1917, il passe au 102e RAL (Régiment d'artillerie lourde) puis au 81e RAL en février 1918 et au 500e RA le 1er mai 1918.

Il profite d'une permission pour épouser à Rochechouart le 12 août 1918, Alice Françoise Boulesteix (née à Rochechouart le 1er juillet 1893, décédée à Limoges le 2 mars 1984). Ce mariage sera de courte durée.

C'est le 25 octobre 1918, à 14 heures à Saint-Quentin-le-Petit dans les Ardennes, qu'il est grièvement blessé et meurt de ses blessures. Il est cité à l'ordre de la brigade n°75 n° 4740 en date du 21 janvier 1919 : « le 11 février 1917 à 13 heures a été atteint d'un éclat d'obus occasionnant une plaie à la face droite dans l'accomplissement de son devoir de couvreur au poste M F 7 ». Son acte de décès est retranscrit à Evergnicourt le 19 mars 1920. Il est inhumé dans la nécropole nationale de Berry-au-Bac (Aisne).

Un Reix Joseph figure aussi sur les monuments aux morts de Chabanais, de Rochechouart et sur les plaques de l'église Saint-Sauveur de Rochechouart (il est porté maréchal des logis). Il est pratiquement certain qu'il s'agisse de la même personne.

Raynaud Martial

Il nait le 15 juin 1892 au lieu dit chez Jouy à Saint-Junien. Il est fils de Léonard Raynaud cultivateur âgé de 25 ans et de Jeanne Délias âgée de 19 ans.

Classe 1912, n°265 au recrutement de Laon, papetier et de degré d'instruction 3, il est affecté le 10 octobre 1913 au 45e RI comme soldat de 2e classe. Il est alors classé soutien de famille.

Rappelé en août 1914, il passe 1re classe en octobre puis caporal le 1er décembre 1914. Le 14 octobre 1914, il est cité à l'ordre de la Division à la suite du combat de Mametz du 2 octobre 1914.

En octobre 1915, le régiment est en voie de constitution à Toulouse pour un départ vers l'Orient où il débarque le 9 novembre 1915. Il fait partie du 1er bataillon de la 8e brigade de la 122e division. Ce bataillon est chargé de suivre le 148e RI en direction des crêtes de Mrzen tenues par les Bulgares après la bataille de la Cerna dans la région de Sirkovo-Rosoman, secteur de Krusevica. Il est tué d'une balle au cours de cette patrouille. Il recevra la croix de guerre.

Son acte de décès est transcrit le 19 mars 1920 à Evergnicourt. Son nom figure à la fois sur le monument aux morts d'Evergnicourt et sur les plaques de la collégiale de Saint-Junien.

Valladon Louis

Avec cette personne, on reste dans le domaine de la papeterie celle de la région d'Angoulême, mais on s'éloigne de la Charente limousine et de la vallée de la Vienne. Néanmoins, puisqu'il porte un nom fréquent en Charente et en Limousin et qu'il figure sur le monument aux morts d'Evergnicourt, nous avons recherché son parcours.

Valladon Louis est né le 15 août 1881 à Magnac-sur-Touvre en Charente. Il est fils de Valladon Mathieu âgé de 36 ans, papetier et de Roy Anne, âgée de 38 ans aussi papetière. C'est à Troyes que l'on trouve son registre matricule, classe 1901 n°189 ; degré d'instruction 3. C'est dans cette ville que ce papetier est appelé au service en 1902 dans le 156e RI, service achevé avec le traditionnel *certificat de bonne conduite accordé*. Envoyé dans la disponibilité en 1905, il travaillera de papeterie en papeterie. On le trouve successivement à Gassicourt près de Versailles en 1905, Nanterre en 1906, avant de revenir en Angoumois à Chadurie en 1907, à Flassacet à Mouthiers en 1908, à Mouthiers (village des Forges) puis à Puymoyen en 1909.

En 1910 c'est près de Périgueux qu'on le retrouve à Saint-Severin en 1911, avant retour à Soyaux près d'Agoulême. En 1913, c'est à Rochechouart qu'il demeure avant de rejoindre Evergnicourt en avril 1914.

Mais la guerre est bientôt là ; mobilisé le 1er août, il rejoint son corps dans l'est à Toul le 11 août. C'est en Belgique, lors de la bataille des frontières qu'il est tué à Messines Kemmel.

Son acte de décès a été enregistré le 19 mars 1920 à Evergnicourt, son dernier domicile. Son nom figure donc sur ce monument aux morts.

RECONSTITUTION DE CES FAMILLES LIMOUSINES

Grace à l'ensemble des informations précédentes, recoupées avec les registres de la Haute-Vienne et de la Charente nous avons pu identifier certaines de ces familles qui sont arrivées au début du XIXe siècle à Evergnicourt et constater que plusieurs d'entre elles se sont implantées durablement ou définitivement dans la région et y ont fait souche.

Si parfois la transcription des dates peut



Les constructions pour les familles de papetiers

paraître fastidieuse à la lecture, il faut penser que chacune de ces informations est une piste pour les généalogistes et que derrière se cachent d'innombrables aventures humaines pour toutes ces familles.

PREMIÈRE VAGUE D'ARRIVANTS

C'est celle de l'établissement des premiers pionniers que l'on peut estimer être arrivés entre 1898 et 1901. Ils arrivent par couples ou familles entières en espérant trouver une meilleure vie qu'en Limousin, d'autant que des conditions avantageuses leur ont été proposées par la *Société*.

1. Jean-Baptiste Roudier, directeur de l'usine

Jean-Baptiste Roudier, fabricant de papier, né à Saint-Junien le 13 février 1847, fils de Pierre Roudier fabricant de papier et d'Anne Rigaut. Il épouse à Tours le 17 août 1874, Izarine Jeanne Marie Lafosse. Un des témoins de ce mariage est Théodore Bernard, son beau-frère, fabricant de gants à Tours.

De ce mariage naîtra une fille : Roudier Jeanne Marie Anne née à Tours le 17 octobre 1875, mariée à Evergnicourt avec Jean Baptiste Albert Fernand Dubois, dont elle divorcera le 8 juin 1910. Elle décède à Tours le 30 décembre 1959.

Il est hautement probable que cette famille bourgeoise soit venue avec une importante domesticité.

2. Les Boutin de Saint-Junien

C'est le 30 avril 1887, que Pierre Théophile Boutin, mécanicien né à Saint-Junien le 28 mars 1862, et demeurant Faubourg Saler fils de feu François Boutin et de feue Jeanne Boyer, épouse Catherine Victorine Derousseau, lingère née à Saint-Junien le 10 avril 1868, fille de Martial Derousseau mégissier et d'Anatolie Barny. Ce couple aura un enfant. Ils partiront à Evergnicourt avec ce fils vers 1900. (Voir à ce sujet l'article sur Urbain Louis Martial Boutin au chapitre les Morts pour le France).

3. Les Clavaud demeurant à l'usine de Chaillac (actuellement Saillat)

Simon Clavaud, papetier (né le 22 janvier 1859 à Javerdat) et Valérie Lestieux, cultivatrice (née le 25 novembre 1863 à Oradour-sur-Glane) ont été mariés le 12 septembre 1881 à Saint-Brice-sur-Vienne.

Ils ont eu 8 enfants nés à Chaillac-sur-Vienne avant de partir pour Evergnicourt.

1. Clavaud Paul né le 19 juillet 1882 ; marié à Evergnicourt le 10 novembre 1906, avec Blanche Maubant, une fille du pays ; décédé le 12 février 1966 à Avignon. D'après sa fiche matricule n°521 classe 1902 au recrutement de Laon, il habitait encore Evergnicourt jusqu'en 1926.

2. Clavaud Madeleine née le 28 octobre 1884 ; mariée à Evergnicourt le 7 décembre 1907 avec Lazignat Martial ; décédée le 28 mai 1963 à Chaillac.

3. Clavaud Jean né le 21 novembre 1886, marié à Evergnicourt le 26 avril 1903 avec Aimée Augustine Marcelle Ribette, décédé à Dammarie-les-Lys le 2 février 1982. Classe 1906. Fiche matricule n°298 au recrutement de Laon. Se retire à Roumazières en 1919 puis à Dammarie-les-Lys. Une citation, médaille militaire et Croix de guerre avec étoile de bronze

4. Clavaud François (voir le chapitre MPLF)

5. Clavaud Victor Pierre né le 15 janvier 1891 ; décédé à La Machine (Nièvre) le 28 décembre 1946.

Classe 1911. Fiche matricule n°246 au recrutement de Laon. Se retire dans la Nièvre après la guerre et travaille aux Houillères de Decize.

6. Clavaud Marie née le 2 août 1893.

7. Clavaud Louise née le 29 mars 1896 ; mariée à Sainte-Marie-de-Vaux le 28 avril 1919 avec Albert Ernest Guilloret ; décédée à Evergnicourt le 13 décembre 1964.

8. Clavaud Rachel née le 23 novembre 1898 ; mariée à Evergnicourt le 26 août 1922 avec Joseph Marie Jaubladier.

Deux autres enfants sont nés ensuite à Evergnicourt. Ce sont :

9. Clavaud Henri né le 20 avril 1902.

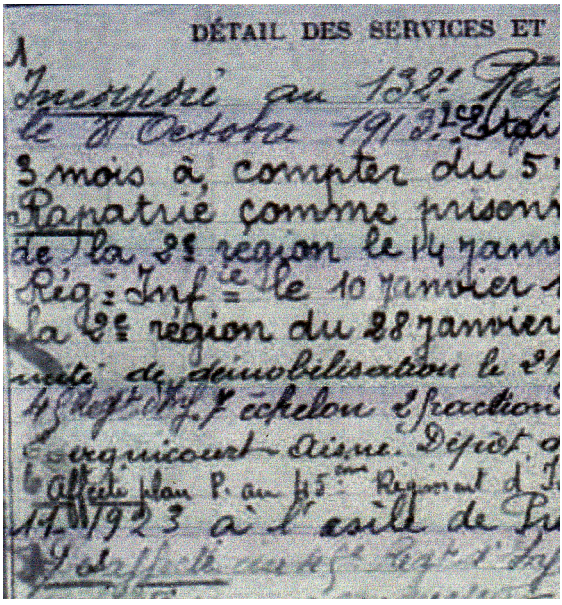
10. Clavaud Marie Thérèse née le 27 février 1905, mariée à Aguilcourt le 26 avril 1924 avec Edmond Alcide

Cassart ; décédée le 6 avril 1984 à Lascelles (Cantal).

4. Les Dussoubs d'Oradour-sur-Vayres.

Justin Dussou (orthographe du mariage), cultivateur épouse le 13 novembre 1890 à Vayres Louise Roulaud âgée de 21 ans. Il sera ensuite meunier à Oradour-sur-Vayres.
Justin Dussoubs, devenu papetier décédera à Evergnicourt le 18 mars 1902.
De ce mariage vont naître à Oradour-sur-Vayres :

1. Pierre Dussoubs le 11 juin 1892 à La Lerade, commune d'Oradour-sur-Vayres. Marié à Neufchatel (Aisne) le 18 mars 1922 avec Moreaux Léontine Marie Blanche. Décédé le 3 novembre 1923 à l'asile de Prémontré (Aisne). Classe 1912. Fiche matricule n°233 au recrutement de Laon. Il aura effectué toute la guerre comme prisonnier civil, étant en congé de convalescence à Evergnicourt lorsque la guerre a débuté et s'est retrouvé en zone allemande.


DÉTAIL DES SERVICES ET

Extrait de la fiche matricule de Pierre Dussoubs prisonnier civil en zone envahie

2. Jean Dussoubs le 9 septembre 1894 à la Lerade (voir le chapitre MPLF)

Les Foulounoux de Charente.

Il semble qu'au moins deux familles Foulounoux ou Foullounoux selon les actes, soient arrivées à Evergicourt.

5. Les Foulounoux d'Exideuil

Jean Foulounoux, né à Manot (Charente), menuisier épouse à Exideuil le 27 avril 1887, Louise Lacroix d'Exideuil. On ignore quand ce couple, lui menuisier et receveur buraliste et elle patronne épicière, est parti pour Evergnicourt. Présents au recensement d'Exideuil en 1901 et 1906, ils n'apparaissent plus au recensement d'Exideuil en 1911. Ils reviendront vraisemblablement en Charente avant 1914. Jean décède le 14 novembre 1933, et Louise Lacroix le 22 novembre 1933. Tous deux sont inhumés à Exideuil.
Ce couple aura 2 enfants :

1. **Foulounoux Pierre François** né le 25 février 1889 à Exideuil (voir le chapitre MPLF)
2. **Foulounoux Hélène Marie Louise** née à Exideuil le 20 mai 1891, décédée le 2 août 1892.

6. Les Foullounoux de Chabanais

Pierre Foullounoux (avec un l ou ll suivant les actes), né le 21 août 1878 à Chabanais est le fils de Léonard Foullounoux et de Marie Quéraud, alors chef cantonnier à Chabanais. Nous ignorons la date exacte d'arrivée de Léonard et de sa femme à la papeterie d'Evergnicourt mais elle se situe entre 1898 et 1902. Au mariage de son fils en 1906, il y est contremaître.
La fiche matricule de Pierre Foulounoux n°1880 au recrutement de Magnac-Laval, année 1898 (service militaire effectué au 12e bataillon d'artillerie à pied où il finit comme 1er canonnier servant) précise son degré d'instruction niveau 3, ainsi que sa date d'arrivée à Evergnicourt : le 1er septembre 1902 dès la libération de son service militaire. Pierre est comptable à la papeterie d'Evergnicourt lorsqu'il épouse le 10 février 1906, à Thouars (Deux-Sèvres) Germaine Régnier. Il aura comme témoin un Léon Godin, 29 ans, papetier à Evergnicourt.
En août 1914, il est rappelé au 5e régiment d'artillerie à pied. Il décède à l'hôpital temporaire n°2 de la place de Verdun le 6 octobre 1914, des suites de tuberculose

aigüe, donc non considéré comme mort pour la France. De ce couple naîtra une fille, Renée Marie Thérèse à Evergnicourt le 31 décembre 1906.

7. Les Reix de Saint-Brice

Reix Pierre, cultivateur né à Morterolles (Charente) épouse le 17 janvier 1874, Anne Charles née au Rochelot à Saint-Brice. Journalier, il est dit papetier à partir de 1880, d'abord à Saint-Brice puis à Saillat. De ce mariage, sont nés :

1. Marie Reix née le 16 décembre 1874 au Rochelot ; décédée le 6 février 1876 aux Bordes à Saint-Brice.

2. Marie Reix née le 30 avril 1876 au Rochelot à Saint-Brice.

3. François Reix né aux Bordes à Saint-Brice le 9 novembre 1878 ; décédé aux Bordes le 8 novembre 1880 à Saint-Brice.

4. Pierre Reix né le 14 mai 1881 aux Bordes à Saint-Brice ; décédé le 25 juillet aux Bordes à Saint-Brice.

5. Jean Reix né à Saint-Brice le 13 mars 1884 (voir le chapitre MPLF).

6. Joseph Reix né à l'usine de Saillat le 21 août 1890 (voir le chapitre MPLF).

Les fiches matricules des deux fils indiquent que les parents sont domiciliés à Evergnicourt, et celle de Joseph indique que le père est décédé. Celui-ci est donc décédé entre 1904 et 1910 à Evergnicourt.

8. Les Raynaud de Saint-Junien

Leonard Raynaud cultivateur né à Saint-Junien le 19 octobre 1866, épouse le 2 février 1892, à Saint-Junien, Jeanne Délias née à Étagnac le 6 décembre 1872.
Sa fiche matricule n°12 du recrutement de Magnac-Laval, classe 1866, affecté au 63e RI de 1887 à 1890, nous indique comme lieux d'habitations successives : Chaillac en juillet 1891, où les Raynaud devenus papetiers vivent à l'usine de Saillat puis Evergnicourt le 12 décembre 1898.
De ce mariage vont naître :

1. Raynaud Martial né le 15 juin 1892 à Saint-Junien (voir le chapitre MPLF).

2. Raynaud Auguste Léonard né le 7 mai 1896 à Saillat, marié à Barbezieux (Charente) le 12 janvier 1920, décédé à Barbezieux le 6 février 1968.

3. Raynaud Marie Catherine née à Saillat le 1er mai 1898, mariée à Saint-Junien le 18 décembre 1920, et décédée à Saint-Junien le 17 juillet 1970. Sa fiche matricule n°288 du recrutement de Magnac-Laval, classe 1916 précise qu'il était boucher chez les Margoutaud de Saint-Junien au moment de son incorporation, puis boucher à Barbézieux.

4. Raynaud Henri Théophile le 18 août 1900 à Evergnicourt. Classe 1920, fiche Matricule n°772 au recrutement de Laon, il se marie à Saint-Martin-de-Jussac le 9 juin 1923, avec Louise Raynaud. Domestique cultivateur puis employé de commerce, il sera cultivateur à Saint-Junien en 1925 puis partira à Arles en 1932.

5. Alphonse Maurice Raynaud né le 17 février 1904 à Evergnicourt, décédé à Hautes Rivières (Ardennes) le 22 janvier 1976.

Léonard Raynaud décédera aux alentours de l'année 1906.

9. Les Salesse de Saint-Junien

Pierre Léon Salesse, né le 29 juin 1855, à Saint-Junien, cultivateur, épouse en premières noces à Saint-Junien le 20 février 1879, Catherine Marie Deschamps dont il a deux enfants :

1. **Salesse Marguerite** née à Saint-Junien le 18 janvier 1880 ; décédée à Evergnicourt le 19 mars 1929. Mariée le 24 février 1900, avec Paul Cuperlier, ils auront 6 enfants.

2. Salesse Marie née à Saint-Junien le 19 septembre 1882 ; décédée le 4 février 1959, à Luxeuil-les-Bains (Haute-Saône). Mariée le 26 février 1900, avec César Edouard Fossier, ils auront 4 enfants.

Après le décès de sa première femme, le 2 février 1896 à l'usine de Saillat où il est ouvrier papetier, il se remarie à Chaillac avec Marie Giroux le 8 mai 1897, dont une fille, Salesse Marie née le 29 juin 1899, à Evergnicourt, décédée le 2 juin 1969, à Evergnicourt.

10. Les Lamarche de Saint-Junien



L'usine de Saillat au début du xxe siècle, d'où partirent beaucoup de Limousins pour Evergnicourt.
Collection Patrick Prévot.

Mathieu Lamarche, mégissier, né à Oradour-sur-Glane le 1er juillet 1861, épouse à Saint-Junien le 18 mai 1893, Marie Valladeau, lingère, née à Brigueuil le 19 juin 1972.
De ce couple vont naître :

1. Lamarche Marcellin né le 12 février 1894, rue du Pont Levis à Saint-Junien.

2. Lamarche Marguerite née le 10 juillet 1897, rue Simian à Saint-Junien.

3. Lamarche Madeleine née le 5 mai 1900, à Evergnicourt. Décédée à Rouen le 2 novembre 1987.

D'après les adresses des lieux d'habitation portés sur la fiche matricule de Mathieu Lamarche n°710 au recensement de Magac-Laval, leur présence à Evergnicourt sera de courte durée. Ils seront de retour à Saint-Junien en mai 1901.

11. Les Monnerie de Chaillac.

Jean Monnerie né le 25 juin 1871, ouvrier papetier, fils de François Monnerie papetier habitant l'usine de Saillat épouse le 13 juin 1891, à Chaillac Marie Eugénie Courty fille de Jacques Courty et Marie Sicard tous deux papetiers. Sa fiche matricule n°772 de Magnac-Laval, classe 1891, précise qu'il est arrivé à Evergnicourt en juillet 1899 puis parti à Aubigné (Sarthe) en 1908, et décédé au Mans le 15 janvier 1909.
De ce couple vont naître :

1. Monnerie Marie Louise Octavie née le 21 octobre 1892, à l'usine de Saillat, à Chaillac.

2. Monnerie Maurice Cléofart né le 9 septembre 1894, à l'usine de Saillat, à Chaillac.

3. Monnerie René André né le 20 août 1900, à Evergnicourt, décédé à Augerolles (63) le 31 mars 1967.

4. Monnerie Cléofart Maurice Camille né le 1er avril 1905, à Evergnicourt et décédé le 8 août 1905, à Evergnicourt.

5**. Monnerie Alfred René** né le 27 avril 1907, à Evergnicourt.

12. Les Gaudy de Blond

Jean Gaudy né le 18 juillet 1872, domestique, épouse à Berneuil (Haute-Vienne) le 27 décembre 1894 Marie Melon née à Blond le 30 janvier 1876. Sa fiche matricule n°878 de Magnac-Laval l'indique réformé pour faiblesse et ajourné en 1893 et 1894 et de degré d'instruction 0 donc illettré. Après avoir habité à Saint-Junien, le couple part à Evergnicourt en novembre 1899. Appelé en 1915, mais résidant en zone envahie, il n'a pas pu se présenter à la commission de réforme et est considéré comme insoumis en octobre 1915. À la fin de la guerre, il est rayé du contrôle des insoumis le 27 octobre 1919, au motif qu'il était en pays occupé réaffecté le même jour au 90e RIT et libéré le lendemain, néanmoins, sa fiche matricule indique : *campagne contre l'Allemagne du 27 octobre au 28 octobre 1919* !
De ce couple vont naître :

1. Gaudy François né le 26 janvier 1896, à Saint-Junien où le père est journalier.

2. Gaudy Elisabeth née le 19 novembre

1901, à Evergnicourt.

3. **Gaudy Aurélie et Louise** jumelles nées le 23 septembre 1909, à Evergnicourt ; Louise décédée le même jour.

13. Les Bourdolle (ou Bourdole) de Saint-Brice

François Bourdolle 25 ans, cultivateur né à Oradour-sur-Glane le 26 décembre 1859,épouse à Cieux le 23 avril 1885, Jeanne Valade servante 20 ans née à Cieux le 23 novembre 1864.

De ce couple vont naître :

1. **Bourdolle François** né le 8 août 1888, à Bourre Blanche commune de Saint-Brice. Classe 1908 au recrutement de Laon, il sera exempté de service militaire. Marié avec Julia Joséphine Chevalier à Suresnes le 16 février 1957, il décède à Nanterre le 13 février 1969.
2. **Bourdole Catherine** née le 22 mai 1891, au bourg de Saint-Brice. Les parents sont alors cultivateurs. Elle épouse en premières noces à Evergnicourt le 11 novembre 1911, Millard Eugène Julien, puis en secondes noces à Suresnes le 25 janvier 1958, Louis Mansion. Elle décède à Magnanville (78) le 31 janvier 1983.
3. **Bourdole Marie** née le 9 février 1897, au Puy de Mallet (Saint-Brice). Les parents sont alors tous deux papetiers.
4. **Un Bourdolle mort né** le 11 décembre 1899, à Evergnicourt.
5. **Bourdolle Jean Baptiste** né le 13 janvier 1901, à Evergnicourt, marié à Entre-Deux-Guiers (Isère) le 28 Mai 1932, décédé à Chambéry le 15 janvier 1978.
6. **Bourdolle Marie Louise** née le 16 juin 1902 à Evergnicourt.
7. **Bourdolle Léontine** née le 11 mai 1905, à Evergnicourt. Mariée à Les Echelles en Savoie le 13 février 1923, avec Tridon Joseph Francisque.

François Bourdolle et Jeanne Valade seront installés après la guerre en Isère aux Echelles. François Bourdolle est décédé à Entre-Deux-Guiers le 24 mai 1950.

14. Les Lazignat de Saint-Victurnien

Jean Lazignat, sabotier, né le 30 août 1853, à Veyrac épouse le 30 avril 1878 à Saint-Yriex-sous-Aixe, Anne Chantron née à Saint-Yrieix-sous-Aixe le 3 juillet 1859.

De ce couple vont naître :

1. **Lazignat Pierre** né le 12 décembre 1879, à la Chapelle-Blanche commune de Saint-Victurnien.
   Il épouse à Evergnicourt le 25 juin 1908, une Marie Périllaud.
2. **Lazignat Jean** né le 6 février 1882, à la Chapelle-Blanche. Fiche matricule n°538 au recrutement de Laon, de degré d'instruction 2, il est incorporé au 54e RI le 15 novembre 1903. Il décède à Evergnicourt le 7 mai 1910.
3. **Lazignat Martial** né le 31 octobre 1884, à la Chapelle-Blanche. De niveau d'instruction 3, il est incorporé au 160e RI en 1905 (fiche matricule n°583 au recensement de Laon). Il épouse à Evergnicourt une Limousine Madeleine Clavaud, de Chaillac (voir précédemment). Il participera à la campagne contre l'Allemagne de 1914 à 1919 et y récoltera une citation. La guerre terminée, après un passage à Dôle, il reviendra à Evergnicourt quelques temps en 1925 puis partira en région parisienne. Il est décédé à Paris 20e le 30 octobre 1957.
4. **Lazignat Pierre** né le 7 mars 1887, à la Chapelle-Blanche. Fiche matricule n°894 au recrutement de Laon, de degré d'instruction 3, affecté au 153e RI, il est réformé en 1908 pour cause de tuberculose. Il meurt à Evergnicourt le 18 août 1910.
5. **Aussi un Lazignat Henri Martial** décédé le 17 mai 1902 à Evergnicourt.

15. Le couple Bobelin – Mirgalet

Bobelin Louis mégissier de 23 ans, né à Oradour-sur-Vayres le 10 mars 1875, épouse à Saint-Junien le 30 avril 1898, Marie Mirgalet, 20 ans, papetière née à Saint-Junien le 21 octobre 1870.

Sa fiche matricule n°824 au recrutement de Magnac-Laval ne donne pas de précision sur ses changements de domicile. Réformé pour tuberculose pulmonaire, il sera néanmoins rappelé aux armées en 1915.

C'est à Evergnicourt que vont naître :

- **Bobelin Yvonne** née le 31 janvier 1901, mariée à Saint-Junien le 27 octobre 1923 avec Henri Sirieix (dont le nom sera rectifié en Cirier par ordonnance du 17 juin 1937!), remariée à Clamart le 2 mai 1946, avec Souëf André Alfred Lucien.
- **Bobelin François Jean-Baptiste** né le 14 mai 1902, décédé le 19 octobre 1902.

Le couple Bobelin-Mirgalet va revenir à Saint-Junien vers 1905-1906 car va naître à Saint-Junien, faubourg Gaillard le 4 septembre 1907, une fille Bobelin Madeleine décédée le 7 janvier 1909.

16. Le couple Bourdeau-Raynaud

Pierre Bourdeau cultivateur né à Saint-Junien le 23 janvier 1867, épouse à Brigueuil le 10 juin 1890 Marie Raynaud née à Brigueuil le 9 décembre 1870. Sa fiche matricule n°466 au recrutement de Magnac-Laval indique qu'il est illettré. Passé dans la réserve en 1891, il sera affecté au 90e RIT. Elle indique aussi que le 31 octobre 1899, il habite à Evergnicourt. De ce couple, Pierre étant alors papetier, sont issus :

1. **Bourdeau Louise Françoise** née le 17 septembre 1893, mariée à Saint-Junien le 1 octobre 1921 avec François Perichaud ; décédée à Saint-Junien le 31 mai 1972
2. **Bourdeau Pierre Léon** né à Saint-Junien le 9 avril 1896, décédé le 12 mai 1921, à Saint-Junien (voir sa fiche matricule n°145 au recensement de Magnac-Laval.)
3. **Bourdeau Anne** née le 6 juillet 1901, à Evergnicourt.

Pierre Bourdeau est décédé le 12 mai 1902 à Evergnicourt.

17. Le couple Bajut – Bernard

Jean Bajut, cultivateur, 22 ans, né à Limoges le 17 avril 1872, demeurant à Oradour-sur-Glane épouse à Chaillac le 10 février 1894, (avec la permission de son commandant) Anne Bernard née le 11 février 1869, papetière, 24 ans, demeurant à Saillat. La fiche matricule n°902 classe 1892 de Limoges nous apprend que Jean Bajut s'est engagé pour 3 ans en 1890 dans le 1er régiment d'artillerie coloniale de Lorient et qu'il a fait la campagne de Madagascar. Il est arrrivé à Evergnicourt en décembre 1898 venant de Saillat. En 1913 avant la guerre, il demeure à Saint-Masmes près de Reims. Il sera a affecté pendant la guerre à un régiment du train.

De ce couple sont nés :

1. **Bajut Marie** née le 1er février 1899, à Evergnicourt, mariée le 10 mai 1924, à Evergnicourt avec Fernand Emilien Guerbet, décédée à Reims le 3 janvier 1966.
2. **Bajut Marie Noémie Mélanie** le 4 octobre 1901 à Evergnicourt. Décédée en 1961 à Bernon dans l'Aube.
3. **Maurice Jean Albert Bajut** le 14 mars 1906, à Evergnicourt, décédé à Créteil le 8 juillet 1980.

18. Le couple Praneuf – Peyrinnet

Leon Praneuf, né à Limoges le 11 avril 1875, cultivateur et domestique demeurant à Saint-Junien épouse le 7 novembre 1899, à Etagnac, Marie Louise Peyrinnet, servante, domiciliée à Etagnac, née à Chabanais le 14 avril 1881. Là encore, la fiche matricule classe 1895 n°1577 de Magnac-Laval nous apprend que c'est peu après la libération de son service militaire le 20 septembre 1899, que Léon Praneuf épouse Marie Louise Peyrinnet et qu'ils partent peu après à Evergnicourt, où ils arrivent le 11 novembre 1899. Une fille Marie Germaine naît à Evergnicourt le 14 juillet 1902. Léon Praneuf y décède le 12 juin 1908.

19. Le couple André (ou Pierre) Valade – Marie Pagnoux

Pierre Valade, né à Oradour sur Glane le 14 janvier 1853, ouvrier papetier fils d'André Valade et de Françoise Cosse son épouse, tous deux ouvriers papetiers, épouse à Saint-Junien le 25 février 1876, Marie Pagnoux née à Etagnac le 20 avril 1852, ouvrière papetière. Ce couple va s'établir à Saint-Brice et travailler à la papeterie de l'usine du Bouchet.

- **C'est là que va naître André Valade** le 29 novembre 1877. Comme cela arrive en Limousin le prénom donné à l'état civil et celui utilisé dans la vie courante est parfois différent et le père déclarant la

naissance de son fils se fait appeler André. Ce prénom sera aussi celui indiqué sur la fiche matricule lors du conseil de révision de son fils en 1897, date à laquelle la famille demeure à Chaillac et où André est aussi papetier. Incorporé au 60e RI, André fils terminera son service comme caporal et libéré le 21 septembre 1901, il gagne Evergnicourt, où doivent se trouver ses parents et sa sœur déjà sur place.

- **Une fille, Marie Valade** va naître quelques années plus tard le 26 décembre 1884, et cette fois le père et déclarant va se faire appeler Pierre ! On retrouvera Marie ci –après.

20. Couple Cormenier – Lévêque

C'est le mariage de Marie Cormenier en janvier 1914, qui permet d'identifier le couple Cormenier-Lévêque arrivé dans la première vague.



Catherine Lévêque, née à Saint-Brice le 18 février 1873.

Fille d'Emery Cormenier né à Rochechouart le 7 mars 1867, et de Catherine Lévêque née à Saint-Brice le 18 février 1873, mariés à Saint-Martin-de-Jussac le 27 février 1892, elle est arrivée avec ses parents lors de la 1re vague. La fiche matricule de son père n°1575 au recrutement de Magnac-Laval classe 1887 nous indique leur date d'arrivée à Evergnicourt le 5 novembre 1899. Avec eux viendront donc à Evergnicourt :

1. **Cormenier Marie** née à Saint-Junien le 23 juillet 1894 (Voir couple Canart -Cormenier).
2. **Cormenier Jean** né à Saint-Junien le 12 mars 1898. Marié à Rethel (Ardennes) le 1er juillet 1922 avec Marguerite Carlier. Décédé le 24 mai 1932 à Rethel (08).
3. **Cormenier Marie Louise** née à Evergnicourt le 28 avril 1901, et décédée le même jour
4. **Eugénie** née à Evergnicourt le 21 novembre 1903, mariée avec Albert Carlier.



Emery Cormenier, née à Rochechouart le 7 mars 1867, marié à Saint-Martin-de-Jussac avec Catherine Lévêque.

Emery Cormenier est décédé le 17 juillet 1941, à Rethel et Catherine Lévêque le 17 avril 1933, à Evergnicourt

21. Les **Chalard** ne sont connus que par les tables décennales et la naissance d'une fille, sans autre précision :

- **Chalard Suzanne Mathilde** née à Evergnicourt le 4 février 1901

22. Du couple **Jean Deschamps – Marie Deslias,** on ne connaît que la date du mariage le 20 février 1900, à Evergnicourt et la naissance d'une fille, Alice Aimée, le 13 janvier 1901. La fiche reconstituée ne fournit aucune précision. C'est au cours de recherches dans les fiches matricules classe 1894, n°830 de Magnac-Laval que l'on trouve trace de Jean Deschamps. Celui-ci est né le 12 juillet 1874, à Oradour-sur-Glane. Il réside avec ses parents Jean et Anne Thomas à Chaillac en 1894. Ajourné

en 1895 il est appelé au 24e régiment d'artillerie en avril 1895 comme canonnier servent. Il est envoyé en disponibilité en septembre 1898. Cette fiche matricule précise qu'il demeure à Evergnicourt le 15 mars 1899. Il y épousera Marie Délias en 1900. Le couple et leur enfant reviennent s'installer à Saint-Junien en 1903 avant de partir en 1906 à Villognon puis à Angoulême en 1921. Rappelé le 5 décembre 1914, Jean Deschamps restera en sursis jusqu'en 1918 comme batteur. On ne possède pas d'information sur Marie Délias.

23. Du couple **Baudu Pierre – Godin Marie Léonie**, mariés à Evergnicourt le 14 avril 1902, on ne connaît pas leur lieu d'origine (très vraisemblablement la Charente) et la naissance d'une fille Amélie Léonie née le 14 juin 1904, à Evergnicourt, mariée à Izieux le 29 mai 1925, et décédée à Saint-Etienne en 1978 ; tout cela en vertu d'un acte reconstitué en 1958 !

24. Couple Boireau – Courty.

Ce couple Boireau-Courty est apparenté aux Monnerie. Venant de Saillat et après être resté à Paris durant 5 ans la famille Boireau rejoindra Evergnicourt en 1901. Valérie Augustine Courty, fille des papetiers Jacques Courty et Marie Sicard n'est autre que la sœur de l'épouse de Jean Monnerie, couple déjà installé à Evergnicourt depuis plus de deux ans.

Jean-André Boireau né à Rochechouart le 27 avril 1868, papetier épouse le 6 décembre 1890 à Rochechouart Courty Valérie Augustine demeurant à Saillat, née à Saint-Saturnin en Charente le 3 mai 1873. C'est la fiche matricule de Jean–André Boireau (n°787 au recrutement de Limoges) qui nous donne la date de son installation à Evergnicourt : le 11 mars 1902. Ce Jean Boireau, domestique s'engage en 1886 pour 5 ans à Limoges dans le 7e régiment de chasseurs. Assez peu discipliné, il est passé à la 2e compagnie de fusiliers de discipline en février 1890, néanmoins il achèvera cette période militaire en octobre 1890 avec une attestation de repentir accordée ! C'est à la fin de cette période qu'il épouse Augustine Valérie Courty et devient papetier à Saillat. De cette union vont naitre :

1. **Boireau Berthe Octavie** née à l'usine de Saillat le 25 octobre 1891 ; décédée le 19 août 1966, à Savigny sur Orge ; épouse de Alexandre Félix Tripette natif de Reims, tué en 1915.
2. **Boireau Albert Avril** né à l'usine de Saillat le 1er avril 1893, décédé à Paris XIIe le 11 avril 1896.
3. **Boireau Jeanne Louise** née à Paris, décédé à Nancy, épouse Lamotte dont descendance.
4. **Boireau Emile Paul** né à Paris le 20 octobre 1897, décédé le 12 février 1974 à Romorantin.
5. **Boireau Marcelle Valérie** née à Paris le 31 mars 1899, décédée à Reims le 27 juin 1970 ; mariée à Reims le 13 mars 1926, avec Maurice Edmond Pérard.
6. **Boirau Eugénie** née à Evergnicourt le 16 mars 1904, décédée le 26 août 1951, à Buzet-sur-Baise, mariée à Paris XIe le 14 janvier 1928, avec Georges Julien Bonjour.

Jean André Boireau décède à Evergnicourt le 4 mars 1908. Quant à Valérie Augustine Courty, il semble qu'elle ait été tuée dans l'explosion de la poudrerie allemande de Lislet (environ 30 kms au nord d'Evergnicourt) le 14 mai 1918. Ce dépôt de munition employait 45 femmes ou jeunes filles, son explosion fit 20 victimes. Une madame Boireau figurant parmi les victimes est inhumée dans le cimetière communal de Montcornet.

LES MARIAGES APRÈS 1901

L'installation de ces familles va donner lieu à des mariages qui vont s'opérer entre Limousins ou avec des locaux, d'autant que les voyages entre Picardie et Limousin sont devenus très fréquents.

Pour les mariages entre Limousins

25. Le couple Valade – Prinsaud

Le 4 octobre 1902, André Valade né le 29 novembre 1877 à Saint-Brice, ouvrier papetier domicilié à Evergnicourt, fils d'André Valade, papetier à l'usine du

Bouchet et de Marie Pagnoux, épouse Marie Prinsaud, servante domiciliée à Evergnicourt née le 11 septembre 1880 à Saulgond (Charente), fille de Jean Prinsaud cultivateur et de Marie Chazeaubenit. Du couple Valade-Prinsaud vont naitre :

- **Lucien Valade** né à Evergnicourt le 14 février 1903.
- **Jeanne Marie Valade** née le 10 novembre 1905, décédée le 11 février 1907.
- **Thérèse** née le 14 avril 1908, décédée à Reims en 1974. Elle travaillera à l'usine de filature Harmel à Reims.

La fiche matricule d'André Valade n°776 de Magnac-Laval précise qu'il est arrivé à Evergnicourt en septembre 1901. Rappelé à la mobilisation générale au 15e régiment d'infanterie territoriale le 5 août 1914 il est parti aux armées et a été évacué malade le 17 août 1914. Parti en congés de convalescence de 30 jours, il n'a pas rejoint son régiment et est resté en pays envahi. Réintégré en mars 1920, il a été réformé pour impotence fonctionnelle du membre inférieur droit par arthrite tuberculeuse du genou, ainsi que pour une quasi paralysie des phalanges d'une main et pensionné. Il obtient alors un poste de gardien de cimetière à Mourmelon avant de s'installer à Warmeriville.

André Valade décède à Warmeriville dans la Marne le 9 mars 1960, et Marie Prinsaud le 21 novembre 1965 à Warmeriville.

26. Le couple Lazignat – Clavaud

Le 7 décembre 1907 Martial Lazignat papetier né à Saint-Victurnien le 31 octobre 1884 épouse à Evergnicourt Madeleine Clavaud née le 28 octobre 1884 à Chaillac.

D'où une descendance Lazignat par des naissances à Evergnicourt en 1908 et 1910. Martial Lazignat est décédé à Paris 20e le 30 octobre 1957.

Les couples mixtes limousino-champenois

Outre les couples Salesse-Cuperlier, Salesse-Fossier, Clavaud-Maubant, déjà signalés ci-devant, d'autres couples mixtes vont se constituer, dont malheureusement les actes reconstitués partiellement ne peuvent guère donner de renseignements, par exemple :

27. Le couple Cholet – Valade.

Le 2 décembre 1905, Cholet Théophile épouse à Evergnicourt Marie Valade, papetière née le 26 décembre 1884 à l'usine du Bouchet de Saint-Brice. Elle est fille de Pierre Valade papetier né à Oradour-sur-Glane et de Marie Pagnoux née à Etagnac mariés à Saint-Junien le 23 février 1876. Elle est venue avec ses parents et son frère André Valade à Evergnicourt à l'âge de 17 ans. Elle est décédée à Reims le 14 septembre 1979.

28. Le couple Derousseau – Eblé

Le 22 août 1908, Victor Hippolyte Derousseau né le 16 janvier 1882, à Saint-Junien épouse à Evergnicourt Martine Joséphine Eblé née à Courcy (Marne). Il n'est autre que le jeune frère de Catherine Victorine Derousseau, la mère de Martial Boutin. C'est sa fiche matricule n°1651, classe 1902, au recrutement de Magnac-Laval qui permet de le suivre quelques temps. Niveau d'instruction de degré 3, lorsqu'il est appelé au service, il est employé de magasin à Paris. Est-ce là qu'il rencontre sa future qu'il vient épouser à Evergnicourt après son service au 138e RI, à moins que ce ne soit au cours de vacances et voyages passés chez sa sœur ? Réformé par la commission de Paris, il demande à être réintégré en août 1914. Fait prisonnier à Vrely (Somme), le 10 décembre 1914, il est envoyé en captivité à Wetzlar camp situé au nord-est de Coblence. Rapatrié en 1918, il reste dans l'Aisne, où il demeure à Guignicourt commune voisine d'Evergnicourt en 1924. Il est titulaire de la croix du combattant volontaire. On ne sait rien sur sa descendance.

29. Du couple Pierre Cosse – Elisa Cuperlier,

on connaît la naissance de 7 enfants à Evergnicourt dont l'un d'eux prénommé Georges Martial se mariera ultérieurement à Limoges en 1935 et où il décédera. De même une fille, Louise se mariera à Limoges. C'est ce nom de Cosse, le prénom Martial, le fait que des enfants vont se marier et vivre à Limoges où Pierre

Cosse y est porcelainier dans les années 1930 qui nous a suggéré d'incorporer Pierre Cosse à cette liste, puis là encore c'est le fiche matricule de Pierre Cosse (fiche n°756 au recrutement de Magnac-Laval, classe 1894) qui va nous fournir de plus amples informations. Pierre Cosse est né le 20 février 1874, à Peyrilhac de Martial Cosse et Marie Boulique. Lorsqu'il passe devant le conseil de révision, ses parents sont décédés et il est porté cultivateur. Son instruction est de degré 3, et il est incorporé au 98e RI. Libéré le 30 septembre 1898, rien ne le retient en Limousin et il part deux mois plus tard à Evergnicourt pour les besoins de la nouvelle papeterie. C'est à Brienne-sur-Aisne, village ardennais situé face à Evergnicourt de l'autre coté de l'Aisne le 12 mai 1900, qu'il épouse Elisa Cuperlier née à Brienne le 4 mai 1881. De ce couple vont naître à Evergnicourt :

Cosse Gustave Victor né le 5 mai 1901 ; décédé le 22 octobre 1985 à Cordemais (44).

Cosse Suzanne Marie née le 5 mars 1903.

Cosse François Pierre né le 24 octobre 1905

Cosse Jean Albert né le 23 mars 1907 ; décédé le même jour.

Cosse Georges Martial, né le 20 décembre 1908, marié à Limoges le 27 avril 1935, avec Denise Faure ; décédé le 2 avril 1968, à Limoges.

Cosse Louise née le 29 mars 1912, mariée à Limoges le 30 avril 1935, avec Marius Louis Simon Collay, mariage dissous le 28 février 1946, remariage le 19 septembre 1977, avec Amédée Joseph Bernard Bouillut.

Eugénie né le 28 juillet 1914.

Tout en demeurant à Evergnicourt, il viendra accomplir ses périodes militaires en 1901 et 1904 au 138e RI puis dans le 90e RIT en 1910. La famille Cosse quitte Evergnicourt dès le début de la guerre. Ils feront partie de ces longues cohortes de réfugiés fuyant devant l'avancée allemande avant de se retrouver à Limoges. Pierre Cosse est rappelé à l'activité le 9 mars 1915, et renvoyé dans ses foyers (rue des Arênes à Limoges) le 9 mars 1915 pour cause de famille nombreuse (7 enfants). Il décède à Limoges le 31 août 1953.

D'autres mariages auront encore lieu dans les années 1908, 1913, 1914, mais sans que l'on sache si ce sont des personnes arrivées dès le début de l'aventure où ultérieurement en fonction des besoins de la papeterie. Voir chapitre les vagues suivantes ; arrivées postérieures à 1905.

AUTRES PIONNIERS LIMOUSINS D'EVERGNICOURT

Pendant cette période de reconversion du moulin d'Evergnicourt et de construction de l'usine, d'autres Limousins ne venant pas de la région de Saint-Junien et de la Charente limousine sont aussi arrivés. C'est ainsi que l'on trouve :

- Pierre Meyrat, maçon né aux Billanges le 28 novembre 1863, et marié le 30 janvier 1886, aux Billanges (non loin d'Ambazac, Haute-Vienne) avec Marie Guérin née aussi aux Billanges. Pierre Meyrat est décédé à Evergnicourt le 5 janvier 1903. Ce couple est arrivé dans les années 1895-1897 lors des travaux d'installation de l'usine. De ce couple, on connaît :

1. Meyrat Edouard né le 23 juin 1888, aux Billanges. Fiche matricule n°1470 de Limoges, maçon à Chateau-Thierry lorsqu'il passe devant le conseil de révision, résidant à Asfeld puis Laon avant la guerre, il est affecté à une section d'infirmiers puis dans différents RI. Blessé deux fois, cité deux fois, médaille miltaire il revient aux Billanges en 1920 avant de repartir à Reims.

2. Meyrat Paul François né à Evergnicourt le 19 juillet 1897, cultivateur, sa fiche matricule n°7 au recensement de Laon indique qu'il a été incorporé en 1916 dans l'artillerie. Il sera cité 2 fois et obtiendra la croix de guerre avec étoile d'argent. Après la guerre, il se retire à Reims puis Mézières ; décédé à Auvillers-les-Forges (08) le 11 février 1976.

3. Meyrat René né à Evergnicourt le 17 janvier 1899, sa fiche matricule n°2717 au recrutement de Limoges montre qu'il est revenu en Limousin où il a passé son conseil de révision. Incorporé en avril 1918

au 12e RI puis au 29e RI, il est reparti à Reims à l'issue de son service. Mobilisé au 250e RI pendant la seconde guerre, il a été fait prisonnier en 1940. Il s'est ensuite retiré aux Billanges et est décédé à Limoges le 25 décembre 1969.

On peut aussi citer un Limousin de la Creuse, François Pellé, vraisemblablement maçon aussi, né à Saint-Goussaud (à la limite de la Haute-Vienne), le 27 juillet 1878 qui a épousé le 3 décembre 1904, Marie Prévoteau native d'Evergnicourt. Resté dans la région, il est décédé à Asfeld (Ardennes) à quelques kilomètres d'Evergnicourt le 11 mars 1950.
Seuls sont comptabilisés dans le tableau les enfants arrivés avec leurs parents et nés en Limousin mais pas ceux nés à Evergnicourt.
Ce sont donc près de 30 couples qui sont arrivés entre les années 1898-1899 et 1901-1902. Deux couples (peut-être trois) se sont formés dès les premières années avec des gens du pays champenois. Le nombre de natifs du Limousin constituant cette colonie est estimé dans ce document à environ 90 personnes pour la première vague. Cette estimation est cependant approximative à cause du manque d'informations, lié aux destructions de documents lors de la Grande Guerre et à leur reconstitution très incomplète. Cet apport de Limousins s'est enrichi dans les années suivantes par l'arrivée de nouveaux embauchés, amis, cousins ou neveux et un important flux de personnes s'est établi entre la vallée de la Vienne et l'Aisne.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES ARRIVANTS DE LA 1re VAGUE

N°	Identification de la famille	Nombre minimum d'arrivants	Observations
1	Famille Roudier de Saint-Junien	3	Directeur de l'usine. Sans doute arrivé avec de la domesticité
2	Les Boutin de Saint-Junien	3	Les 2 parents et un fils futur MPLF
3	Les Clavaud de Chaillac (Saillat)	10	Les 2 parents et 8 enfants (2 à 18 ans) dont un fils futur MPLF. 2 enfants sont nés ensuite
4	Les Dussoubs d'Oradour/Vayres	4	Les 2 parents et 2 enfants dont un fils futur MPLF
5	Les Foulounoux d'Exideuil	3	Les 2 parents et un fils futur MPLF.
6	Les Foulounoux de Chabanais	3	Les 2 parents et le fils accomplissant son service militaire en Limousin avant de les rejoindre.
7	Les Reix de Saint-Brice	5	Les 2 parents et 3 enfants dont deux fils futurs MPLF
8	Les Raynaud de Saint-Junien	5	Les parents et 3 enfants dont un fils futur MPLF. Le fils né à Evergnicourt n'est pas comptabilisé
9	Les Salesse de Saint-Junien	3	Les 2 parents et 1 fille. La fille née à Evergnicourt n'est pas comptabilisée
10	Les Lamarche de Saint-Junien	4	Les 2 parents et 2 enfants .La fille née à Evergnicourt n'est pas comptabilisée
11	Les Monnerie de Chaillac (Saillat)	4	Les 2 parents et 2 enfants. Les 2 enfants nés à Evergicourt ne sont pas comptés

N°	Identification de la famille	Nombre minimum d'arrivants	Observations
1	Famille Roudier de Saint-Junien	3	Directeur de l'usine. Sans doute arrivé avec de la domesticité
2	Les Boutin de Saint-Junien	3	Les 2 parents et un fils futur MPLF
3	Les Clavaud de Chaillac (Saillat)	10	Les 2 parents et 8 enfants (2 à 18 ans) dont un fils futur MPLF. 2 enfants sont nés ensuite
4	Les Dussoubs d'Oradour/Vayres	4	Les 2 parents et 2 enfants dont un fils futur MPLF
5	Les Foulounoux d'Exideuil	3	Les 2 parents et un fils futur MPLF.
6	Les Foulounoux de Chabanais	3	Les 2 parents et le fils accomplissant son service militaire en Limousin avant de les rejoindre.
7	Les Reix de Saint-Brice	5	Les 2 parents et 3 enfants dont deux fils futurs MPLF
8	Les Raynaud de Saint-Junien	5	Les parents et 3 enfants dont un fils futur MPLF. Le fils né à Evergnicourt n'est pas comptabilisé
9	Les Salesse de Saint-Junien	3	Les 2 parents et 1 fille. La fille née à Evergnicourt n'est pas comptabilisée
10	Les Lamarche de Saint-Junien	4	Les 2 parents et 2 enfants .La fille née à Evergnicourt n'est pas comptabilisée
11	Les Monnerie de Chaillac (Saillat)	4	Les 2 parents et 2 enfants. Les 2 enfants nés à Evergicourt ne sont pas comptés
12	Les Gaudy de Blond	3	Les 2 parents et 1 fils. Les 2 enfants nés à Evergnicourt ne sont pas comptabilisés
13	Les Bourdolle de Saint-Brice	5	Les 2 parents et 3 enfants. La fille née à Evergnicourt n'est pas comptabilisée
14	Les Lazignat de Saint-Victurnien	6 (ou 7)	Les 2 parents et 4 enfants. Un enfant est décédé à Evergnicourt, naissance inconnue (Evergnicourt ?)
15	Couple Bobelin-Mirgalet (Oradour/Vayres-Saint-Junien)	2	Les 2 parents avant une naissance (ou 2) à Evergnicourt)
16	Couple Bourdeau-Raynaud (Saint-Junien-Brigueuil)	4	Le couple et 2 enfants. Une fille née à Evergnicourt non comptabilisée
17	Couple Bajut-Bernard (Oradour/Glane-Saillat)	2	Les 2 parents avant les naissances de 2 enfants à Evergnicourt
18	Couple Praneuf-Peyrinnet (Saint-Junien- Chabanais)	2	Les 2 parents avant une naissance à Evergnicourt
19	Couple Pierre Valade-Marie Pagnoux (Saint-Brice)	2	Les 2 parents d'André (époux Prinsaud) et Marie, épouse Cholet)
20	Couple Cormenier- Lévêque (Rochechouart-St-Brice, Saint-Junien)	4	Identifiés par une fille décédée à Evergnicourt (Tables décennales) et un mariage en 1914
21	Les Chalard Région de Saint-Junien (non déterminé)	2	Identifiés par des enfants nés et décédés à Evergnicourt (Tables décennales)

22	Jean Deschamps-Marie Deslias (Deschamps d'Oradour/Glane)	2	Mariage à Evergnicourt et la naissance d'une fille née à Evergnicourt
23	Couple Baudu- Godin Marie (Charente)	2	Pas de trace autre que la date de mariage à Evergnicourt et la naissance d'une fille en 1904, non comptabilisée
24	Couple Boireau-Courty (Rochechouart- Saint-Saturnin)	6	Les 2 parents et 4 enfants, puis une naissance à Evergnicourt
25	Couple André Valade – Marie Prinsaud (Saint-Brice-Saulgond)	2	Les 2 parents avant plusieurs naissances à Evergnicourt
26	Couple Lazignat-Clavaud	0	Non comptabilisés ; enfants nés à Evergnicourt
27	Couple Cholet -Valade (Evergnicourt-Saint-Brice)	1	Mariage limousino-champenois, d'où descendance. Marie Valade est la sœur d'André marié avec Prinsaud
28	Couple Derousseau-Eblé (Saint-Junien-Courcy. 51)	1	Seul Derousseau est de Saint-Junien. Il a épousé une Champenoise
29	Couple Cosse-Cuperlier (Cosse de Peyrilhac et Cuperlier Brienne-sur-Aisne)	1	Le père seulement. Puis de nombreuses naissances (7) non comptabilisées

LES VAGUES SUIVANTES. ARRIVÉES POSTÉRIEURES À 1905

C'est à partir des registres reconstitués des années 1906 à 1914 ne comportant en moyenne que 12 à 15 actes que l'on trouve les autres noms suivants : Lasvergnas, Montaricourt, Faure, Tharaud, Delage, Michel, etc. Là encore, les fiches matricules des hommes fourniront une bonne partie des renseignements sur le parcours de ces personnes. Il faudra attendre la mise en ligne des registres des années postérieures à 1918 pour obtenir des informations supplémentaires.

1. Couple Lasvergnas – Biojout

C'est le 21 juillet 1909 que naît à Evergnicourt Paul Lasvergnas fils de Louis Paul Lasvergnas et Marcelle Biojout. Cet enfant est issu d'un premier mariage ayant eu lieu à Saint-Junien le 23 août 1902. Ce Louis Paul Lasvergnas veuf de Marie Sicamois décédée à Saint-Junien le 29 janvier 1901, est un mégissier né à Saint-Junien le 28 janvier 1872, fils de Léonard cultivateur et de Pagnoux Elisabeth. De Marie Sicamois, épousée à Saint-Junien le 10 novembre 1894, naît un fils

1. Lasvergnas Julien né à Saint-Junien le 11 mai 1899, marié à Saint-Junien en 1921 puis à Stains en 1957, ville où il est décédé en 1968.

Sa seconde épouse Marcelle Biojout, née le 20 juillet 1876 à Oradour-sur-Vayres, est servante. De leur mariage vont naître à Saint-Junien :

2. Lasvergnas Jacques né le 28 juillet 1903 à Saint-Junien, marié à Paris XIIe en 1930, décédé à Herbeville en 1986.

3. Lasvergnas Henri Simon né le 7 mars 1905, à Saint-Junien, marié à Paris XVe et décédé à Samois (77) en 1983.

4. Lasvergnas Isidore né le 7 juin 1907, à Saint-Junien, marié à Paris VIIe et décédé à Paris XVIe en 1964.

5. Lasvergnas Paul né le 21 juillet 1909, à Evergnicourt.

6. Un sixième enfant d'après ce qui est précisé dans sa fiche matricule ci-après.

La fiche matricule n°36 du recrutement de Magnac-Laval année 1892, nous renseigne sur l'arrivée de Louis Paul Lasvergnas à Evergnicourt le 24 janvier 1909, après être passé en 1895 par Angoulême puis Saint-Junien en 1897. En 1911, il demeure à Loivre près de Reims. C'est à la veille de la guerre au mois d'août 1914, qu'il quitte la Champagne pour venir s'installer en région parisienne à Dugny. En tant que père de 6 enfants vivants, il sera affecté à des services auxiliaires par décision de la commission de réforme de la Seine.



L'usine d'Evergnicourt en 1916 où sont mêlés le personnel et les occupants. Collection Lainez Daniel

2. Couple Montaricourt – Boulesteix ; puis Montaricourt – Departe

Le 3 juin 1899, Léonard Montaricourt, 28 ans cultivateur et domestique né à Oradour-sur-Vayres le 9 septembre 1877, y épouse Françoise Boulesteix née le 11 avril 1877, en cette même commune. Le couple aura deux enfants :

1. André né le 29 septembre 1903, à Oradour-sur-Vayres. Le père est alors indiqué, *employé d'usine à Evergnicourt.*

2. Jean le 29 avril 1906, à Oradour-sur-Vayres. Le père est alors porté *ouvrier papetier à Evergnicourt.*

La femme demeurant à Oradour et le père travaillant à Evergnicourt, ce couple divorce à Oradour-su-Vayres le 30 juin 1907, et Léonard Montaricourt se remarie à Evergnicourt le 27 août 1910 avec une champenoise, native de Bourgogne dans la Marne, Florence Marthe Departe. Le 16 décembre 1911 naît à Evergnicourt un Léonard René Montaricourt.

La fiche matricule de Léonard , classe 1897 n°43 de Magnac-Laval nous indique qu'il a été exempté en 1898 pour une hernie. Néanmoins rappelé d'office et affecté au 63e RI, il ne s'est pas présenté à la commission de réforme et a donc été déclaré insoumis en juillet 1915, puis rayé des contrôles de l'insoumission en 1918. La famille était donc restée en zone envahie.

3. Couple Faure – Marguerite Moreau

Jean Faure né le 19 mai 1885, à Oradour-sur-Vayres épouse à Vayres le 6 avril 1907, Marguerite Moreau née à Saint-Auvent le 8 mars 1887. On connaît peu de choses sur ce couple, en dehors de la naissance d'une fille Hélène à Evergnicourt le 18 janvier 1912. L'acte de naissance de Jean Faure porte la mention décédé le 20 décembre 1967, à Saint-Junien. Nous n'avons pas retrouvé sa fiche matricule.

4. Couple Michel – Delage

Pierre Michel cultivateur né à Champsac le 8 février 1884, épouse à Saint-Junien le 21 décembre 1907, Marie Anne Delage née à Saint-Junien le 17 septembre 1889. Ils reconnaîtront par ce mariage un enfant du sexe masculin, Jean né le 2 février 1906. Classe 1904, N°2095 à Limoges. Sa fiche nous indique qu'il est affecté en 1905 au 63e RI. Son niveau d'instruction est de degré 3. Sa forte myopie le conduit dans les services auxiliaires. Il travaille à Saillat en 1909 avant de venir à Evergnicourt en 1912. C'est là que vont naître deux autres enfants :

1. Michel Alfred né le 16 juin 1912.

2. Michel Henri né le 14 février 1914 ; celui-ci se mariera à Rochechouart en 1940.

Revenu en Limousin au moment du déclen-

chement du conflit, Pierre Michel est rappelé en activité et classé par la commission de réforme dans les services auxiliaires en mai 1915. Père de 4 enfants vivants en mai 1915, il passe dans la territoriale. Il y sera toujours en sursis jusqu'à la fin de la guerre qu'il termine dans les carrières de la société minière Godet-Caille à Sainte-Aulaye en Dordogne. Il sera dégagé de toute obligation militaire en 1928 comme père de 7 enfants.

5. Couple Tharaud – Gayou

Louis Tharaud, journalier né à Flavignac le 13 décembre 1886 épouse à Aixe-sur-Vienne le 23 novembre 1911, Anne Gayou servante, née à Verneuil le 25 mai 1890. Ce couple profitera de ce mariage pour reconnaître un enfant d'Anne Gayou né à Paris XIVe le 16 juillet 1910.

Recensé à Limoges (fiche matricule n°1079), on sait par cette fiche que le couple s'établit à Neufchatel-sur-Aisne fin décembre 1911. Le 22 septembre 1912, une fille Marie-Thérèse naît à Evergnicourt.

Lorsque survient la guerre, Louis Tharaud est affecté au 12e escadron du train puis au 20e avant de passer dans des régiments d'artillerie dont au 1er RAM, 4e groupe, 12e batterie qui opère en Italie et a été cité le 16 novembre 1918. Démobilisé en 1919, il sera affecté à la Société Générale des Tanneries de Château-Renault où il résidait (Indre-et-Loire).

6. Couple Mériguet – Boulesteix

Guillaume Meriguet est né à Saint-Mathieu le 19 août 1885. Il est maçon lorsqu'il épouse à Cheronnac le 2 décembre 1911, Marie Boulesteix cultivatrice née à Vayres le 23 juillet 1892. Le recensement de 1905 à Limoges (fiche matricule n°80 de la table alphabétique) indique qu'il est exempté de service militaire, et maintenu exempté en 1914 et 1917. Il décédera à Saint-Mathieu le 2 février 1925.

De ce couple vont naître :

1. Marie le 8 septembre 1912 à Chéronnac.

2. Jean le 24 mai 1914 à Evergnicourt.

C'est donc en 1913 que Guillaume Mériguet, son épouse et la petite Marie partiront vers la Champagne en quête de jours meilleurs. On ignore s'ils sont restés, ou rentrés avant la guerre. Après la mort de son époux, Marie Boulesteix se remariera à Saint-Mathieu en octobre 1926 avec Jean Gelardy. Elle décédera le 8 juin 1977, à Limoges.

7. Couple Cholet – Rateau

Louis Henri Cholet, papetier, fils de Louis Arthur Cholet et Onésime Arsenne Guerbet, né le 2 juin 1873, à Evergnicourt épouse le 14 décembre 1912, à Evergnicourt Marie Clémentine Rateau née à Brigueuil le 12 mai 1872, fille de Jean Rateau un tailleur d'habits et de Catherine Gabien. C'est encore un mariage limousino-champenois. La fiche matricule de Louis Henry Cholet n°375 du recensement de Laon, degré d'instruction 3, indique qu'il a fait la guerre au 15e régiment d'infanterie territorial dans des sections d'infirmiers. En 1919, il demeure toujours à Evergnicourt. Ce couple aura au moins une fille, Rose Emilienne Cholet née le 20 décembre 1914 à Evergnicourt.

8. Couple Ribette – Clavaud

C'est en 1913, le 26 avril que Jean Clavaud né à Chaillac le 21 novembre 1886, épouse à Evergnicourt Aimée Augustine Marcelle Ribette née à Exideuil le 10 août 1890, mariage de deux Limousins. C'est ce mariage qui nous met sur la piste d'un couple Ribette-Godin. Léonard Ribette, papetier au moulin du Chatelard de Saint-Junien âgé de 26 ans épouse le 12 février 1870, à Saint-Junien Marie Godin une papetière de 20 ans fille de papetier née à La Couronne (Charente). Ils auront plusieurs enfants nés à la papeterie du Moulin Neuf à Exideuil. À ce jour, nous en avons recensé trois :

1. Léonie Ribette née le 24 mars 1885 et mariée le 19 septembre 1906 à Evergnicourt avec Justin Poitevin.

2. Aimée Augustine Marcelle née le 10 août 1890 la femme de Jean Clavaud, mariée à Evergnicourt.

3. Joseph Ribette né le 16 mars 1893.

Néanmoins une question demeure en suspens. Léonard Ribette étant décédé à Exideuil le 12 février 1897, et y étant inhumé seul, son épouse est-elle venue à Evergnicourt avec ses enfants et des parents

lors de la première vague, ou la rencontre Jean Clavaud-Aimée Ribette a-t-elle eu lieu en Limousin ? À moins que d'autres relations, que nous n'avons pas pu déterminer, existent entre les couples Bauju-Godin et Ribette-Godin.

9. Couple Canart – Cormenier




Eugène Désiré Canart et Marie Cormenier arrivée à Evergnicourt à l'âge de 7 ans.

C'est le 17 janvier 1914 qu'est célébré à Evergnicourt le mariage entre Eugène Désiré Canart né le 19 janvier 1889, à Reims et Marie Cormenier née le 23 juillet 1894, à Saint-Junien (Chantemerle). Marie Cormenier décédera le 12 février 1980 à Charleville-Mézières et Eugène Désiré Canart le 1er décembre 1980.

10. Couple Vauzelle – Goutiéras.

Le 23 avril 1913, à Saint-Martin-de-Jussac, Jean Vauzelle, cultivateur et meunier, né à Saint-Martin-de-Jussac le 11 juillet 1885, épouse Madeleine Goutiéras, cultivatrice, née à Vayres le 7 juillet 1894. Le jeune couple quittera le Limousin peu après car la fiche matricule n°1132 du recensement de Magnac-Laval indique que Jean Vauzelle est domicilié à Evergnicourt le 28 novembre 1913, ainsi qu'en février 1914. Ce deuxième canonnier conducteur est rappelé à l'armée le 3 août 1914, et est affecté au 42e régiment d'artillerie de campagne puis au 29e. Il effectue toute la guerre dans l'artillerie.

Cependant, naît à Evergnicourt le 9 janvier 1916, Marceau Lucien Vauzelle porté fils de Jean Vauzelle, 30 ans et de Madeleine Goutiéras 21 ans. Il y a manifestement un problème de couple entre un mari au front en zone non envahie et une jeune femme restée en zone envahie.

Démobilisé en 1919, Jean Vauzelle s'installe à Argy dans l'Indre près de Chateauroux. Le divorce entre les deux époux est prononcé en octobre 1922 à Saint-Martin-de-Jussac.

Jean Vauzelle se remarie à Châteauroux en 1922. Il décède le 25 février 1966 à Buzançais dans l'Indre.

Son ex-épouse, remariée en 1922 à Jouarre



Les habitants qui n'ont pas été évacués ont été réquisitionnés par les Allemands et ont été utilisés à diverses tâches comme par exemple, laver le linge des soldats de 1re ligne. Année 1916.
Collection Lainez Daniel.

décède à Coulommiers en Seine-et-Marne le 12 juillet 1971.

Rajoutés aux personnes identifiées et arrivées lors de la première vague, on peut donc estimer que près d'une quarantaine de couples d'origine limousine sont passés par Evergnicourt ou s'y sont formés pendant cette période 1900-1914. En tenant compte des arrivées puis des naissances sur place (approximativement 30 enfants), cela représente un nombre de près de 150 personnes d'ascendance limousine vivants dans Evergnicourt pendant cette période.

NIVEAU D'INSTRUCTION DES PIONNIERS PAPETIERS

Lors des conseils de révision la très grande majorité des adolescents recensés à Laon à la veille de la guerre de 1914 avaient un niveau d'instruction de degré 3, correspondant à l'accomplissement des études primaires.
Le degré d'instruction des fils de cultivateurs recensés en Limousin, plus souvent de 1 ou 2, semble montrer que ceux-ci étaient moins favorisés que les fils de pionniers papetiers.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES FAMILLES ARRIVÉES DU LIMOUSIN OU FORMÉES APRÈS 1905

N°	Identification de la famille	Nombre connu de personnes	Observations
1	Couple Lasvergnas –Biojut (Saint-Junien)	6	Couple marié en 1902 et arrivé en 1909. Arrivée de 4 enfants et 1 né à Evergnicourt (Lavergnas sera père de 6 enfants)
2	Couple Montaricourt-Boulesteix (Oradour-sur-Vayres)	1	Il semble que le père soit venu seul ? Les 2 enfants du couple sont nés à Oradour-sur-Vayres
3	Couple Faure-Moreau (Oradour-sur-Vayres)	2	1 fille Hélène née à Evergnicourt
4	Couple Michel-Delage (Champsac–Saint-Junien)	3	1 enfant venu de Saint-Junien et 2 nés à Evergnicourt (1912 et 1914)
5	Couple Tharaud-Gayou (Flavignac–Verneuil-sur-Vienne)	3	Couple arrivé en 1911 avec 1 enfant et 1 fille née à Evergnicourt
6	Couple Mériguet-Boulesteix (Saint-Mathieu–Vayres)	3	Couple arrivé en 1913 avec 1 enfant et 1 enfant né à Evergnicourt
7	Couple Cholet-Rateau (Evergnicourt–Brigueuil)	1	Couple champenois-limousin. Mariage de Marie Clémentine Rateau
8	Couple Ribette-Clavaud (Exideuil–Chaillac)	1	Seule Aimée Ribette est prise en compte. On ignore si elle était venue à Evergnicourt avant d'épouser Jean Clavaud
9	Couple Canart-Cormenier (Reims–Saint-Junien)	déjà pris en compte	Mariage de Marie Cormenier en 1914, arrivée avec ses parents en 1899
10	Couple Vauzelle-Goutiéras (Saint-Martin-de-Jussac)	2	Couple détruit par la guerre. Homme au front et épouse en zone envahie.

LE TEMPS PERDU DES PIONNIERS PAPETIERS LIMOUSINS

Le temps a passé depuis le début du XXe siècle, que reste-t-il de l'aventure de ces pionniers, quelles traces ont-ils laissées ?

Avant toute chose, c'est la papeterie ressource principale d'Evergnicourt située 2 rue d'Avaux en bordure de l'Aisne détruite lors de la Grande Guerre, reconstruite en 1920, soumise à des fluctuations mais toujours maintenue en activité avec des fortunes diverses par les générations suivantes. C'est aussi tout le quartier de la papeterie dont on reconnaît bien les maisons

ouvrières aux formes identiques situées elles aussi en bordure de la route d'Avaux, route élargie depuis la suppression de la voie de chemin de fer située en sortie du village près de l'usine côté impair.

Hormis les noms figurant sur le monument aux morts, c'est dans le cimetière que l'on retrouve encore quelques traces de ces Limousins. Dans la partie ancienne du cimetière beaucoup de tombes sont abandonnées. Tombes plates aux pourtours cimentées, rien n'indique à qui elles ont appartenues. Seules deux de ces vieilles tombes sont cependant identifiables grâce à des plaques posées sur la dalle de ciment recouverte de mousse et portant des inscriptions. Ce sont la tombe Cormenier avec une plaque aux deux noms : Emery Cormenier (1867-1841) Catherine Lévêque (1873-1933) et celle du couple Bajut – Bernard dont une plaque indique Jean Bajut (1872-1926).



Cimetière d'Evergnicourt.
Ci-dessus: une tombe délaissée, celle des Bajut
Ci-dessous: les plaques Cormenier-Lévêque



Celles dont les familles sont restées dans la région, ont été reprises par des descendants et sont en bon état. On trouve notamment la tombe de la famille Cholet – Rateau, celle de Louise Clavaud portant les inscriptions Albert Guilloret 1889-1935 et Louise Clavaud 1896-1964. Sur les tombes des Cuperlier, Fossier ou Maubant, rien ne permet de savoir que des Salesse et Clavaud y ont été inhumés.

Et en Limousin, qui se souvient encore à notre époque de ces familles parties loin des leurs dans l'espoir de trouver un monde meilleur ? Sans doute quelques arrière-petits-enfants qui ont entendus quelques bribes de conversation entre leurs parents et vus quelques photos qui ornent de vieux albums, mais qui connaissent finalement peu de choses des événements heureux ou douloureux vécus par ces Limousins et leur vie parfois dramatique.
Parmi tous ces couples identifiés portant des prénoms et noms du pays limousin de la Haute-Vienne et de la Charente limousine certains n'ont fait que passer, parfois très peu de temps, d'autres y ont fait leur carrière avant de retourner au pays, plusieurs sont restés dans la Marne, l'Aisne ou les Ardennes après la guerre et y ont fait souche.

Comme les maçons de la Creuse ou les gantiers de Saint-Junien, les papetiers de la vallée de la Vienne ont su exploiter leur savoir-faire bien au-delà des limites du Limousin grâce à de grands capitaines d'industrie de la fin du XIXe siècle. Durs à la besogne, fiers de leur travail, ils ont dû et ont su s'intégrer en Champagne-Picardie malgré leur patois inconnu dans ces régions et ont fait preuve d'un esprit d'aventure. Pour des Champenois qui ignorent qu'ils sont d'origine limousine et des Limousins dont le nom Evergnicourt n'évoque rien, nous espérons que cette modeste recherche remettra à l'honneur ces familles de pionniers.

Jean-Claude Frölich

LES USINES DE PAPIER DU LIMOUSIN AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE

LES DEUX USINES DE PAPIER D'EXIDEUIL EN 1908

Le Moulin-Neuf

À la place où se trouvait le moulin dit «Moulin-Neuf» s'élève, à l'heure actuelle, une vaste et très importante fabrique de papier paille, qui a été construite en 1874. Modeste à ses débuts, cette fabrique a pris depuis lors une grande extension grâce à l'activité intelligente de ses directeurs, Messieurs Roudier et Gravellat. Aujourd'hui, elle constitue une grande ruche qui bourdonne nuit et jour du bruit des machines et du va-et-vient incessant des ouvriers. Elle appartient à la Société des Papeteries du Limousin qui possède 11 fabriques établies sur le cours de la Vienne.

La matière première, la paille, utilisée pour la fabrication du papier est de la paille de seigle qui provient des sols granitiques du Haut-Limousin, de la Bretagne et des plaines sableuses des Landes.

L'usine du Moulin-Neuf en utilise journellement de 10 à 12 000 kilogs. Le papier de toute épaisseur qu'elle fabrique est réputé pour ses qualités supérieures de souplesse et de résistance.

Un embranchement particulier relie la papeterie à la voie ferrée d'Angoulême à Limoges et la met en communication avec la station d'Exideuil. En outre, une ligne téléphonique établit des correspondances faciles et rapides entre l'usine et la gare.

L'installation intérieure de la papeterie est parfaite, l'outillage est perfectionné. Il est entretenu avec le plus grand soin par un personnel d'élite de surveillants et de mécaniciens. Une machine à vapeur très puissante (100 chevaux) a été acquise en 1907 par la société pour suppléer à l'insuffisance du courant de la rivière au temps des basses eaux. Treize paires d'énormes meules en grès réduisent en pâte la paille hachée et préalablement macérée dans l'eau de chaux. Une dynamo produit l'électricité suffisante pour éclairer toute l'usine.

Cinquante ménages d'ouvriers vivent du produit de leur travail au Moulin-Neuf. Les salaires sont modiques en raison de ce qu'aucun apprentissage n'est nécessaire pour être occupé à la fabrication du papier, mais le chômage est inconnu et la vie peu chère. D'autre part, la société fournit le logement ou une indemnité représentative aux ouvriers. 25 maisons bien aérées, bien éclairées et exposées au soleil levant ont été construites à proximité de l'usine pour loger une partie des ouvriers avec leurs familles.

Rien de plus agréable que l'aspect de ces maisons avec leurs ouvertures uniformes, leurs petits jardins bien cultivés et leurs troupes d'enfants qui s'ébattent sur le pas des portes.

Société Française de Papiers Ondulés

Une partie du papier de paille fabriqué au Moulin-Neuf est livrée pour être façonné à l'usine des papiers ondulés qui s'élève au pied d'un coteau, à 25 mètres de la gare d'Exideuil. Cette usine construite en 1894 par un anglais, Monsieur Maunsell Smyth, est devenue la propriété de la Société Française en 1901. Elle a été agrandie considérablement en 1904. L'usage du papier ondulé pour enveloppes et emballages se répandant de plus en plus dans le pays, l'industrie des papiers ondulés est actuellement très prospère. La Société Française a établi une succursale de sa fabrique à Paris pour servir plus promptement ses clients de la capitale.

À l'intérieur de l'usine d'Exideuil, une machine à vapeur actionne les divers instruments de fabrication : plisseuses, coupeuses, bordeuses, piqueuses, etc, ainsi qu'une pompe amenant l'eau de la Soulaine et une dynamo servant à produire la lumière électrique qui éclaire l'usine. Ce matériel, fabriqué spécialement pour l'industrie des papiers ondulés, est une merveille. Il permet de fabriquer journellement plus de 20 000 boîtes et enveloppes de toutes dimensions, et cela avec un personnel ouvrier peu nombreux. Les ouvriers, hommes, femmes et enfants, au nombre de 80 environ, habitent le bourg et



Le Moulin neuf en 2017. L'usine désaffectée et les logements toujours habités. Photo J-C F

les villages voisins. Leurs salaires varient de 2.50 à 3.00 f. pour les hommes, de 1.50 à 2 f. pour les femmes, et de 1.00 à 1.50 f pour les enfants[5].

En 2019, à Exideuil, de la papeterie du Moulin-Neuf, il ne reste que des bâtiments à l'abandon et les logements ouvriers toujours habités. Quant à la SOFPO, elle est toujours en activité et appartient au groupe Rossmann

La Papeterie Labrousse de Saillat

C'est en 1879 que deux frères ingénieurs des Arts et Métiers, Prosper et Edouard Labrousse de Saint-Junien fondent une société pour la fabrication du papier de paille : la papeterie Limousine-Labrousse Frères et Cie. Ils décident de s'installer à Saillat-sur-Vienne, petit village dépendant de la commune de Chaillac-sur-Vienne. Dès 1874, ils avaient déposés plusieurs brevets d'invention pour des appareils nécessaires à la fabrication du papier de paille. En même temps que la construction de cette usine, ils font édifier un barrage sur la Vienne pour alimenter cette nouvelle papeterie en énergie. Une chute hydraulique de 2,16 m permet à 4 turbines de fournir une puissance de 211 chevaux. Tous leurs brevets et inventions vont leur permettre de perfectionner les chaines de fabrication existantes.

Une délégation scientifique en congrès à Limoges, l'Association Française pour l'Avancement des Sciences composée entre autres du physicien Cornu, membre de l'Institut et professeur à l'école Polytechnique, du professeur de droit de Paris Emile Aiglave et d'un publiciste du journal *le Temps* s'est déplacée le 10 août 1890 pour visiter cette usine moderne. Nous reprenons ci-après quelques extraits du compte-rendu de cette visite figurants dans *l'Abeille de Saint-Junien* et dans le livre Chaillac et *Saillat en Limousin* de M. Patrick Prévot.

MM. Prosper et Edouard Labrousse, M. Dauriat, directeur de la papeterie et les contremaitres dirigèrent la visite. La papeterie employait 190 personnes. Outre les broyeurs, deux imposantes machines de 2 mètres de large fabriquaient le papier.

La délégation fut surprise par autant de technicité et déclara : *on était dans l'usine modèle de la région de Saint-Junien, l'un des centres les plus considérables de fabrication du papier de paille qui compte tant de belles usines, notamment celles de messieurs Rigaud, Codet et Barataud.*

Elle pénétra ensuite dans l'atelier de fabrication des boites d'allumettes. 70 personnes, en majorité des femmes, y travaillaient. Une machine à vapeur de 25 chevaux actionnait 5 presses, 5 machines à

5 Extrait du document *Monographie d'Exideuil-sur-Vienne* de Jules-Roger Cornaud, instituteur. Février 1908.



L'usine de Saillat aujourd'hui.

découper, 3 machines à teinter, 2 coupeuses et fournissait l'éclairage électrique. Après avoir reçu diverses couches de colle et de peinture *grâce à des procédés mécaniques les plus ingénieux*, la feuille était séchée rapidement, imprimée de vignettes variées sur des imprimeuses *Marioni* 5 et 6 couleurs, et enfin découpées par de rapides emporte-pièces. Un million et demi de boites sortaient chaque jour de l'atelier !

La délégation constata *le bel ordonnancement de l'outillage* ainsi que *l'habileté et la bonne grâce des ouvrières. Les ouvriers logeaient pour beaucoup, dans des appartements mis gratuitement à disposition par la manufacture. Trois longs corps parallèles de bâtiments, comptant 42 logements, s'étendaient ainsi au milieu des jardins. Les ouvriers bénéficiaient également d'une installation hydrothérapique pour les bains et les douches et d'un service médical gratuit.*

Edouard Labrousse deviendra maire de Chaillac de 1896 à 1908. Saillat deviendra une commune indépendante en 1928.

Depuis, avec des hauts et des bas, la papeterie de Saillat continue de fonctionner. Dans les années 1970, elle est la propriété du groupe Aussedat-Rey et depuis 1989, la papeterie est devenue la principale unité européenne du groupe nord-américain *International Pape*

La papeterie d'Evergnicourt

C'est en 1895 qu'un ancien moulin est transformé en papeterie suite à des travaux sur les anciens locaux par les nouveaux propriétaires, M. Roudier et M. Gravelat. Ils modifient le barrage de l'Aisne et construisent de nouvelles turbines.

Cette 1re papeterie fabrique du papier à base de paille qui macère préalablement dans des cuves, puis est blanchie à la chaux. 24 meules assurent la trituration de la pâte avant le raffinage en 6 piles. Une machine à papier produisant 11 tonnes par jour était mue par une turbine hydraulique en période de hautes eaux, ou une machine à vapeur de 80cv. Elle comportait une dizaine de cylindres sécheurs. Un atelier de façonnage,



Papeterie Everbal aujourd'hui.

avec deux machines à sacs, travaille jusqu'en 1911. En juin 1913, les anciens propriétaires et héritiers Roudier, Gravelat, Raynaud et Barret créent une société appelée *Papeteries d'Evergnicourt*. Une machine à carton ondulé produisait également avant d'être démontée et emmenée par les Allemands en 1914. Ces derniers font sauter l'usine en 1917. Evergnicourt est alors entièrement rasé. L'usine est reconstruite en 1920. Le plan est remanié de fond en comble, seul le bâtiment des turbines est reconstruit sur les fondations de l'ancien. La route, qui passait avant la guerre au milieu de l'usine, est déplacée vers le nord, ce qui nécessite de gros travaux de terrassement (talus de la butte). L'utilisation de la paille est abandonnée en 1925, et la production est alors assurée par la machine Wagner (M2), équipée de 10 cylindres. Une seconde machine à frictionner, monocylindrique Melher (M3), est mise en route en 1928, avec 2 presses frictionneuses superposées. Puis une chaufferie charbon est construite en 1930, qui sera démolie par la suite.

Une usine de paille blanche (cellulose) est mise en route vers 1932, mais ne fonctionne que peu de temps. Vers 1928, l'usine devient la propriété des Papeteries Navarre. Elle le reste jusqu'au 31 décembre 1976. Après une courte tutelle sous *La Chapelle-Darblay*, c'est le rapprochement des usines d'Evergnicourt et de Ballancourt qui donne le nom de la raison sociale *Papeteries Everball*, puis *Everbal*. À partir de 1980, l'usine fabrique du papier recyclé à partir de 100 % de vieux papiers. En 1994, le groupe *Exacompta-Clairefontaine* devient le propriétaire d'*Everbal*[6].

J-C. F

SOURCES et BIBLIOGRAPHIE

Registres d'état-civil des différentes communes des départements 02,16 et 87.

Fiches matricules des recensements de Limoges, Magnac-Laval, Laon, Angoulême

Site Mémoire des hommes

Jean-Pierre Larivière
L'industrie à Limoges et dans la vallée limousine de la Vienne
PUF 1969

M. Fourquet
L'industrie de la papeterie dans la région de Limoges (In Norois n° 3, juillet-septembre 1954 pages 267 à 286)

Frank Bernard, Max François Colombier, Gérard Coussot, Alain Mingaud
Cahier d'Impact n°19. Décembre 2012. Cinq siècles de papeterie à Saint-Junien.

Patrick Prevot
Chaillac et Saillat en Limousin.
Les éditions La Veytizou Asso

L'Abeille de Saint-Junien des 24 et 28 août 1890

Jules-Roger Cornaud, instituteur
Monographie d'Exideuil-sur-Vienne.
Février 1908

Site internet d'Evergnicourt

Site histoire d'André Navarre et des papeteries Navarre : www.andrenavarre-industrielpapetier.fr

Geneanet

Souvenirs et anecdotes de certains descendants de ces couples que nous remercions pour les photos fournies (famille Rime, Meriguet, Mirgalet, Varoquier, etc)

6 Extrait du site Internet Evergnicourt.com


Répertoire BACH
à l'ami MORAIZE
QUAND MADELON..
Chanson-Marche créée par
POLIN
BACH
OLIROU
POUSTHOMIS
Musique Militaire
par ALLIER .3f
Piano et Chant net : 1.75
Chant seul - : 0.35
Paroles de L. BOUSQUET
Musique de Camille ROBERT
Paris L. BOUSQUET Editeur 61 Faubg. St Denis
Tous droits réservés pr. ts. pays COPYRIGHT BY L. BOUSQUET

Musiques et paroles de la Grande guerre

Pascal Soula

L'auteur : Pascal Soula, enseignant en Haute-Vienne, est un contributeur occasionnel de *D'onte ses*. Collectionneur de disques, partitions et documents sur l'histoire de la chanson française, il lui a semblé intéressant d'aborder ce sujet, certes secondaire dans l'historiographie de la Première Guerre Mondiale, mais néanmoins important dans la vie quotidienne d'alors.

Résumé : Dans le cadre de la Grande Collecte en 2014, les Archives Départementales ont reçu un certain nombre de cahiers de chansons des années de guerre. La chanson, interprétée en solo ou en groupe, faisait partie des loisirs de nos ancêtres, quel que soit le milieu social : on chantait alors beaucoup et dans toutes les circonstances. On chantait des répertoires très variés, du refrain de Café Concert aux airs d'opéra, des chansons nationalistes et revanchardes, des chansons légères, des chansons d'amour surtout et parfois des chansons aux paroles séditieuses. Et bien entendu, on chantait entre Poilus pour passer le temps, lors des périodes passées au repos. Certaines de ces chansons sont parvenues jusqu'à notre époque, certaines ayant bénéficié d'un reprise en 1939/1940.

Pendant les quatre années de la guerre, les chansons ont tenu un rôle important dans le quotidien des soldats, comme en témoigne le nombre important de cahiers de chansons conservés par les familles, chansons soigneusement copiées et parfois illustrées par les poilus lors de leurs moments de repos. À cette époque, bien entendu, la télévision et la radio n'existaient pas, les phonographes, à cylindres ou à disques restaient réservés à des familles aisées ou aux salles de café. Les partitions, sous forme essentiellement de « petits formats », contenant la musique pour chant seul et les paroles, constituaient le vecteur de plus important de diffusion. Des éditions de plus grand format pour piano, plus luxueuses et plus coûteuses étaient également vendues chez les marchands de musique.

Quand on feuillette ces cahiers de chansons de Poilus, à moins d'être spécialiste de chanson populaire, on réalise que très peu de ces oeuvres nous sont encore connues cent ans après. Quant aux grands « standards », comme *La Madelon*, ils n'y figurent pas forcément, question de goût personnel, mais aussi des aléas de la notoriété ; l'histoire ayant retenu pour des raisons diverses certains succès et pas d'autres… qui ont pu obtenir en leur temps des succès plus grands encore.

D'autre part, il faut distinguer, dans la production contemporaine des événements, les chansons de la guerre, des chansons sur la guerre, ces dernières n'étant pas les plus représentatives du répertoire des soldats qui recherchaient plutôt des œuvres qui leur permettaient de s'évader de leur quotidien à la guerre. À cet égard, les chansons sentimentales et, de façon plus générale, les chansons évoquant les femmes sont les

plus nombreuses. Quant à la chronologie, sans surprise, ce sont les succès des années précédant immédiatement le déclenchement de la guerre, de 1910 à 1914, qui sont le plus souvent rencontrées ; les chansons plus anciennes sont également présentes, de nouvelles chansons apparaissent, au gré des permissions.

De fait, à Paris comme dans les grandes villes, les théâtres ont assez rapidement rouvert dès le début de l'hiver 1914/1915. Pour les permissionnaires, le malaise est souvent profond à la vue des « embusqués » qui continuent à se distraire alors qu'ils risquent leur vie : il n'est pas rare que des poilus abrègent leur permission afin de rejoindre leurs semblables.

Un grand nombre des chansons copiées dans les cahiers utilisent le principe du « timbre » ; elles font figurer de nouvelles paroles sur des musiques de chansons antérieures, c'est le cas d'une nouvelle version du *Temps des Cerises* mais surtout de la célèbre *Chanson de Craonne*, dont les paroles ont été rédigées par un ou plusieurs poilus anonymes, sur le musique d'une chanson de Charles-Adelmar Sablon, créée en 1911 et intitulée *Bonsoir m'amour*.

La Chanson de Craonne est interdite par les autorités qui condamnent les paroles (anonymes) antimilitaristes, défaitistes et subversives. Elle est également connue sous le titre de *La Chanson de Lorette*[1], les versions postérieures évoquent la bataille de Verdun (1916) puis le Plateau de Craonne[2].

1 Elle évoque la bataille de Notre-Dame de Lorette (septembre 1914 à septembre 1915).
2 Bataille particulièrement meurtrière en avril/mai 1917

CHANSON DE CRAONNE

Quand au bout d'huit jours, le r'pos terminé,
On va r'prendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile.
Mais c'est bien fini, on en a assez,
Personn' ne veut plus marcher,
Et le cœur bien gros, comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civ'lots.
Même sans tambour, même sans trompette,
On s'en va là haut en baissant la tête.
Refrain
Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés
C'est nous les sacrifiés !
C'est malheureux d'voir sur les grands boul'vards
Tous ces gros qui font leur foire ;
Si pour eux la vie est rose,
Pour nous c'est pas la mêm' chose.
Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués,
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendr' leurs biens, car nous n'avons rien,
Nous autr's, les pauvr's purotins.
Tous les camarades sont enterrés là,
Pour défendr' les biens de ces messieurs-là.
au Refrain
Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve.
Soudain, dans la nuit et dans le silence,
On voit quelqu'un qui s'avance,
C'est un officier de chasseurs à pied,
Qui vient pour nous remplacer.
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes.
Refrain
Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les trouffions
Vont tous se mettre en grève.
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,De monter sur l'plateau,
Car si vous voulez la guerre,
Payez-la de votre peau !

Les autorités militaires, après l'avoir fait interdire par la censure, auraient promis une récompense d'un million de francs-or à qui en dénoncerait le ou les auteurs des paroles. Elle est chantée par des militants pacifistes tous les ans, le 11 novembre, devant le monuments aux morts de Gentioux-Pigerolles (23).

LES DIFFERENTS GENRES DE CHANSONS



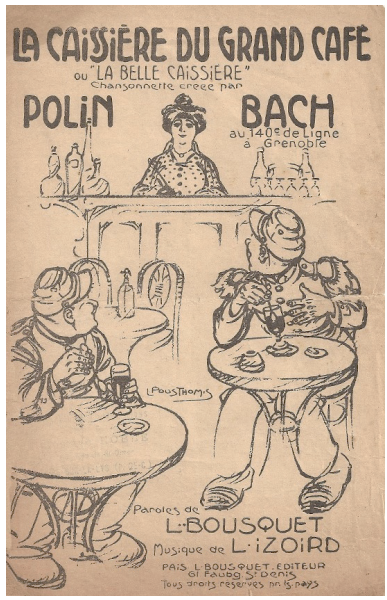
Dans ce répertoire pléthorique, on peut établir une sorte de typologie des chansons, où l'on retrouve les principaux genres de chansons interprétées dans les spectacles de café-concert de la Belle Epoque[3]. On peut citer parmi celles qu'on retrouve le plus souvent :

Les chansons revanchardes et patriotiques

Le rêve passe (1906) musique de Georges Krier et Charles Helmer, paroles d'Armand Foucher, évoque l'épopée napoléonienne
Chargez (1894) musique de Charles Mérelly, paroles de Louis Niallo'h.

Les chansons de propagande

Cocorico (1915) musique de Léo Daniderff, paroles de Bertal-Maubon, oppose le coq



gaulois à l'aigle germanique :
Cocorico ! le coq a chanté
Notre Marseillaise immortelle
Et quand il a battu des ailes
Au Soleil de la Liberté
L'aigle a compris dans un long sursaut
Que devant ses vaines menaces
Le coq lançait vibrant d'audace
Son appel à tous les échos :
Debout les gars ! Debout les gars !
Cocorico !

Ce que c'est qu'un drapeau (1900) musique de Xavier La Mareille, paroles d'Edgar Favart.
En avant les p'tits gars (1913) musique de Joseph Archaimbaud, paroles de Lucien Boyer, qui préfigure curieusement les événements de l'année suivante.

Les succès du comique troupier

Avec l'ami Bidasse (1913)
La caissière du grand café (1914)
Quand Madelon,(1913) qui fut et reste 100 ans plus tard la chanson des poilus.
Ces trois succès ont été créés par Polin et Bach, les principaux représentants de ce genre, avant d'être repris par de multiples interprètes jusqu'à nous (Ouvrard, Fernandel…)

La Madelon

Pour le repos, le plaisir du militaire,
Il est là-bas à deux pas de la forêt

3 L'expression date des années de guerre pour lesquelles l'époque qui précède devient « la belle époque ».



Une maison aux murs tout couverts de lierre
«Aux Tourlourous» c'est le nom du cabaret.
La servante est jeune et gentille,
Légère comme un papillon.
Comme son vin son œil pétille,
Nous l'appelons la Madelon
Nous en rêvons la nuit, nous y pensons le jour,
Ce n'est que Madelon mais pour nous c'est l'amour

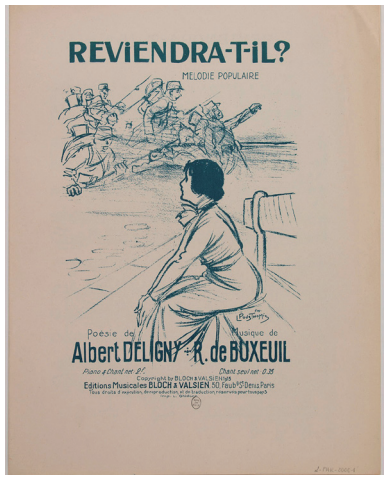
Refrain :
Quand Madelon vient nous servir à boire
Sous la tonnelle on frôle son jupon
Et chacun lui raconte une histoire
Une histoire à sa façon
La Madelon pour nous n'est pas sévère
Quand on lui prend la taille ou le menton
Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire
Madelon, Madelon, Madelon !
Nous avons tous au pays une payse
Qui nous attend et que l'on épousera
Mais elle est loin, bien trop loin pour qu'on lui dise
Ce qu'on fera quand la classe rentrera
En comptant les jours on soupire
Et quand le temps nous semble long
Tout ce qu'on ne peut pas lui dire
On va le dire à Madelon
On l'embrasse dans les coins. Elle dit «veux-tu finir… »
On s'figure que c'est l'autre, ça nous fait bien plaisir.
Au refrain
Un caporal en képi de fantaisie
S'en fut trouver Madelon un beau matin
Et, fou d'amour, lui dit qu'elle était jolie
Et qu'il venait pour lui demander sa main
La Madelon, pas bête, en somme,
Lui répondit en souriant :
Et pourquoi prendrais-je un seul homme
Quand j'aime tout un régiment ?
Tes amis vont venir. Tu n'auras pas ma main
J'en ai bien trop besoin pour leur verser du vin
Au refrain

Les chansons de la vie quotidienne du poilu

La roulante (1917), musique de Lucien Boyer évoque les cuisines mobiles du front
C'est la gamelle (1913) musique de Georges Villard, paroles de Fernand Heintz
Vive le pinard ! (1916), musique de Georges Picquet, paroles de Louis Bousquet
Les cantonnements ; musique de Paul Marinier, paroles de René Dorin
La Garde de nuit à l'Yser (1914), musique de Lucien Boyer, paroles d'Ernest Genval
Le cri du poilu (1915), paroles et musique de Vincent Scotto décrit les fantasmes féminins des soldats de cette époque :
À nos poilus qui sont sur l'front
Qu'est-c'qu'il leur faut comm'distraction ?
Une femme (bis)
Qu'est-c'qui leur ferait gentiment
Passer un sacré bon moment
Une femme (bis)
Au lieu d'la sal'gueule des All'mands
Ils aim'raient bien mieux certain'ment
Une femme (bis)
Cré bon sang qu'est-c'qu'ils n'donn'raient pas
Pour t'nir un moment dans leurs bras
Une femme (bis)

Le 75, ça c'est à nous (1915) musique d'Eugène Rosi, paroles d'Eugène Joullot et Alberty.
Les infirmières (1916) musique de Piétro Codini, musique de Gervy.
Tu l'reverras Paname (1917), musique d'Albert Chantrier, paroles de roger Myra et Dieudonné :
Tu le r'verras Paname
Paname, Paname ;
La tour Eiffel, la plac'Blanch', Notre-Dame,





Les boul'vards et les bell's Madames
Tu le r'verras Paname,
Paname, Paname,
Le métro, le bistro
Où tu prenais l'apéro après l'boulot.
Comm'c'est loin tout ça,
Mais tu le r'verras
A Paname.

Quand on vient en permission (1917) musique de Paul Dalbret, paroles de Maisondieu et Charles Pothier.
La valse bleu horizon (1917) musique de Charles Borel-Clerc, paroles de Charles Pothier.

Les chansons de la vie à l'arrière

Opérette *La cocarde de Mimi Pinson*. Cette opérette, créée en 1915[4], met en scène des personnages de la vie au front ; poilus, officiers, infirmières, cantinière, fournisseurs… Elle connut un grand succès, bien au-delà du contexte qu'elle exploite puisqu'elle est encore jouée actuellement.
Méfiez-vous ! taisez-vous ! (1915) musique et paroles de Jean Péheu.
Reviendra-t-il ?, Valse à l'absent (1917) musique de René de Buxeuil, paroles de Pierre Alberty.
V'là les gothas (1918) musique de George L. Cobb, paroles françaises de Lucien Boyer évoque, sur le mode comique, les bombardements dont Paris fut victime.

4 Musique de Henri Goublier, sur un livret de Maurice Ordonneau et Francis Gally

Les chansons sentimentales

Peut-être les plus nombreuses, la plupart datent des années précédentes ; ce genre ayant été particulièrement en faveur. On peut citer entre autres :
Femmes, que vous êtes jolies (1912) musique de Pierre Codini et Julsam, paroles d'Edgar Favart.
C'est l'amour (de l'opérette créée en 1899 *Les Saltimbanques*) musique de Louis Ganne, paroles de Maurice Ordonneau.
Fascination (1905) musique de Fermo Marchetti, paroles de Maurice de Féraudy.
Reviens (1910) musique et paroles d'Henri Christiné et Harry Fragson.
L'Océan (1911) musique d'Emile Spencer, paroles de Bertal et Maubon.
Le plus joli rêve (1911) musique de Pierre Arezzo, paroles de Pierre Chapelle.
Je sais que vous êtes jolie (1912) musique d'Henri Christiné, paroles d'Henri poupn.
Ah ! c'qu'on s'aimait (1913) musique de Paul Marinier, paroles de Lucien Boyer.
Sous les ponts de Paris (1913) musique de Vincent Scotto, paroles de Jean Rodor.
Sur la Riviéra (1913) musique de Léo Daniderff, paroles de Marcel Bertal et Emile Ronn.
Petite marraine (1915) musique de A. Tollet, paroles d'Alcide et Roger Myra.
Tout le long de la Tamise (1916) musique d'Eugène Rosi, paroles d'Armand Foucher et Eugène Joullot :
Tout le long de la Tamise,
Ils sont allés tous les deux,

Goûter l'heure exquise
Du printemps qui grise
Dans les prés fleuris semés de coins ombreux,
Et dans un doux badinage
S'app'lant : darling et loulou,
Sous le vert feuillage,
Chacun d'eux s'engage
Et le vent répète I love you.

Les chansons légères

Viens Poupoule (1902), adaptation d'un succès allemand… un comble ! musique d'Adolph Spahn, arrangée par Henri Christiné, paroles françaises d'Alexandre Trébitsch et Henri Christiné.

Ca ne vaut pas l'amour (1906) musique de François Perpignan, paroles d'Alexandre Trébitsch.

Y'a qu'l'amour !... (1906) musique de Charles Mougeot, paroles de Paul Briollet et Léo Lelièvre.

Caroline, Caroline (1909) musique de Vincent Scotto, paroles de Vincent Telly et Ferdinand-Louis Bénech.

Si tu veux… Marguerite (1912) musique d'Albert Valsien, paroles de Vincent Telly.

L'ENGAGEMENT DES ARTISTES

Certains artistes, non mobilisés, consacrent une grande partie de leur temps aux tournées dans les camps de l'arrière du front ou dans les hôpitaux militaires ; c'est le cas de Théodore Botrel, qui y interprète son nouveau répertoire patriotique, belliqueux et revanchard, après avoir été depuis les années 1890 le chantre d'une Bretagne « folklorisée » ; il chante notamment *Ma petite Mimi* sur l'air improbable de *La petite Tonkinoise* dont la musique avait été composée par Vincent Scotto en 1906 ou *Rosalie*, à la gloire à la terrible baïonnette française (*sic*). Marthe Chenal de l'Opéra, drapée dans un drapeau tricolore, reprend pour la troupe un succès nationaliste de 1900 : *Ce que c'est qu'un drapeau*.[5] De nombreux chansonniers participent à ces tournées, dans des répertoires adaptés aux circonstances (cf ci-dessous Lucien Boyer, Une chanson peut en cacher une autre). Montéhus, chansonnier antimilitariste et révolutionnaire de l'avant-guerre (il a écrit notammen *Gloire au 17ème* en hommage aux soldats du 17e RI de Béziers qui avaient fraternisé avec les vignerons révoltés en 1907) rejoint l'Union sacrée dès 1914 et met son talent au service de la patrie avec des œuvres parmi lesquelles on peut citer : *La guerre finale* qui détourne *L'Internationale*, *La Voix des Mourants*, *Debout les Morts !*.

5 Musique de Diodet-Lamareille, paroles d'Edgard Favart.

LE THEATRE AUX ARMÉES

Dès 1915, Emile Fabre, administrateur général de la Comédie française et Alphonse Séché, homme de lettres sont à l'initiative du Théâtre aux Armées. Ils conçoivent l'organisation de tournées de professionnels du spectacle vers la zone des combats. Afin d'obtenir des soutiens moraux (la hiérarchie militaire ne voit pas cette initiative d'un bon œil), et des soutiens financiers, un comité d'action est constitué à Paris, L'œuvre du Théâtre aux Armées. Les soldats peuvent ainsi assister à des représentations théâtrales, des concerts, des revues et des récitals. De nombreux acteurs et chanteurs sillonnent les camps sur l'arrière des lignes de front.

Les soldats présentent également des spectacles divers, souvent dans le style des revues de music-hall : on se souvient de la scène du film *La grande Illusion*[1] dans laquelle des soldats français et anglais d'un camp de prisonniers en Allemagne montent un spectacle pour leurs camarades. Dans ses mémoires[2], Maurice Chevalier relate le souvenir des revues montées dans le camp de prisonniers d'Altengrabow, près de Berlin avec l'aide du dessinateur Joë Bridge.

1 Chef d'œuvre de Jean Renoir (1937) avec Pierre Fresnay, Erich Von Stroheim et Jean Gabin dans les rôles principaux.
2 Ma route et mes chansons, éditions Julliard, 1946/1947.

LES CHANSONS ET L'ACTUALITÉ DE LA GUERRE

Références aux batailles

Ce que chantent les flots de la Marne (1916)

musique de Jean Lenoir, paroles de Willems
L'angélus de Verdun (1917) musique de P. Rigal, paroles d'Albert Rieu.
Verdun, on ne passe pas (1916) musique de René Mercier, paroles de Jack Cazol et Eugène Joullot :

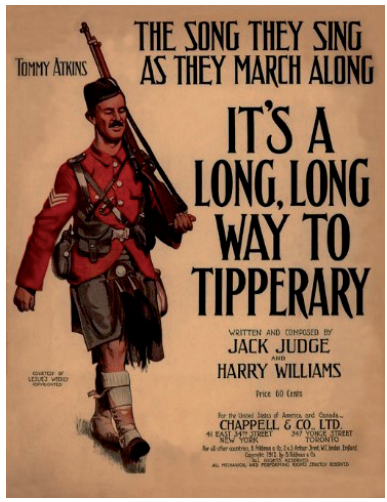


Et Verdun, la victorieuse,
Pousse un cri que portent là-bas
Les échos des bords de la Meuse,
Halte-là ! on ne passe pas…
Plus de morgue, plus d'arrogance
Fuyez barbares et laquais,
C'est ici la porte de France
Et vous ne passerez jamais.

Ils n'passeront pas (1916) musique d'Eugène Dédé, paroles d'André Danerty.
La Toussaint rouge (1917) musique de Raoul Soler, paroles de de Raoul Soler et Loysel.
La prière des ruines (1917) musique de René de Buxeuil, paroles de Roland Gaël.
Dans les fossés d' Vincennes (1917) musique de Fernand Heintz, paroles de Cami.

Les Anglais

Les deux principales chansons apportées par les troupes anglaises dès 1914 sont les suivantes :
Hello who's your lady friend? (1912) interprétée par le chanteur franco-britannique Fragson qui en a composé la musique.
It's a long way to Tipperary (1912) musique et paroles de Jack Judge et Harry Williams.
Tout le long de la Tamise (1916) musique d'Eugène Rosi, paroles d'Armand Foucher et



Eugène Joullot.
Roses de Picardie (1916) musique d'Haydn-Wood, paroles traduites en français par Pierre d'Amor et reprise par Yves Montand dans une nouvelle version d'Eddy Marnay ; elle fait référence aux combats meurtriers auxquels les troupes britanniques ont pris part dans cette région.

Les Américains

Over there (1917) musique de Geo M. Cohan
L'étendard étoilé (1917) musique de Charles Borel-Clerc, paroles de Charles-Louis Pothier.
Américaine (1917) musique de Romain Desmoulins, paroles de Roger Myra et William Burtey.
Vive l'Oncle Sam ! (1917) musique arrangée par Désiré Berniaux, paroles d'Edmond Dufleuve.

Les échanges musicaux avec les anglo-saxons

Les influences musicales réciproques entre le « nouveau monde » et la « vieille Europe » n'ont pas attendu l'entrée en guerre des Etats-Unis en 1917. Dès les premières années du XXe siècle, les nouveaux rythmes venus du continent américain sont utilisés dans les répertoires ; le ragtime et le tango, ainsi que leurs diverses variantes connaissent des adaptations, intéressant également des musiciens « classiques », comme Erik Satie ou Claude Debussy. Dans un premier temps, il s'agit d'un répertoire de salon ou dancing ou d'harmonies militaires. Dans les

années 1910, le chanteur Fragson, d'origine britannique, adapte plusieurs chansons américaines en français dont certaines, écrites sur des rythmes de ragtime, vont connaître un grand succès : *Je connais une blonde* (1911), *À la Martinique* (1912), *Dans mon pays* (1913).

Le véritable choc culturel est constitué par l'arrivée, avec les troupes américaines en 1917 et 1918, des premiers « military band », formés d'instruments à vent accompagnés d'objets bruyants divers[6]. Ces orchestres sont formés principalement de musiciens de couleur. Aussi, les contemporains ont-ils rapidement utilisé le terme de « musique de nègres » pour qualifier ce qui constituait les premières formes de jazz.

Dans l'autre sens, les musiciens américains s'étaient depuis longtemps inspiré des répertoires européens, pour les adapter aux goûts de leurs publics. En 1917, un succès français de l'année précédente *Tout le long de la Tamise* est adapté en anglais sous le titre de *Primrose Day* On peut ici évoquer l'anecdote d'un air connu dont la plupart ignorent l'origine. En 1936, Charlie Chaplin choisit, pour accompagner son célèbre film *Les temps modernes*, une chanson créée en France en 1917 et rapportée aux Etats-Unis par les soldats du corps expéditionnaire : il s'agit de *Je cherche après Titine*[7].

Une chanson peut en cacher une autre : la Madelon de la victoire

En 1920, le chansonnier Lucien Boyer fut très surpris de recevoir la Légion d'Honneur. Il avait certes écrit les paroles de nombreuses chansons à succès, avant et pendant la guerre. Il venait de publier, sur une musique de Charles Borel-Clerc, *La Madelon de la Victoire*, créé par Maurice Chevalier dans une des premières revues du Casino de Paris. La chancellerie, peu au fait des chansons, avait tout simplement confondu cette dernière chanson avec la célèbre *Quand Madelon*, créée en 1913, qui reste cent ans plus tard, « l'hymne » des poilus et dont on souhaitait récompenser les



auteur et compositeur. Néanmoins, Lucien Boyer s'était illustré pendant les quatre ans du conflit comme chansonnier aux armées, interprétant son répertoire de chansons et de poèmes sur tous les fronts où les troupes françaises étaient engagées.

LA PREMIERE GUERRE MONDIALE DANS LES CHANSONS POSTERIEURES

Les chansons nationalistes et triomphatrices de l'immédiat après-guerre

Dans l'euphorie de la victoire, on continue à créer de nombreuses chansons qui célèbrent l'armée française et ses alliés, tout en présentant les Allemands comme les ennemis héréditaires :

Qui a gagné la guerre ? (1919) musique de Charles Borel-Clerc, paroles de Charles-Louis Pothier.

Ils ont rendu l'Alsace et la Lorraine (1919) musique et paroles des mêmes.

Le hussard de la mort (1922) idem.

1919 (marche des hommes bleus) (1919) musique de Vincent Scotto, paoles de Lucien Byer.

L'arc de triomphe (marche de la victoire) (1919) musique d'Alcide Mario, paroles de Charles Thuillier et Pierre Chapelle.

Dans ce répertoire, il faut citer à part *La Madelon de la victoire*, qui valut à son compositeur Lucien Boyer de recevoir la Légion d'Honneur en 1920 (cf Une chanson

6 Washboards, avertisseurs sonores, etc…

7 *Je cherche après Titine* (1917) ; musique de Léo Daniderff, paroles françaises de Bertal-Maubon.

peut en cacher une autre) :
Madelon, emplis mon verre
Et chante avec les poilus :
Nous avons gagné la guerre
Hein ! Crois-tu qu'on les a eus !
Madelon, ah ! verse à boire,
Et surtout n'y mets pas d'eau
C'est pour fêter la victoire,
Joffre, Foch et Clémenceau !

UN RÉPERTOIRE DE PLUS EN PLUS PACIFISTE

Par la suite, les références à la guerre se font de plus en plus pacifistes, suivant une tendance assez importante de l'opinion publique de l'entre-deux-guerres. On peut citer *Garde de nuit à l'Yser*, créé en 1914 et enregistré par Damia en 1933.
La Butte rouge, écrite en 1923 par le chansonnier anarchiste Montéhus appartient également à ce répertoire ; elle fait référence à la butte de Bapaume, théâtre de violents combats sur le front de la Somme.
En 1939/40, une partie du répertoire de la 1re guerre mondiale est repris par de nouveaux artistes, parfois dans une version nouvelle ; on fait toujours appel à la Madelon.
Après 1945 et jusqu'à nos jours, la première guerre mondiale a continué à inspirer des auteurs et compositeurs. Georges Brassens, en 1962, fait rimer « guerre » avec « camembert » dans *La guerre de 14-18* ; Michel Sardou rend hommage aux victimes de la bataille de *Verdun* en 1995 dans la chanson éponyme. Renaud évoque les mutineries de 1917 dans *La Médaille*.

Pascal Soula

Bibliographie succinte

Chantal Brunschwig, Louis-Jean Calvet, Jean-Claude Klein
Cent ans de chanson française, Seuil, 1981

M. Schmidt
Chanson de la revanche et de la Grande Guerre, Editions Serpenoises, 1985

Serge Dillaz *La chanson sous la IIIe République*. Tallandier, 1991

François Caradec et Alain Weill
Le café-concert. Fayard, 2007

Ma route et mes chansons, volumes 1 et 2, Maurice Chevalier. Julliard, 1946/47

Ma vie, mes amours, mes aventures, confidences [d'Eugénie Buffet] recueillies par Maurice Hamel. Figuière, 1930

Mayol, mémoires recueillis par Charles Cluny. Querelle, 1929

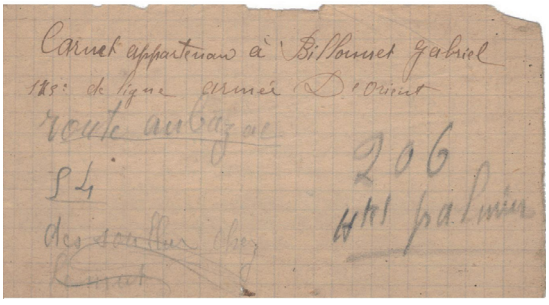
Mémoire de la chanson, 1200 chansons du Moyen-Age à 1919, réunies par Martin Pénet. Omnibus, 2001

André Sallée et Philippe Chauveau
Music-hall et café-concert, Bordas, 1985

Théodore Botrel
Souvenirs d'un barde errant, Brittia, 1946



Gabriel Billonnet en 1918 à Salonique. Il a 24 ans.



Couverture du carnet de guerre de Gabriel Billonnet 175e de ligne Armée d'Orient.

Route d'Ambazac

Gabriel Billonnet, Poilu d'Orient
Mon grand-père inconnu...

Daniel Drouard

D'ONTE SES ? n°19, printemps-été 2019

CERCLE DE GÉNÉALOGIE ET D'HISTOIRE DES MARCHOIS ET LIMOUSINS

L'auteur : Daniel Drouard est retraité de l'industrie. Né à Lyon en 1950, toute son ascendance maternelle est Limousine. Passionné d'histoire médiévale et de la Renaissance, il travaille la généalogie depuis 20 ans. Co-organisateur d'une grande cousinade à Augne (Haute Vienne) en 2004.

Résumé : Retracer le parcours de combattant de ce grand-père que je n'ai pas connu est apparu comme une nécessité pour l'honnorer parmi tous ses camarades Poilus d'Orient, envoyés au massacre des Dardanelles, méprisés par Clémenceau qui les avait surnommés *les jardiniers de Salonique*. Leurs combats victorieux dans les Balkans ont été décisifs sur l'issue de la guerre et en remerciement, ils ont été maintenus en guerre en Crimée.

Gabriel Billonnet, grand-père que j'aurais tant aimé connaître, naît en Haute-Vienne dans le village de Beaumont (devenu Beaumont-du-Lac) le 29 avril 1895, fils de Léonard originaire de Chamberet et de Marie Prabonnaud née à Beaumont, la famille Prabonnaud étant fixée à Beaumont depuis 1870.
En ce début de l'année 1914, il vit paisiblement de l'agriculture dans la ferme paternelle au hameau de Pert. La France entre en guerre le 3 août suivant. Gabriel Billonnet a 19 ans. Il va alors effectuer un périple de quasi 5 années, et qui va le conduire très loin de France.

L'ÉPISODE DE SA VIE GUERRIÈRE SE DÉROULE EN CINQ TEMPS

Après six mois de formation à Limoges, puis au Camp de Souge en Gironde et enfin à Saintes où le 175e R.I.est formé, il est plongé dans la tragédie du détroit des Dardanelles. Episode qui tourne court, effroyable massacre pour rien.

Plus tard, Alexandre Millerand, ministre de la Guerre, décide du soutien de la France à l'armée Serbe et du maintien du 175e régiment d'infanterie dans la région des Balkans. Ce troisième temps est le plus dramatique, Gabriel étant gravement blessé par des balles bulgares.

De retour en France pour une dizaine de mois, puis à peine remis de ses blessures, il doit rejoindre son régiment au combat.

Le 11 novembre 1918 sonne la fin de la guerre mais pas pour Gabriel ! Georges Clémenceau décide de la vie de ces hommes déjà si durement éprouvés. Le 175e ne rentre pas en France mais est envoyé directement en Crimée défendre Sébastopol contre les armées bolcheviques.

L'Armée d'Orient est une grande méconnue. La Marne, Verdun, le chemin des Dames, ou l'Argonne, autant de noms célèbres, racontés, filmés et enseignés de la Première Guerre mondiale. Les Dardanelles, la Macédoine, Monastir ou Salonique, beaucoup moins. Aujourd'hui, peu de Français se souviennent qu'entre 1915 et 1919, plus de 300 000 de leurs aïeux sont passés par les terrains d'opération d'Orient : Dardanelles, Serbie, Albanie, Macédoine, Bessarabie, Crimée, Hongrie, etc.. Pourtant, la victoire sur ce front a eu une influence déterminante sur la fin du conflit.

Dans cette région du monde, à cette époque, les premiers ennemis du soldat ne sont ni les balles ni les obus. Le paludisme, la dysenterie, la grippe, sans parler d'autres pathologies comme les pieds gelés, le scorbut, la grippe éclaircissent dangereusement les rangs des unités engagées sur le terrain. Les évacuations sont quotidiennes.

Les problèmes d'hygiène, les privations et les conditions de vie expliquent que ces épidémies ont des conséquences catastrophiques sur les troupes.

Les J.M.O. des Services de Santé décrivent épouvantablement les efforts réalisés en matière de maintien de l'hygiène et de prévention.

Les températures sont extrêmes, avoisinant régulièrement les 40 degrés en été et les -20 degrés en hiver. Aux difficultés de vie des soldats en campagne, viennent s'ajouter également les problèmes particuliers liés à l'éloignement des théâtres d'opérations. Cet isolement géographique entraîne un isolement psychologique. Le courrier n'est pas régulier en raison des difficultés de transport, tant en mer que sur terre. Chaque navire coulé est synonyme de la disparition de milliers de lettres et colis attendus par les poilus.

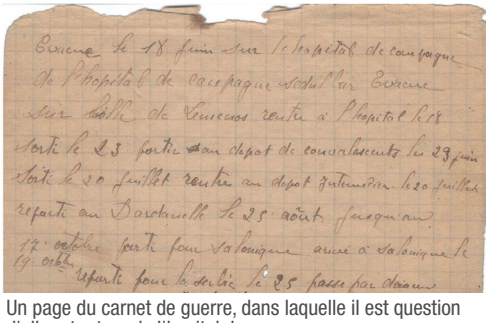
Le tableau général étant brossé, il est temps de revenir à Gabriel Billonnet, soldat du 175e R.I.

Il est un homme de la terre, pas un littéraire. Peu habitué à disserter, son carnet de guerre n'est qu'un résumé de son périple. Pas de description, pas de pensée profonde, pas même une expression de douleur n'y figure. Ce carnet est lui-même un rescapé. Après le décès de Gabriel en 1941, son épouse vraisemblablement aigrie, a détruit tout ce qui l'agaçait ou qu'elle ne pouvait supporter dans ses récits soldatesques. C'est leur petite fille de 11 ans, ma maman, qui s'en empara pour en éviter la destruction complète et qui, durant plus de 70 ans l'a conservé sans jamais s'en séparer. Les cérémonies du centenaire et beaucoup de persuasion, l'ont décidée à me le prêter !

Par ailleurs, précisons que très peu d'écrits sur ce régiment existent dès lors qu'il a été constitué en 1915 dans le seul et unique but de combattre aux Dardanelles puis dans les Balkans notamment en Serbie et terminer sa mission par la campagne de Crimée. De retour en France, n'ayant plus de raison d'être, il est dissout en 1919. Telles ont été les toutes premières difficultés pour retracer ces années d'un poilu du Limousin. Embarquons avec Gabriel, Poilu d'Orient, 19 ans.

Année 1914 (décembre)

La première affectation de Gabriel est au 63e régiment d'infanterie basé à Limoges et dont la base se situe à la Caserne Beaupuy. Il en repart aussitôt pour La Rochelle.



Un page du carnet de guerre, dans laquelle il est question d'aller et retour de l'hopital de campagne.

Année 1915

Début avril 1915, il est envoyé près de Bordeaux, toujours en formation, au Camp



La caserne Beaupuy de Limoges dans laquelle Gabriel Billonnet effectue ses classes.

de Souge.
Il est alors proche de son affectation finale, le 175e régiment d'infanterie qui est en cours de constitution à Saintes pour ce qui est du 3e bataillon. Il semble que la formation de ce bataillon soit en retard si l'on en juge par l'évolution du reste du régiment. En effet, la majeure partie du 175e a déjà embarqué depuis le 4 mars dans trois bateaux à Marseille en direction des Dardanelles alors que Gabriel n'embarque que le 15 mai sur *l'Australien.*
Gabriel vient de vivre son premier semestre de vie militaire et entre en contact avec la guerre.
Certes, lorsque Gabriel est débarqué, les combats de Sedd-Ul-Bahr sont terminés, mais il est précipité dans ceux du Kérévés Déré de la bataille de Krithia. L'historique du 175e précise bien une offensive violente en date du 4 juin.
Le J.M.O. du service de brancardiers de la division indique avoir reçu 140 blessés du 175e ce jour-là, dont Gabriel qui est relevé du combat et évacué blessé sur l'hôpital de campagne le 18 sur l'île de Lemnos, base arrière en territoire grec.

Au terme de ces quelques semaines de repos, on renvoie à nouveau Gabriel dans la même région afin de maintenir les avancées acquises durant son absence. Il reste en position aux Dardanelles jusqu'au 17 octobre 1915, c'est le rôle attribué par les Anglais au 175e R.I. français.
Trois mois plus tard la bataille des Dardanelles est terminée. Tous sont repartis. Bilan : un demi million de morts dont 47 000 Français (tués aux combats, des suites de blessures et de maladies).
Avec le recul de l'historien, Pierre Miquel écrit dans son livre *Les Poilus d'Orient*:
À la fin de l'été 1915, les pseudo-stratèges en sont maintenant (enfin) persuadés : il va falloir évacuer les troupes de cette impasse. On va le faire dans le calme, sans précipitation, sans donner à l'ennemi l'impression d'une retraite afin d'éviter une contre-offensive turque qui transformerait la retraite alliée en débâcle. L'évacuation de la presqu'île de Gallipoli va s'échelonner jusqu'en décembre 1915, facilitée par une certaine inertie des Turcs. Les Français seront parmi les derniers à partir, début janvier 1916.
Les soldats survivants de ce massacre vont-ils être accueillis en héros en Europe ? Pas même. Les troupes alliées ne sont pas rapatriées mais transférées vers Salonique, en Grèce macédonienne, où elles vont participer à une guerre confuse contre les Bulgares puis une occupation du territoire roumain jusqu'en 1918 : un conflit oublié dont l'âpreté des derniers moments est très bien rendue dans le film magnifique de Bertrand Tavernier « Capitaine Conan ».
Revenus au pays, les « Dardas » ne trouveront



Cimetière français de Sedd-Ul-Bahr (Turquie). CP.

qu'indifférence ou perplexité quant à leurs souffrances et à leurs sacrifices. Que peuvent peser les 10 000 morts français des rives turques face aux 600 000 morts de Verdun et au million et demi de victimes du conflit ? Rares sont les monuments aux morts qui mentionnent les troupes d'orient.

Les propos de Pierre Miquel se confirment en 2014. Parmi les nombreuses cérémonies du centenaire de cette guerre, combien ont rendu hommage aux poilus d'Orient ? Combien de monuments existent sur notre sol pour rappeler leurs sacrifices ? C'est hélas en Turquie, précisément à Sedd-Ul-Bahr que le plus bel hommage leur est rendu. Un seul cimetière est créé à Sedd-Ul-Bahr regroupant tous les corps, aussi bien ceux venant de l'île de Lemnos dans laquelle se trouvait l'hôpital d'évacuation. Il y a aujourd'hui près de 15 000 corps dans cette nécropole, dont seulement 2 340 identifiés et plus de 12 000 dans cinq ossuaires. Sur la tour lanterne, visible à des kilomètres, des mots de Victor Hugo sont inscrits :

Gloire à notre France éternelle,
Gloire à ceux qui sont morts pour elle,
Aux martyrs, aux vaillants, aux forts,
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple
Et qui mourront comme ils sont morts.

Hélas, les braves n'ont pas droit au repos ! Gabriel est aussitôt dirigé vers Salonique où une autre partie de guerre l'attend. Seulement six jours à Salonique et il faut repartir en direction de la Serbie en passant par la ville de Verria.

L'historique officiel du 175e précise les évènements et les combats entre le 1er novembre et le 12 décembre 1915 Le mois de novembre commence tout juste. Les combats font rage dans cette région froide et hostile. Les hommes n'ont pas d'abri et se blottissent, les nuits, comme ils peuvent.

Dans les combats de Rabrovo et Tartali, de Stroumitza et de Kalkovo, Gabriel voit mourir 55 de ses compagnons d'armes. Tous étaient si jeunes. Tous étaient attendus dans leurs villages. Ils n'avaient rien contre ces Bulgares qui les ont tués. Gabriel est tout juste âgé de 20 ans et demi. La hiérarchie se doit de dresser un bilan de cette opération qui, une fois de plus a été un échec, les troupes alliées devant se replier sur Salonique.

Cette armée d'Orient comptabilise ainsi deux échecs important en cette année 1915 : le premier est celui des Dardanelles et le second cette première campagne de Serbie. Concernant le second, contrairement aux Dardanelles, ce sont les Français qui sont à l'origine de cette initiative

Année 1916

Les 5 mois et demi suivant, le 175e est employé aux travaux et à l'organisation du camp retranché de Salonique.

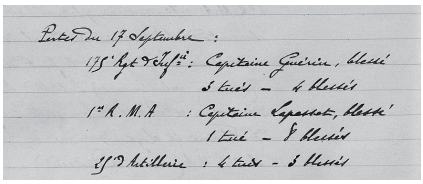
Et c'est ainsi que Gabriel participe à cette organisation durant quatre mois et demi à Vatiluck et Topçin puis encore un mois plus haut, à Vergetor et Janes où il reste tout le mois de mai.
Les archives n'indiquent pas de combats majeurs dans cette zone pour la 156e division. Pour autant les conditions de vie sont assez difficiles car les soldats s'y rendent en décembre et ils passeront le rude hiver serbe en bivouac tout en travaillant la journée. Gabriel aura les pieds gelés.

Le J.M.O. précise l'installation du 175e R.I. entre le village de Tumba et le Gorgop Deresi en date du 2 août 1916. Le régiment reçoit l'ordre de mouvement le 21 août. Les troupes embarquent en train. La ville de Vertekop est la destination, prélude aux combats dramatiques entourant Monastir.

Les événements décrits dans cette page s'inscrivent plus globalement dans *La Bataille de Monastir*. Nous avons bien compris que Gabriel se sépare temporairement de son régiment pour raison d'hospitalisation.
Alors que les troupes embarquent en train afin de se diriger vers des zones stratégiques et cantonnent à Rizovo un peu au nord de Verria, Gabriel, à la fin de ses soins, est réexpédié par voie ferrée jusqu'à Verria afin de rejoindre son unité qui se prépare aux combats. Ensuite, c'est en marche forcée que son groupe rejoint le village de Galisan .
Le 12 septembre, le 175e R.I. associé au bataillon russe, remporte la bataille du Subrec. Gabriel n'a pas encore rejoint son régiment, mais c'est chose faite à Neveska deux jours après.

Le 15 septembre l'ordre de mouvement est donné. Et le 16 septembre de nouveaux ordres, émis par le Général Sarrail commandant l'Armée d'Orient, redescendent en cascade. Le Général commandant la 156e division positionne plus précisément le 175e R.I.autour des villages de Pétorak et Banica

À la fin de cette journée de combat du 17 septembre 1916, le journal indique laconiquement : *Les hommes n'ont plus de nom. Ils ne sont qu'un nombre de tués*.


Pertes du 17 septembre. Etrait du JMO de la 156e D.I.

Le 19 septembre est une journée excessivement difficile pour le régiment de Gabriel. Les Bulgares bien décidés à conserver leur position sur Petorak lancent leurs attaques sur la ligne complète y compris avec leur cavalerie traditionnelle dont Gabriel gardera longtemps le souvenir.
Le bilan de la journée est très lourd.

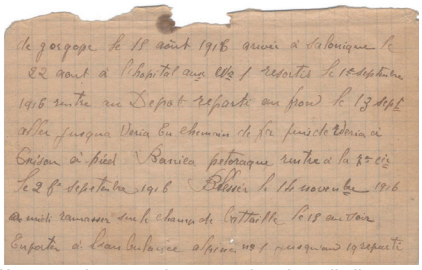
Dans la journée du 28 septembre, les bombardements ennemis sont incessants, tandis que nos soldats s'emploient à organiser et creuser encore leurs tranchées.
La fin du mois d'octobre approche et les conditions météorologiques se dégradent rapidement.
Au tout début du mois de novembre 1916, les pluies tellement intenses qu'elles ont détrempé les terrains au point de rendre impossible tout combat. Le commandement général décide de modifier certaines positions. Le 175e est envoyé en cantonnement à Vakufkoj.
Une importante bataille se prépare : la *Boucle de la Cerna*. Région difficile d'accès. Conditions hivernales. La 17e division d'infanterie coloniale en appui de l'armée Serbe se prépare à l'offensive. Il s'agit de contraindre les Bulgares au repli pour libérer l'accès à Monastir.
Le Général Leblois lance un ordre le 12 novembre 1916 qui sera lourd de conséquence pour Gabriel. Le 175e R.I. est en quelque sorte *prêté* en renfort à la 17e D.I.C.

14 novembre 1916.Il est midi. Comme prévu par les ordres le 35e D.I.C. et le 175e R.I. donnent l'assaut sur l'ennemi bulgare.
Gabriel tombe dès les premières minutes, ici, à Rahmanli. Une balle ennemie l'a transpercé de part en part.
Pour le 175e R.I. les pertes humaines sont

considérables. Si Gabriel a la chance de s'en sortir vivant, trente cinq de ses compagnons laisseront leur vie sur cette terre de Rahmanli en quelques heures seulement.
Gisant sur cette terre, il reste 255 blessés, dont Gabriel, à évacuer. L'évacuation n'est pas simple. Les conditions météo, le froid de l'hiver, l'attaque a une nouvelle fois été un échec et les brancardiers doivent agir sous la mitraille.
Gabriel reste à terre dans le froid et la boue sans pouvoir bouger durant ***trente heures***. Est-il possible d'imaginer ce qu'un homme peut ressentir en pareille position ? Pense-t-il rester vivant ? Vers qui ou quoi vont ses pensées, là, parmi les corps meurtris ou sans vie ? Entend-il les gémissements, les cris, les hurlements des autres gamins de 20 ans parfois déchiquetés qui l'entourent ?
Il est enfin récupéré vivant, évacué vers l'ambulance Alpine n°1 qui semble manquer cruellement de moyen.
Gabriel peut enfin être soigné de ses blessures six jours après ce terrible après-midi du 14 novembre 1916.
L'hôpital temporaire n°2 de Salonique porte aussi le nom de *Princesse Marie*. Gabriel reçoit ici les soins nécessaires avant son rapatriement en France. Il y reste deux mois.

Année 1917

Il est fort probable que Gabriel soit déjà atteint par le scorbut. Après cinq jours de navigation, il foule enfin le sol de France, après deux années d'absence.
La France en cas de guerre n'a pas la capacité hospitalière suffisante pour accueillir tous ses blessés. Dès 1914, le gouvernement réquisitionne les grands hôtels et palaces, sur des périodes déterminées afin d'être transformés en établissements de soins. Ceux des Alpes-Maritimes sont assez grands et assez nombreux pour remplir cette tâche et idéalement situés pour les blessés d'Orient.
Gabriel est accueilli au *Grand Hôtel des Palmiers* situé au 44, Boulevard Victor Hugo à Nice.
Ce palace d'une capacité de 300 lits devient, pour la circonstance, l'hôpital n°206 de la 15e Région militaire. *L'Hôtel des Palmiers* a changé de nom et de façade. Aujourd'hui, il se nomme *Le Splendid* et affiche une affreuse façade contemporaine.
Le séjour de Gabriel est de courte durée.



Une page du carnet de guerre, dans laquelle il est question de soldat blessé sur le champ de bataille.

Le 25 février une convalescence de trois semaines est la bienvenue suivie d'un retour à la caserne du 175e à Grenoble puis d'une permission bien méritée d'un mois jusqu'à mi-avril 1917. Il approche de ses 22 ans.
Retour pour une entrée en clinique pendant huit jours, Gabriel se fait arracher les dents, ce qui lui coûte la totalité de sa dentition. Passé cet épisode malgré tout douloureux, Gabriel est envoyé dans la Drôme. L'utilisation de soldats mobilisés pour les travaux agricoles n'est pas une nouveauté en 1917. Gabriel est affecté aux travaux au hameau *Les Vaures* jouxtant la commune de Livron. On peut aisément imaginer le bonheur de Gabriel plongé dans l'univers agricole qu'il a quitté depuis plus de deux ans. Bonheur de courte durée car Gabriel entre à nouveau en clinique dentaire, vraisemblablement pour se faire appareiller, le 13 août 1917.
Après un bref passage à la caserne du 175e à Grenoble le voilà envoyé en mission *neige*. L'hiver rude et précoce de 1917 conduit les autorités à demander l'aide de l'armée pour dégager les routes d'accès à la ville de Briançon. Il reste 40 jours, cantonné à la Caserne Berwick.Dans sa grande mansuétude, l'autorité militaire accorde à Gabriel quelques jours de permission qui lui permettent de passer enfin un Noël en dehors. Le lendemain 26 décembre, il est de retour en caserne et prépare son paquetage car son séjour en France s'achève.
1917 reste une année parenthèse pour lui, loin des horreurs des combats. Le lendemain il reprend le chemin de la guerre sans encore

se douter que cette année de tranquillité relative va lui coûter bien cher. Via Marseille, le 12 janvier 1918 il est à Livourne en Italie.

Année 1918

Gabriel s'est à nouveau habitué à la vie sur le sol natal. Il aurait bien joué les prolongations si les hauts commandements militaires n'en avaient décidé autrement.

C'est en train que Gabriel traverse l'Italie. Il doit embarquer à Tarente afin de rejoindre son régiment en Serbie. On imagine que ce n'est pas le rire aux lèvres qu'il regarde défiler les paysages italiens.

L'itinéraire suivi par Gabriel et ses compagnons est, en réalité, mis au point depuis des mois.

Le 22 juillet 1917, le service des transports Tarente – Itéa commence à fonctionner. Les troupes de l'Armée d'Orient arrivant par voie ferrée à Tarente, sont conduites par mer à Itéa, petit port Grec. D'Itéa les hommes sont transportés en camions jusqu'à Bralo, où ils prennent le train pour Salonique.

C'est la fin de la partie maritime du voyage. Les troupes sont alors entassées dans des camions pour une longue et périlleuse route de montagne.

Enfin, le 23 janvier 1918, Gabriel est de retour à Salonique et débarque à la gare des Orientaux, puis direction Zeitenlik. Lorsque Gabriel y séjourne, c'est un vaste camp militaire à trois kms au nord de Salonique, entre les routes de Sérès et de Monastir, où les autorités grecques ont décidé d'y installer toutes les armées alliées. À 14 km à l'est de Salonique, un centre d'instruction des armées alliées, Hortackoj, accueille toutes les troupes à l'entraînement. Gabriel y est envoyé trois semaines en exercice.

Le 27 mars, il repart en opérations. Il doit retourner exactement dans le secteur où il a été blessé il y a quinze mois, on imagine son émotion. De plus, si autrefois il combattait aux côtés de soldats russes, le contexte international a passablement été modifié. Les alliés d'hier ne sont pas forcément ceux d'aujourd'hui. Tandis que Gabriel était encore occupé à déblayer la neige dans le Briançonnais, les bolcheviks russes se révoltaient en octobre 1917. La révolution russe a un impact direct sur le moral et le comportement des troupes russes, alors alliées de la France et de l'Angleterre. Des soldats russes contestent de plus en plus les ordres, sont surpris à fraterniser avec l'ennemi bulgare qui ne se gêne pas pour profiter de la situation.

C'est ainsi que le commandement de l'armée française d'Orient est inquiet au plus au point quant à la fiabilité de tels alliés. Autre changement depuis le retour de Gabriel : le général Sarrail a été rappelé et remplacé par le général Henrys. Celui-ci réalise la situation et le 2 janvier 1918, demande à la coalition de relever progressivement les troupes russes et de les éloigner. Néanmoins, il ne faut pas laisser vides les positions occupées par les Russes. Il demande, entre autres, que le 175e R.I. lui soit laissé à son entière disposition. Les archives révèlent son courrier classé *secret* du 2 janvier 1918, dans lequel la situation est parfaitement décrite.

Gabriel est accueilli dans la région par le froid intense, le brouillard, les chutes de neige en abondance, rendant même impossibles les actions militaires (comptes-rendus journaliers du général Henrys).

Il arrive à Florina le 28 mars 1918. Entre patrouilles et travaux de tranchées, les troupes surveillent l'ensemble du front. Tandis que l'état-major du 175e R.I. est fixé à Strobovo nos poilus usent leurs semelles de Florina à Armenohor, Armensko, Zelovo, Breznica, Biklista et Tipesika

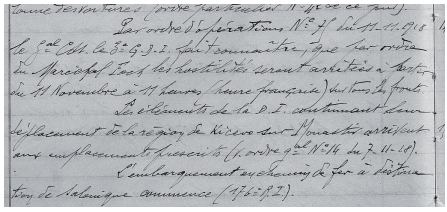
Du 1er au 18 avril 1918, il fait partie des patrouilles de surveillance toujours dans le même secteur. Le rythme change à partir du 18 avril. À l'ouest du lac Prespa, une chaîne montagneuse du nord au sud constitue une barrière que l'armée d'Orient occupe et défend. Gabriel est affecté à la défense du piton sud pendant un mois.

Le 22 août le 175e R.I. ayant terminé sa phase d'instruction, est remis en mouvement.

Et c'est à Ostina que Gabriel se trouve en attente. Depuis le début septembre 1918, on observe dans les rapports des J.M.O. de la 156e division une certaine agitation dans l'organisation des différents régiments, ce qui laisse augurer une offensive importante

contre les Bulgares.
Le 14 septembre est la veille d'une attaque et le 175e R.I. est rapproché de Monastir :
Le commandement général de toutes les forces alliées en Orient prépare une attaque sur tout le front qui se voudra finale. Le rôle joué par le 175e R.I. s'inscrit dans une opération militaire gigantesque menée par le général Franchet d'Esperey qui dirige et maîtrise la totalité des forces alliées en Orient. Cette attaque générale est connue sous le nom de *Offensive du Drobopolje* et aboutit à la libération définitive de la Serbie. L'attaque générale par l'artillerie est déclenchée le 14 septembre à 8 h.
Le 23 septembre le 175e R.I. arrache le village de Beranci aux Bulgares. Poursuite de l'avancée le 24 septembre vers Sudohol et Kudretin. Le 28, il a atteint Brezovo. La fin des combats contre les Bulgares approche. Leur gouvernement décide le 29 septembre de capituler et immédiatement la 156e division reçoit les ordres.

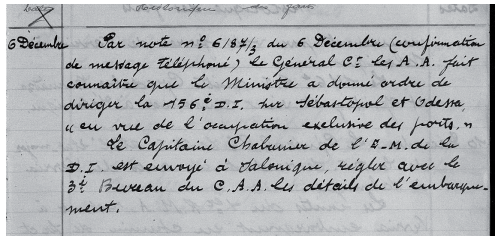
À la lecture du J.M.O. on prend connaissance du refus des militaires bulgares de se plier aux ordres gouvernementaux. Il leur faudra quelques jours et des menaces de reprise des hostilités pour qu'ils cèdent le passage aux convois français.
Le 8 octobre, le 175e fait étape sur Demir-Hissar, le 9, mouvement de Demir-Hissar à Kicevo.
Le 175e stationne dans les localités de Srbjani, Karbunica et Vranestica aux environs de Kicevo le 11 octobre. Il y est décimé par une épidémie de grippe qui fait 300 victimes. Par étapes le régiment se transporte le 8 novembre, selon Gabriel, des environs de Kicevo à Monastir où il arrive le 12 novembre.
La grande nouvelle tombe le 11 novembre 1918 : la guerre est finie... enfin, presque.
Il faut imaginer l'état d'esprit des soldats vivant dans cet enfer depuis des mois et à qui on annonce que des trains sont à quai pour les embarquer.
De même leur déception, quand on leur annonce qu'ils ne rentrent pas en France tout de suite, que si en France la guerre est finie, elle ne l'est pas pour eux.
Gabriel quitte Monastir pour Verria et s'apprête à vivre le cinquième et dernier temps de sa vie de guerre.
La question est simple : pourquoi n'est-il pas rapatrié chez lui puisque de toute évidence la guerre est finie ? Les réponses le sont moins. En premier lieu, le citoyen français a une forte méconnaissance du fait historique.
Le 11 novembre 1918, l'armistice n'est qu'une suspension des hostilités et peut être dénoncé par chacune des parties moyennant un délai de deux jours.



Par ordre du Marécal Foch les hostilités seront arrêtées à partir du 11 novembre à 11 heures sur tous les fronts. Extrait du JMO de la 156e DI du 11 novembre 1918.

L'armistice signé à Rethondes dans l'Oise est valable pour une durée de trente six jours.
La durée de l'armistice sera renouvelée trois fois : prolongation d'un mois dans le même wagon à Trêves (Allemagne) le 12 décembre 1918, puis reconduction le 16 janvier 1919 et le 16 février, pour une durée illimitée. Le traité de Versailles n'est signé que le 28 juin 1919, date qui commémore l'attentat de Sarajevo.
Bien des hommes sont encore tombés sous les balles durant ces sept mois d'incertitude, mais les hautes instances avaient donné ordres auprès des services d'état-civil de ne plus inscrire de tués à l'ennemi après le 11 novembre 1918, ce qui aurait été très mal perçu par la population.
La fin effective des hostilités a été fixée au 24 octobre 1919.
En second lieu, Georges Clémenceau, n'avait pas attendu l'armistice de novembre 1918 pour se trouver un nouvel *ennemi à abattre*. La Russie, jusqu'alors pays allié, n'est plus vraiment un pays ami depuis la prise du pouvoir par les Bolcheviks. Il décide donc d'employer l'armée française d'Orient pour voler au secours des Russes blancs.
L'A.F.O. est donc maintenue, pour partie, là où elle se trouve en attendant d'autres ordres.

En troisième lieu, un petit détail qui n'est pas en faveur de Gabriel, va décider de son maintien sous l'uniforme. En effet, à la fin de 1918, il est décidé de rapatrier en France tous les soldats qui sont présents en Orient depuis plus de dix-huit mois, les autres sont maintenus sur place. Or, Gabriel a passé toute son année 1917 en France. Il n'entre donc pas dans la catégorie des libérables. Le voilà donc reparti pour d'autres dangers.


6 Décembre Par note n° 6/8 1/3 du 6 Décembre (confirmation de message téléphoné) le Général Cte les A.A. fait connaître que le Ministre a donné ordre de diriger la 156e D.I. sur Sébastopol et Odessa "en vue de l'occupation exclusive des ports."
Le Capitaine Chabannier de l'E.M. de la D.I. est envoyé à Salonique, relève avec le 3e Bureau du C.A.A. les détails de l'embarquement.

Le Ministre a donné ordre de diriger la 156e DI sur Sébastopol et Odessa "en vue de l'occupation exclusive des ports". Extrait du JMO de la 156e DI du 6 décembre 1918.

Le 16 novembre 1918, il arrive à Verria, ville qu'il a déjà connue en septembre 1916. C'est à partir de décembre 1918 que la 156e division d'infanterie, et donc y compris le 175e R.I. de Gabriel, intègre désormais l'*Armée du Danube*.
Le 6 décembre suivant, la 156e division reçoit les ordres de Paris pour son mouvement d'ensemble : Le 8 décembre 1918, les premiers embarquements commencent dans le port de Salonique.
Le régiment de Gabriel part un peu plus tard, le 19 décembre écrit-il. Il embarque sur deux bateaux : le *Dobroudja* et le *Varna*
Joyeux Noël 1918 : Gabriel arrive à Sébastopol à 21 heures.

Année 1919

Quelques semaines s'écoulent à Sébastopol sans vraiment d'incidents majeurs. Le 175e séjourne en caserne et son rôle se limite au maintien de l'ordre.
Un peu de répit est appréciable et Gabriel en profite pour s'offrir une séance photo en guise de souvenir. (voir photo page 76)
Il a presque 24 ans et il a déjà tant vécu ! On remarque les chaussures basses, relativement légères et les fameuses bandes molletières réservées aux hommes de troupes alors que les officiers avaient droit aux guêtres en cuir. On distingue mal son ceinturon en cuir modèle de 1903 à deux ardillons. Dans son dos, la cartouchière toujours en cuir épais dont tout soldat ne se sépare jamais, est maintenue par la sangle qui l'entoure dans son uniforme bleu azur. On note aussi le souci qu'il a d'être parfaitement coiffé pour la pose, même s'il n'a pas pu se séparer de sa cigarette.
Gabriel a cette chance d'être cantonné à Sébastopol, secteur légèrement plus calme pour le premier trimestre au moins. En prévision de l'arrivée des Bolcheviks, le régiment commence l'organisation d'un camp retranché.
Gabriel indique être parti de Sébastopol le 25 mars 1919. Or nous savons que son régiment est embarqué le 28 avril soit un mois plus tard. Toujours est-il qu'il arrive en rade d'Odessa le lendemain 26 mars 1919.
Le trajet emprunté est exactement l'inverse de son trajet aller. Le voilà dans le port de Tarente en Italie le 14 avril 1919.

Gabriel arrive en France le 16 avril 1919, le temps de traverser l'Italie et il ne semble pas être dirigé vers le dépôt du 175e à Grenoble car une semaine plus tard, le 23 avril 1919, le général commandant la 15e région militaire de Marseille décide de l'affecter au 63e R.I. situé à Limoges, en guise de cadeau pour son 25e anniversaire, où il n'est dirigé que le 13 juin suivant. Il n'est pas encore libéré mais au moins rapproché des siens.
Nous pouvons aisément imaginer son soulagement lorsqu'il dépose son barda à terre. Ce fameux barda du Poilu pèse 28 à 30 kilos.
Enfin, repensons à tous les déplacements effectués presque entièrement à pied, tout cet attirail sur le dos ! Quel simple citoyen sans entraînement militaire en serait capable aujourd'hui ? Et pourtant, nos aïeux ont réalisé ces exploits.
Gabriel séjourne encore quelques semaines à la caserne Beaupuy de Limoges et enfin son ordre de démobilisation le libère totalement de ses obligations le 19 septembre 1919, après quatre ans neuf mois et quatre jours au service de la France.

Il peut résumer son bilan de grandes batailles :

- Bataille des Dardanelles en été 1915 soldée par un échec
- Combats de Rabrovo et Kostorino de novembre 1915 en Serbie soldés par un échec et une retraite
- Bataille de la Cerna (1re offensive de Monastir) en novembre 1916 soldée par un échec
- Offensive générale du Dobropojle en septembre 1918 soldée par la libération de la Serbie
- Campagne de Crimée en janvier 1919 soldée par un échec

Il résidait à Pert. Il avait 19 ans et vivait en paix de son métier de cultivateur. Il était beau et pleine santé.
Il revient à Pert. Il a perdu presque cinq années de sa jeunesse. Il a vu et vécu les pires horreurs, frôlé la mort à maintes reprises. Il a tué d'autres soldats et assisté à l'agonie de ses compagnons d'armes. Physiquement atteint dans sa chair, ses pieds ont été gelés, il n'a plus de dent, ses poumons n'ont jamais été soignés correctement et le tueront dans vingt ans.

Pourtant la vie doit reprendre le dessus. Il lui faut travailler et si possible prendre épouse, fonder une famille, mais qui voudra de lui dans cet état ?

Son village est composé de sept fermes regroupées en hameau. Chacune d'elle est exploitée par une famille. Il y a sa famille, les Billonnet, puis aussi les Prabonnaud, les Pouyaud, et également les Mazalaigue. Le chef de cette dernière famille décide, comme c'est la coutume, de choisir un époux pour sa fille Anna. Son père a élu Gabriel comme futur gendre.
Gabriel et Anna convolent en juste noce un an plus tard dans la petite église de Beaumont le 18 décembre 1920.

Malheureusement, la balle bulgare qui l'a transpercé le 14 novembre 1916 laisse toujours des séquelles dans son corps.
On trouve trace des visites qu'il rend au bureau des réformes de Lyon jusqu'en 1932. Le mal évolue en lui.
Fier jusqu'à l'entêtement, Gabriel, devenu communiste, refuse jusqu'au bout toute aide ou demande de pension de l'Etat. Jamais vraiment bien soignés, ses poumons blessés finissent par l'emporter le 6 décembre 1941. Sans moyens, son épouse ne peut même pas l'inhumer dans la tombe familiale de Beaumont-du-Lac, le cimetière de sa dernière commune de résidence, Villeurbanne (Rhône) l'accueille.

Daniel Drouard

Sources :

Carnet de guerre de Gabriel Billonnet

Historique du 175e R.I.

Registre matricule AD 87

J.M.O. de la 156e division d'infanterie

J.M.O.de la 17e division d'infanterie coloniale

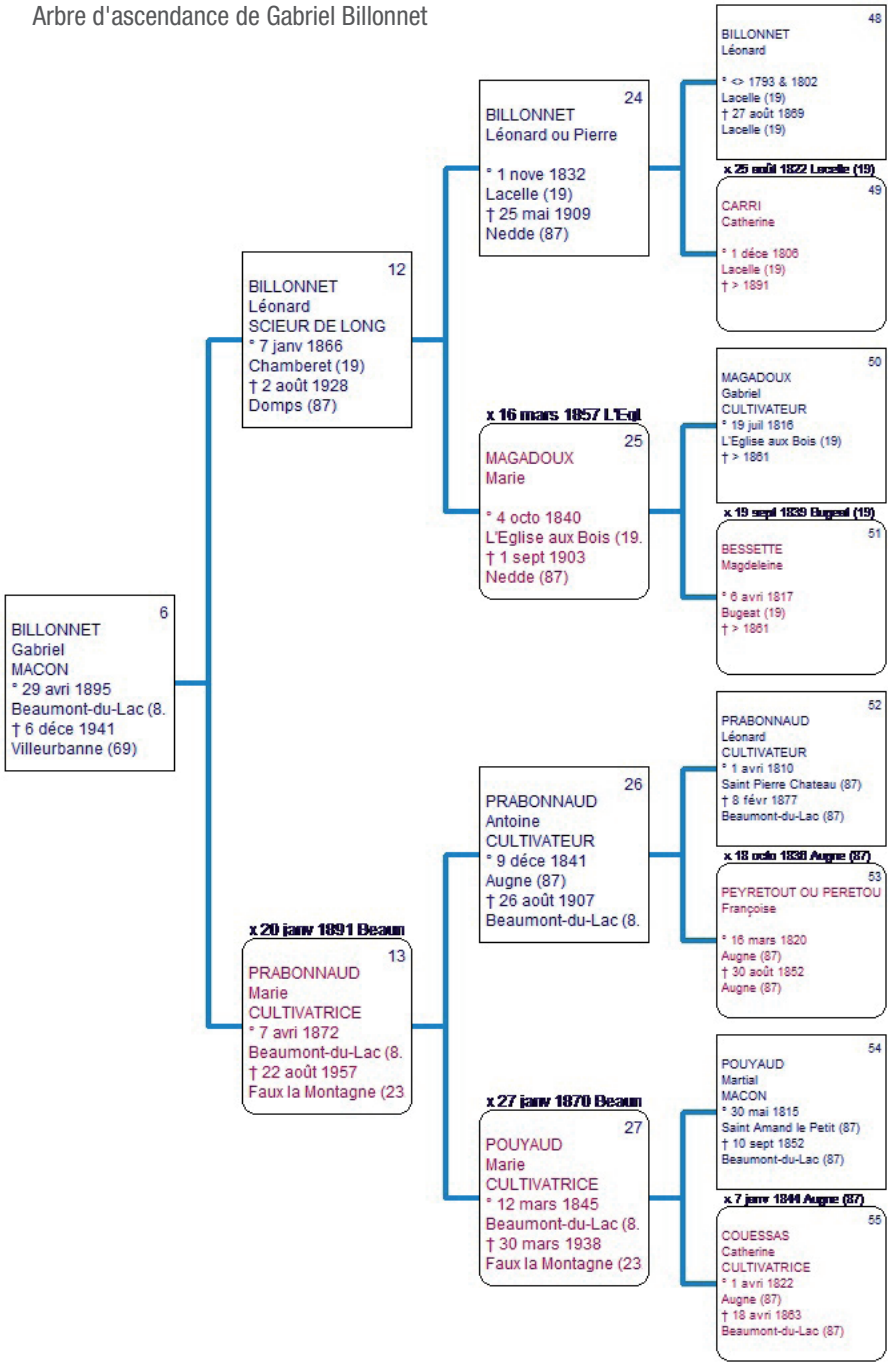
J.M.O. des services de santé et des groupes de brancardiers

Archives ambulance alpine au SAMHA de Limoges

Pierre Miquel
L'enfer des Dardanelles

Edmond Delage
La tragédie des Dardanelles

Arbre d'ascendance de Gabriel Billonnet





Les enfants de l'hospice Musée des Beaux-Arts de Rennes. Photo par Adélaïde Beaudouin.

Enfants abandonnés
Hospice Saint-Nicolas d'Aubusson 1792 - 1820

François Fougerol

L'auteur : François Fougerol est par sa branche paternelle originaire de la marche limousine, attestée par les registres, depuis le début du XVe siècle en ligne patronymique (1499) pour certains rameaux dès le Xe siècle. Après avoir été seigneurs, notaires royaux, greffiers, maîtres maréchaux-ferrants, maître tailleur de pierre, maçons migrants, maîtres maçons, compagnon du tour de France, et pour finir entrepreneurs de BTP.
Passionné d'histoire, je me suis intéressé à la généalogie en 1982, année ou j'ai adhéré au Cghml (ex-CGHHML), dont j'ai été un de ses administrateurs, poursuivie par des cours de paléographie ancienne et moderne. J'ai réalisé à ce jour un arbre généalogique comportant 74 850 personnes.
Diplômé de l'école de métré et dessins industriel Saint-Lambert à Paris, de l'ESTP Paris/Cachan. Entrepreneur de BTP à Versailles entreprise spécialisée monuments historiques sur plusieurs générations. Directeur bâtiments dans l'industrie textile. Retraité.

L'ancien hospice de la ville d'Aubusson (devenu après travaux au début du XXe siècle un hôpital, puis suite à des transformations, une cité administrative, et pour finir un tribunal d'instance actuellement fermé) se situait face à la chapelle Saint-Nicolas, cette chapelle fût démolie en 1907. L'hospice Saint-Nicolas, hôtel dieu (nommé au XVIIIe siècle « hôpital Saint-Jacques » rien d'étonnant car situé à l'entrée nord de la ville, entrée d'où arrivaient les pèlerins de Compostelle) était à l'origine tenu par des religieuses.

L'enfant abandonné, de par l'histoire qui fut la sienne, n'est pas dans notre généalogie un ancêtre comme les autres. Dans notre arbre des cases pourront rester désespérément vides, et nous allons souvent essayer de percer le mystère qui entoure sa naissance. Alors pour ceux qui ont dans leurs aïeux, un enfant abandonné ils peuvent se dire qu'ils descendent des rares survivants de la misère, car la mortalité des pupilles est effrayante pour un nombre d'enfants abandonnés qui est très important. À travers ce texte je voulais à la fois rendre un hommage à mon ancêtre abandonné, et faire part de mes découvertes le concernant. Certaines fois nous bloquons lors de nos recherches, pourtant nous avons une date de naissance, un lieu sur un acte de mariage par exemple, avec mention ou pas de la mère, souvent de père inconnu, et nous consultons tables décennales, actes d'état civil de la commune concernée sans rien y trouver. Et nous y retournons plusieurs fois,

en souhaitant s'être trompé, mais rien. Alors heureusement il y a d'autres pistes à explorer suivant la période de notre recherche, une particulièrement pour le XIXe se trouve dans les tables décennales. En premier nous cherchons sous son patronyme, mais il faut aussi chercher sous son prénom voir ses prénoms. Il lui était souvent attribuer un prénom double dont l'un pouvait se transformer en nom. Les religieux prenaient le plus souvent à travers les saints les plus réputés. Il était aussi d'usage dans plusieurs régions de nommer tous ces enfants abandonnés par un surnom commun.

LA DÉCLARATION DE GROSSESSE

Quelques dates à retenir : L'édit du roi Henri II du 4 mars 1556 pour prévenir surtout l'infanticide, *sur le recelé de grossesse et d'accouchement*. Obligation à toute fille, veuve, mari disparu ou absent depuis un certain temps de déclarer leur grossesse, sinon la présomption d'homicide était retenue en cas de décès à la naissance ou d'avortement (archives judiciaires série B des archives départementales et minutes notariales).Tous les généalogistes à travers leur recherches dans les actes de catholicité ont lu cet édit qui devait être rappelé quatre fois l'an au prône de la messe paroissiale.

Pratique confirmée par Henri III en 1585, en 1708 par Louis XIV, en 1740 par Louis XV, et par Louis XVI en 1772 sous forme d'un décret prescrivant la tenue de registres. En 1793 la pratique fut supprimée. Mais nous en trouvons encore sous le directoire (registres de justice de paix).
La loi du 28 janvier 1793 concernant la naissance sous X, *le secret le plus inviolable serait gardé sur tout ce qui concerne l'accouchée*. La loi du 28 juin 1793, fit donc obligation pour la Nation de se charger des enfants abandonnés appelés *orphelins* et les juges de paix eurent pour travail de dresser des procès-verbaux d'abandon à transcrire sur les registres des actes de naissance. De même, l'officier de l'état civil eut à inscrire sur son registre le procès-verbal détaillé des circonstances, des effets trouvés avec l'enfant, son âge apparent, son sexe et les noms qui lui était donnés.
La loi du 19 floréal an II, disparition des noms des saints du calendrier. Organisation du service des enfants assistés dès 1811. Les enfants assistés étaient les enfants abandonnés, trouvés, ou délaissé par faute de moyen, les orphelins et ceux dont les parents étaient détenus ou malades. La loi du 30 juin 1812 qui réglemente l'attribution des noms aux enfants trouvés et abandonnés. Sous protection de la république ces enfants abandonnés deviennent des *enfants de la patrie*.

LA RECHERCHE DE MON ANCÊTRE

Antoine Mazetier est né le 13 novembre 1819 sur la commune de Saint-Médard dans la Creuse, il est dit fils de Marie Mazetier décédée à Peyrat-la-Nonière le 12 février 1836 (suivant son acte de mariage à Champagnat le 18 janvier 1847). Il décède à Champagnat le 18 mars 1850, de la diphtérie sous le prénom de Pierre, sept mois avant sa femme Marie Catherine Deballe qui décède suite de ses couches, laissant deux enfants orphelins François et Jean âgés le premier d'à peine trois ans et le second de trois mois. Ils seront élevés par leur tante Marie-Louise Deballe femme Mariauton. Rien dans les actes de Saint-Médard donc, malgrè de nombreuses tentatives. Lors d'une autre recherche je consulte les tables décennales d'Aubusson, et je suis surpris de voir autant d'enfants exposés, et je cherche sous les noms de Antoine, puis de Pierre, et je trouve de nombreux enfants exposés sous le nom de Pierre, puis un avec le surnom d'Antoine déposé dans le panier mis en place à cet effet devant la porte de l'hospice. Je consulte l'acte, c'est bien le mien !

L'an mil huit cent dix-neuf, et le lundi quinze du mois de novembre, à onze heures du matin, par devant nous Maire officier de l'état civil de la commune d'Aubusson, canton d'Aubusson, département de la Creuse est comparu sœur Marie Renard, attachée à l'hospice d'Aubusson situé rue Saint-Nicolas, y demeurant, qui nous a



Hôpital et ancienne chapelle Saint-Nicolas Aubusson. Carte postale collection personnelle.

déclaré que le jour d'hier à six heures du soir, étant seule, elle a trouvé exposé dans le berceau placé à cet effet à la porte d'entrée du dit hospice un enfant tel quelle nous le présente, enveloppé dans une chemise un drapeau et une nourrice en étoffe grise verte, rouge et blanche, sa tête couverte d'un béguin[1] *en toile, garni en mousseline et d'une bonnette en drap gris vert, après avoir visité l'enfant, nous avons reconnu qu'il est de sexe masculin, qu'il parait nouveaux né, nous l'avons inscrit sous le nom et surnom de Pierre-Antoine et avons ordonné qu'il serait porté à l'hospice d'Aubusson pour y être soigné déclarant que le père et la mère de cet enfant nous sont inconnus de quoi avons dressé le procès-verbal en présence de Etienne Rochard et de Gabriel Renaud tapissier qui sont majeur demeurant à Aubusson, et ont déclaré ne savoir signer de ce enquis et la déclarante a signé avec nous aux registres, après que lecture leur a été faite du contenu du dit procès-verbal.*

L'enfant a donc été exposé le 14 novembre à six heures du soir soit le lendemain de sa naissance.

1 Béguin : Bonnet que l'on mettait aux bébés s'attachant sous le menton par une bride.

LE TOUR DES ENFANTS ABANDONNÉS

En 1343, à Amiens un accord se concluait entre la ville et *les maîtres, frères et serveurs de l'otellerie*. Un arrêt du parlement de Paris de 1579 indique qu'*à défaut d'établissements de secours, les curés et les ecclésiastiques doivent nourrir les enfants trouvés dans le ressort de leur perception de dîmes, à défaut de moyens le seigneur ou la communauté doivent se substituer au clergé*. Les ordres religieux étaient donc au centre du système. Abandonnés de père et de mère ces enfants recevaient les premiers soins à l'hôtel dieu concerné, ils y passaient en général peu de temps, parce que n'y ayant pas assez de fonds pour leur entretien, les religieuses étaient contrainte de les donner souvent au premier venu en général cultivateurs, parfois artisans vers l'âge de six ans au plus tard. Ils les laissaient souvent mourir de faim ou de mal, c'est pourquoi la plupart d'entre eux décédaient très rapidement. Finalement peu d'entre-nous compte dans ses ancêtres un enfant abandonné.

La famille nourricière y trouvait son compte, car elle était en général rémunérée jusqu'aux douze ans de l'enfant, le prix de la pension diminuant chaque année. Après ses douze

ans l'enfant prenait divers chemins, dans certaines régions il était mis à disposition du ministère de la Marine. Si l'enfant était mis en apprentissage, le maître ne recevait plus rien mais se payait sur des services gratuits que l'enfant se devait de faire et cela jusqu'à ses 25 ans environ.

À première vue Antoine Mazetier a été en apprentissage au village de Montelladonne chez un maçon de la commune de Champagnat jusqu'à l'âge de 28 ans environ. Souvent mal acceptés par l'ensemble des équipages de la Marine, les enfants trouvés dès 1818 ne furent plus acceptés sur les navires. L'article 23 du décret impérial du 19 janvier 1811 punissait *les individus qui seraient convaincus d'avoir exposés des enfants, ceux qui feraient habitude de les transporter dans les hospices*. En 1811, un relevé indique les noms des hospices dépositaires avec ou sans tours. Pour le département de la Creuse, trois comportent un tour : Hôtel-Dieu, hôpital, hospice de Guéret, hospice de Bénévent et l'hospice et hôpital de Bourganeuf, mais beaucoup d'autres hospices et hôpitaux existent dans cette province, notamment l'hospice et hôpital de la Souterraine, les hospices de Boussac, Gouzon et Mainsat et l'hospice et hôtel-Dieu de Felletin. L'hôpital Saint-Nicolas et hôtel-Dieu d'Aubusson n'avait pas de tour, les religieuses avaient déposé un panier à la porte d'entrée principale en guise de tour. (série 1H dépôt des Archives départementales de Guéret et série X assistance et prévoyance sociale depuis l'année 1800).

Après 1811, 291 hospices furent créés et sur 313 dépôts seul 1/6e n'avait pas de tour. La répartition des hospices suite à l'application de décret était très inégale, alors que certains départements ne possédaient qu'un établissement d'autre en comptaient plusieurs, voir jusqu'à cinq. En 1800 le ministre Chaptal répertoriait à 63 000 le nombre d'enfants abandonnés.

Sur les tables décennales de l'état civil d'Aubusson pour la période de 1813 à 1822, les enfants exposés à l'hospice Saint-Nicolas sous le nom de *Pierre* sont tous de sexe masculin et sont au nombre de 52, dont 2 en 1813, 3 en 1814 et 1815, 2 en 1816, 1 en 1817, 7 en 1818, 11 en 1819, 5 en 1820, 7 en 1821 et 11 en 1822, 6 sont décédés dans le jour qui a suivi le dépôt et au maximum dans les 14 jours suivants. Les religieuses ont pris soin de donner à chacun un surnom différent à part pour un *Pierre-Félix* déclaré le 30 mai 1814 et décédé le 14 juin 1814, le surnom de *Félix* ayant été redonné à un autre *Pierre* le 10 septembre 1817. 2 se surnomment *Pasques* déclarés respectivement les 25 mars 1815, 28 mars 1818 et 8 avril 1822.

Dans les surnoms originaux *Hyvers* donné à *Pierre Hyvers* déclaré le 1er février 1822 et décédé le lendemain, *Avril* donné un 2 avril 1819, *Brûlé* le 15 avril 1819 qui décédera le 28, *Charmille* le 14 avril 1822, *Rameau* le 16 mars 1813, *Tamarin* le 4 janvier 1813, *Printemps* le 3 avril 1815.

L'un de ces enfants exposé *Pierre Martial* deviendra tapissier, exposé à Aubusson le 4 juillet 1825, de père et mère inconnus se marie à Aubusson le 13 février 1851, avec Elisabeth Anthoinette Theyras fille de Jean-Baptiste Theyras tapissier, Martial ayant été placé en apprentissage chez le dit Jean-Baptiste dès son plus jeune âge.

Le jour de la déclaration, sœur Marie Renard en plus de la description de ses vêtements signale *nous avons aussi trouvé sur le corps de l'enfant et dans ses langes à vêtements, à son col un ruban rose et un billet contenant ces mots ainsi écrits : lanfan nes pas batisé ni asuré on le recommande bien au soin de la seur marie ane et on lui donne le nom de Pierre Martialle et que labone seur marie ane tache de luy doné une bone nourisse de sa connaissance ou promais d'avoir soin de la nourisse à lantretin de lanfan ce 1 juillet 1825*. Extrait du procès-verbal.

Lors de leur arrivée dans l'institution, les enfants trouvés et abandonnés recevaient systématiquement un baptême *sous condition* par lequel leur nom était confirmé ou un autre leur était attribué. Lorsqu'un billet laissé avec l'enfant signalait la volonté de lui voir attribuer un nom, ce souhait était en général respecté, comme dans le cas précédent.

Dès le 2 octobre 1792, le nom de *Pierre*

fut donné aux enfants exposés de sexe masculin, ce jour fut baptisé par Marchand vicaire de Sainte-Croix d'Aubusson *Pierre* trouvé à l'hôtel-Dieu de la ville la nuit du premier au deux, né de père et mère inconnu distingué par un ruban bleu.
D'autres noms étaient donnés, la majorité avec des saints locaux aussi bien pour les filles que pour les garçons. Pour exemple *Anne* et *Marie* pour les filles et *Jean*, *Joseph, Pierre* et *Antoine, Martial* pour les garçons.

La situation des *filles-mères* existent depuis le Moyen-Age, et a connu une lente évolution jusqu'au XIXe siècle. Au Moyen-Age les jeunes filles n'ont pas conscience de leur état, et il faut qu'elles attendent l'accouchement pour réaliser. Elles sont poussées vers l'infanticide ou bien à l'avortement. Suite à un infanticide l'enfant mort sans baptême est condamné pour l'éternité. Les jeunes mères célibataires, sont maudites et repoussées par la société, leur grossesse étant le fruit d'un péché. C'était souvent le cas des servantes, domestiques, engrossées par le maître de la maison et délaissées sous peine de remontrances. La solution alors était l'avortement voir l'infanticide, mais on pouvait aussi envisager le placement de la mère comme nourrice en ville avec son nouveau-né ou encore l'exposition de l'enfant à l'hôtel-Dieu du canton. Dans ce cas il était baptisé par les religieux de l'hospice. En 1556, comme nous l'avons vu plus haut Henri II punit cet acte, mais les filles-mères sans aucunes ressources financières, n'ont souvent pas d'autre choix que l'abandon. Au XIXe siècle être filles-mères est une déchéance sociale, c'est pourtant lors de ce siècle que nous assistons a des abandons en masse. La pauvreté est la première cause qui pousse à abandonner son enfant qu'il soit naturel ou légitime. Au XIXe siècle, les jeunes femmes n'ont pas droit au travail et encore moins au respect. Le décret du 9 janvier 1881 donne une forme définitive à *la protection de l'enfance*. Avant l'âge de 12 ans, tous les enfants abandonnés deviennent *pupilles de l'état* d'où l'officialisation des tours, qui évitent l'infanticide.
Il y avait aussi des filles-mères particulières : dans la plupart des régions de France, dans les gros bourgs ou chefs-lieux de canton, on voit se créer des *filles-mères à répétition.* Ces jeunes femmes, connues de la plupart des hommes du canton, et de leur épouses qui, connaissant des grossesses consécutives, voir des retours de couche incessants, leur envoyaient leur conjoint afin d'espacer leur propre grossesse. Ces filles-mères en général de condition extrémement modeste trouvaient là un moyen de subsistance, et une fois le terme arrivé, confiaient leurs nouveaux né à l'hospice. La mère d'Antoine Mazetier, Marie du Mazetier, baptisée à La-Serre-Bussière-Vieille le 4 avril 1772. Elle était fille d'un tailleur d'habit qui par manque de clients était devenu avec sa femme, gens de labeur et locataire à Beauvaix sur la commune de Champagnat. La jeune Marie deviendra *fille-mère à répétition*. Les garçons nés Mazetier, seront maçons migrants, évitant de rester sur le département,
Marie Mazetier, célibataire et sans aucuns biens, mère d'Antoine, décédera à Peyrat-la-Nonière le 11 janvier 1836.
Un mystère reste cependant à éclaircir pour ses enfants abandonnés. Car, si ce n'est la description détaillée de leur vêtement, et la mention *père et mère inconnus* portée par la religieuse, aucun billet joint ne mentionne un nom. Alors, pourquoi le patronyme de Mazetier s'est-il transmis ? Les filles-mères ont-elles par la suite, reconnu leurs enfants. Est-ce les enfants qui ont fait des recherches de maternité ?

La filiation Mazetier s'établit ainsi:

Les parents :
Gilbert Mazetier (1733-1781), marié à La-Serre-Bussière-Vieille le 10 février 1766 à Michelle Giraud (1743-1793)

Les enfants :
- Gabrielle Mazetier (1767- ?)
- Loup Mazetier (1768-1781)
- Marie Mazetier (1770-1824) mariée à un Lepond.
- Anthoinette Mazetier (1770-1842) fille-mère de 2 enfants relevés.
- Marie du Mazetier (1772-1836) fille-mère

de 4 enfants relevés.
- Pierre Mazetier (1775-1847)
- Marien Mazetier (1780- ?)

Les petits-enfants :
- François Mazetier (1803-1804)
- Catherine Mazetier (1809-1840) mariée à Augustin Clement.
- Jeanne Mazetier (1794- ?)
- Marie Mazetier (1800-1890) mariée à Léonard Dumonteil.
- Joseph Mazetier (1802- ?) enfant de l'hôpital, déclaré à Saint-Maixant (23) marié en première noçe à Jeanne Marlaud à Champagnat le 26 février 1827 et en seconde noce à Annette Roussey à Besançon le 18 juin 1842.
- Joseph Mazetier (1812-1848) déclaré à Champagnat (23) marié à Claudinette Henry à Besançon le 7 février 1837.
- Joseph Mazetier (1812- après 1859) déclaré à Champagnat (23) à la même date que le précédent, enfant exposé à l'hospice d'Aubusson (23) marié en première noce à Françoise Chevallier à Champagnat le 19 janvier 1936 et en seconde noce à Louise Pacaud à Geugnon le 5 août 1858.
- Pierre Antoine Mazetier (1819-1850) déclaré né à Saint-Médard (23) enfant exposé à l'hospice d'Aubusson (23) rue Saint-Nicolas, marié à Marie Catherine Deballe à Champagnat (23) le 28 janvier 1847 ;
- Pierre Dumastier (1804- ?)
- Philippe Dumastier (1812- ?)

Lors de leurs mariages respectifs, tous les enfants de Marie du Mazetier auront dans les actes comme mention *fils naturel de Marie Mazetier décédée à Peyrat-la-Nonière (23) le 12 février 1836*. Ils auront tous une descendance.
AD 23 série 1H dépôt (néant).

L'abandon des nouveaux-nés a été le plus souvent pratiqué en raison de la pauvreté des filles-mères, qui ne pouvant pas nourrir leurs enfants, préféraient les confier définitivement aux hospices, voir provisoirement à d'autres familles. Le cas particulier de *fille-mère à répétition*, a mené entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe, à une multiplication de ces enfants abandonés. L'ensemble de ces nouveaux-nés se trouvent dans nos registres paroissiaux et dans d'autre série d'archives ! Un dépouillement minutieux permettra à la plupart, d'y trouver leur mère, des frères, des sœurs, voir leur père.
N'abandonnez donc pas vos recherches généalogiques ! derrière ces enfants se trouve une famille.

François Fougerol

Jean-Baptiste Ségurel dit Baptistou

Le Roi des accordéonistes limousins

Auteur: Marianne Laplaud, enseignante à la retraite s'intéresse depuis de nombreuses années à la généalogie et à ce que la lecture de certains documents nous apprend sur notre passé. Limousine de par son époux dont les ancêtres étaient tous Limousins, elle a appris a connaître cette région et à l'aimer. À travers ses articles, elle essaie de faire partager la vie de certains personnages célèbres d'origine limousine et d'expliquer ce qui a pu les guider dans leur choix de vie. *La généalogie peut nous aider à mieux comprendre notre présent et à l'accepter*. C'est ce que pense profondément Marianne Laplaud et c'est ce qu'elle espère faire partager par l'intermédiaire de ses articles.

Résumé: Pourquoi ce choix de m'intéresser à la généalogie et l'histoire d'un accordéonniste? Bercée depuis ma plus tendre enfance par l'accordéon qui terminait nos repas de famille, je me suis intéressée à cet instrument appelé aussi « le piano du pauvre ». D'origine picarde, je connaissais surtout les airs d'André Verchuren, de la génération de mon père.
C'est en arrivant en Limousin dans les années 70, que j'ai fait la connaissance (par sa musique) de Jean Ségurel. Ses *Bruyères Corréziennes* étaient chantées par toute la famille. C'est la raison pour laquelle, j'essaye de mieux connaître l'homme qui se cachait derrière ces chansons qui ont fait sa gloire et celle du Limousin.



Jean Segurel est né Jean-Baptiste le 13 octobre 1908 au bourg de Chaumeil, un village corrézien, situé au cœur du Massif des Monédières, non loin de Tulle[1]. Son père, Jean Ségurel y est propriétaire-exploitant. Il a 45 ans[2] au moment de la naissance de son fils. Sa mère, Marie Geraudie est âgée de 34 ans[3]. Il est le troisième enfant vivant de la famille[4]. Sa sœur Marie Antoinette est née le 18 décembre 1900, et son frère Joseph le 3 juillet 1906.

1 Tulle située à 30km au Sud-Ouest de Chaumeil
2 Né au Bourg de Chaumeil le 13 janvier 1863, décédé à Chaumeil le 23 février 1945.
3 Née à Meyrignac-l'Eglise le 26 octobre 1874, décédée à Chaumeil le 18 septembre 1967.
4 François Segurel né à Chaumeil 26 février 1899, est mort à Chaumeil 26 février 1900, et Maria Gabrielle Segurel née à Chaumeil 9 décembre 1902, est morte à Chaumeil 27 juin 1903.

NAISSANCE D'UNE PASSION : LA MUSIQUE

En 1911[5] toute la petite famille habite au Bourg. Jean Segurel, père, pour arrondir ses maigres revenus, y a ouvert un café-auberge. Jean-Baptiste surnommé Baptistou, montre, dès son plus jeune âge, des dispositions pour la musique. Son institutrice[6] l'encourage à persévérer dans cette voie. (Plus tard, elle l'aidera en lui écrivant des chansons)

Pour ses six ans, son père lui offre un harmonica acheté à la foire de Corrèze. Mais ce que désire Jean, c'est un violon pour pouvoir se joindre aux violoneux qui viennent assurer les bals, les fêtes, au café-auberge de ses parents. Sa joie est immense lorsque, pour ses huit ans, son père lui donne vingt francs pour qu'il s'achète enfin un violon. Il peut alors accompagner ce dernier et faire danser les gens du pays. Sa mère et sa sœur accompagnent en chantant.

Jean apprend par routine. Pour s'améliorer, il lui faut apprendre le solfège. C'est Monsieur Balestra, alors chef de la musique municipale de Tulle qui sera son professeur.

Un autre personnage l'aide aussi à assouvir sa passion. Il s'agit de Léonard Lachaud[7] un ouvrier agricole qui occupe ses loisirs à jouer du violon.

C'est ainsi que lors des épreuves orales de chant du certificat d'études, Jean déclare ne pas savoir chanter mais dit qu'il joue du violon. Sa demande est acceptée et il fut reçu.

Par son frère aîné, Joseph, il découvre très vite un instrument de musique qui est, à lui seul, un véritable orchestre : l'accordéon.

La musique, c'est bien mais il lui faut trouver un emploi. Il devient, en 1926, facteur des postes à Le Lonzac.

Il est facteur à vélo.

En 1926, étant appelé sous les drapeaux pour y accomplir son service militaire, il confie son accordéon à Jean-Baptiste et

5 Recensement en ligne page 7/31.

6 Mme Antoinette Cougnoux née Terracol est née à Chaumeil 1er mai 1904, décédée en 2002.

7 Léonard Lachaud est né le 4 février 1875 à La Vedrenne de Chaumeil d'où son surnom : Léonard de La Vedrenne.



L'accordéon de Jean Ségurel sorti de la fabrique créée par les frères Maugein en1919.

l'incite à en jouer. Jean-Baptiste est aux anges. Cet instrument est une révélation pour le jeune homme. Cet accordéon, son frère aîné l'avait acheté dans la nouvelle fabrique d'accordéons que les frères Maugein ont créé à Tulle en 1919[8].

Lorsqu'en 1928, c'est à son tour d'accomplir son service militaire dans le 30e Bataillon des Chasseurs alpins à Grenoble, Jean y emporte son accordéon.

D'ailleurs, sur sa page matricule, il se dit accordéoniste[9].

Le 10 mai 1929, il est incorporé au 156e régiment d'infanterie. Le 19 octobre de la même année, Joseph épouse Clémence Vialle. Le couple s'installe chez les parents Ségurel. Joseph y tient l'auberge avec son père. Une fille, prénommée Marcelle y naîtra en 1930.

Le 30 septembre 1930, Jean Segurel est renvoyé dans ses foyers. Il monte alors une petite formation avec deux amis instituteurs, Jean Leymarie et Roger Faure : *Les troubadours corréziens*. Le groupe connaît

8 Ces accordéons construits en bois précieux, le seront, à Tulle, dès 1919 sous la marque Maugein Frères.
À la fin du XIXe siècle, François Dedenis crée à Brive le premier atelier de réparation puis de fabrication d'accordéons
En 1906, à l'occasion de la fête patronale, il offre un instrument au vainqueur du concours d'accordéon de la fête patronale de Brive… un certain Jean Maugein, accordeur de piano de son état, qu'il embauche quelques temps au sortir de la première guerre mondiale. Visionnaire au caractère bien trempé, ce dernier comprend très vite la technicité de l'instrument et le potentiel que peut représenter le marché de l'accordéon. Avec ses frères Antoine et Robert, ils créent leur entreprise à Tulle, en 1919.

9 Page matricule N°268 Classe 1928 Tulle.



L'enseigne de l'Auberge des Bruyères à Chaumeil appartenant alors, à la famille Ségurel. Photo ML.

rapidement le succès.
En 1931, leur premier disque 78 tours est gravé et Jean entame sa carrière discographique.
Le 18 juin 1932, il épouse à Le Lonzac, Anna Marthon, employée des postes, dont le père est Mort pour la France en 1917[10]. Une fille, prénommée Jeannine y naîtra en 1933. Le succès de son groupe aidant, il quitte les Postes et Télégraphes pour se consacrer uniquement à sa passion. Il revient s'établir à Chaumeil où il se fait construire une petite villa située en face des Monédières.

LES BRUYÈRES CORRÉZIENNES

Il faut être allé dans cette région pour découvrir combien la bruyère est abondante et belle. On raconte que c'est en observant ces bruyères, depuis le perron de sa demeure à Chaumeil en compagnie de ses deux amis instituteurs, que Jean Segurel eut une inspiration. *Il faudrait faire une chanson parlant des bruyères.*
C'est ainsi qu'au cours de l'année 1935, est né ce grand succès régional, national puis international intitulé *Bruyères corréziennes*. Jean Segurel en écrit la musique, son ami Jean Leymarie, les paroles et Roger Faure se proposera de la chanter.

Cette valse obtient un succès foudroyant. À tel point que pendant des années, les voyageurs entrant ou sortant de la gare de Limoges, ont pu en entendre les premières notes dans le « jingle » précédent les annonces.



La villa Jean Ségurel à Chaumeil. CP.

C'est aussi les débuts de la TSF à la maison. Radio-Toulouse commence à émettre dès 1925. Jean Ségurel y est invité régulièrement ce qui le fait mieux connaître. Jean Ségurel fait son entrée dans la légende. C'est aussi le début de nombreuses tournées. La troupe se déplace à pied, à bicyclette, par le train ou une voiture à gazogène. Son épouse Anna l'accompagne laissant leur fille aux bons soins des grands-parents.
En 1939, Jean est rappelé sous les drapeaux. Il est affecté au 107ème RI en tant

10 Anna Marthon sera adoptée par la Nation en vertu d'un jugement rendu le 31 mai 1919.



Partition des Bruyères corrèziennes de J. Leymarie et Jean Ségurel.

que Sergent Chef. De retour dans ses foyers en 1940, il entre en résistance Comme les bals sont interdits, il monte une petite troupe théâtrale avec des artistes réfugiés à Chaumeil[11].Il reprend donc ses tournées.

Le 7 octobre 1943, naît, à Chaumeil, son fils Alain. Tout comme sa sœur, Alain Segurel verra peu ses parents, toujours en tournées. Son père joue et sa mère s'occupe des entrées.

Je ne vous parlerai pas de tous les succès de Jean. Tous les Limousins les connaissent presque par coeur. Jean Segurel est très demandé car il séduit les foules.

Il sait mettre de l'ambiance. De plus, il s'entoure des meilleurs musiciens professionnels. La vague yé-yé des années 60 n'arrive pas à entamer son audience.

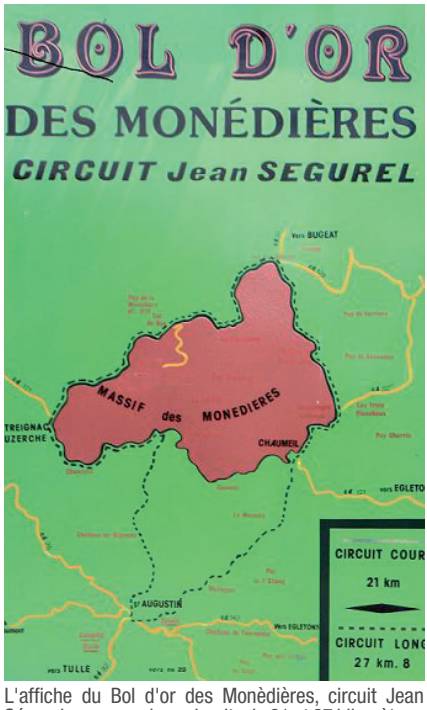
L'AUTRE PASSION : LE VÉLO

L'accordéon n'est pas la seule passion de Jean Segurel. Il y a eu aussi le vélo qu'il a pratiqué dans des courses locales et au cours de sa carrière de facteur. A seize ans, il était licencié et courait sous les couleurs du Veloce-Club tulliste. Il a même gagné le Prix de Montaignac.

En 1948, Jean a l'idée d'organiser une course vétérans, une seule étape contre la montre : Chaumeil-Gare de Corrèze. On raconte qu'à l'arrivée en gare de Corrèze, un chien a traversé brusquement et fait chuter Jean. Blessé, il a renoncé au Prix des Vétérans. Mais il ne renonce cependant pas à attirer les grandes compétitions sportives à Chaumeil. Il caresse l'idée d'organiser un jour une grande compétition sportive dans les Monédières où il invitera à Chaumeil les plus grands champions. Grâce à ses relations avec le monde du cyclisme, le 7 août 1952 a lieu le premier *Bol d'or des Monédières*. Jean Robic, vainqueur du Tour de France, remporte la course. Il inscrit son nom en tête d'un palmarès sur lequel on peut lire les noms les plus prestigieux du cyclisme international. Jean Segurel réussit à marier dans cette épreuve, les airs d'accordéon et le vélo. Chaque année, la foule est de plus en plus nombreuses à venir à Chaumeil.

En 1959, son épouse Anna[12] abandonne les tournées pour se présenter aux élections

12 Anna Marthon née à Rilhac-Treignac (19) le 30 avril 1908 et meurt à Tulle (19) le 20 septembre 1987



L'affiche du Bol d'or des Monèdières, circuit Jean Ségurel, avec ses deux circuits de 21 et 27 kilomètres.

11 Les accordéonistes Édouard Duleu et Jean Prez, ou les fantaisistes Mourier, Goudard et Pierre Doris.

municipales. Elle est élue et devient maire de la commune de Chaumeil[13]. Elle le restera jusqu'en 1971.
Jean Ségurel, que les *Bruyères corréziennes* ont rendu célèbre et enrichi, entretient d'excellentes relations aussi bien avec le monde du cyclisme qu'avec le monde politique quelle que soit la couleur de leur parti. Il faut dire que Jean Segurel sait mettre les gens à l'aise. C'est un homme simple et généreux.
Une rivalité artistique est à signaler, avec son alter-ego, André Verchuren, né dans l'Oise en 1920 et qui a composé *Les Fiancés d'Auvergne*. Jean, contrarié lui aurait dit : *Je ne m'occupe pas des gens du Nord, ne t'occupe pas des gens de l'Auvergne.* Ces deux hommes feront une carrière exceptionnelle et resteront les rois de l'accordéon.
En 1967, Jean Segurel prend sa retraite de chef d'orchestre. Il collectionne les disques d'or. Il est fait chevalier de la Légion d'Honneur en 1968 par le Général De Gaulle. Il abandonne aussi les Bols d'Or.
Son épouse refusant de se représenter aux élections municipales de 1971, Jean, pose sa candidature. Hélas, il n'est pas élu. Il en est profondément attristé mais comme il n'est pas du genre à se laisser abattre, il poursuit ses activités (enregistrements de disques, émissions de télévision et de radio...). Il donne de nombreuses prestations dans les maisons de retraite de la Corrèze.

En 1977, il est victime d'un premier infarctus qui le laisse fatigué. Le 29 décembre 1978, alors qu'un ami venait lui adresser ses vœux pour la nouvelle année, en se levant, il s'écroule, victime d'un second infarctus qui lui est fatal.
Il est inhumé dans le cimetière de Chaumeil où son épouse le rejoindra le 20 septembre 1997.

Dès février 1979, une association se constitue *Les amis de Jean Segurel*, association qui décide d'ériger en hommage à sa mémoire, une stèle. La stèle est inaugurée en 1981.
En sa mémoire de nombreuses émissions de télévision seront réalisées sur France 3 Limousin.
Ses enfants et petits-enfants n'ont pas été attirés par la passion musicale de leur père et grand-père.



Le tombeau de la famille Ségurel à Chaumeil. Photo ML.



Stèle à la mémoire de Jean Ségurel, érigée trois ans après sa mort. Photo ML.

Mais son fils Alain a continué d'organiser les *Bols d'Or cyclistes des Monédières* que, pour des raisons de santé, son père avaient abandonnés en 1967. Il a repris le flambeau en 1982. Cette course a pris fin en 2002

13 http://www.ina.fr/video/LXF04037305



La ferme auberge de la famille Ségurel, ancienne *Auberge des bruyères* est aujourd'hui l'*Auberge la myrtille.* CP.

faute de partenaires, Mais, *pour conserver cette tradition du vélo à Chaumeil, le 1er jeudi d'août, est organisée une manche nationale cadet-junior des comités régionaux.* Une journée qui rend hommage au grand accordéoniste que Jean Segurel a été et restera.

Je terminerai en rapportant des paroles de son fils : *Mon père a laissé le souvenir d'un homme au grand cœur qui a toujours œuvré pour Chaumeil.*

Chaumeil reste à tout jamais lié à Jean-Baptiste Segurel dit Baptistou. Un musée lui est consacré.

La ferme *Auberge des Bruyères* de ses parents a trouvé preneur et porte aujourd'hui le nom d'une autre spécialité de la région *Auberge La Myrtille.*

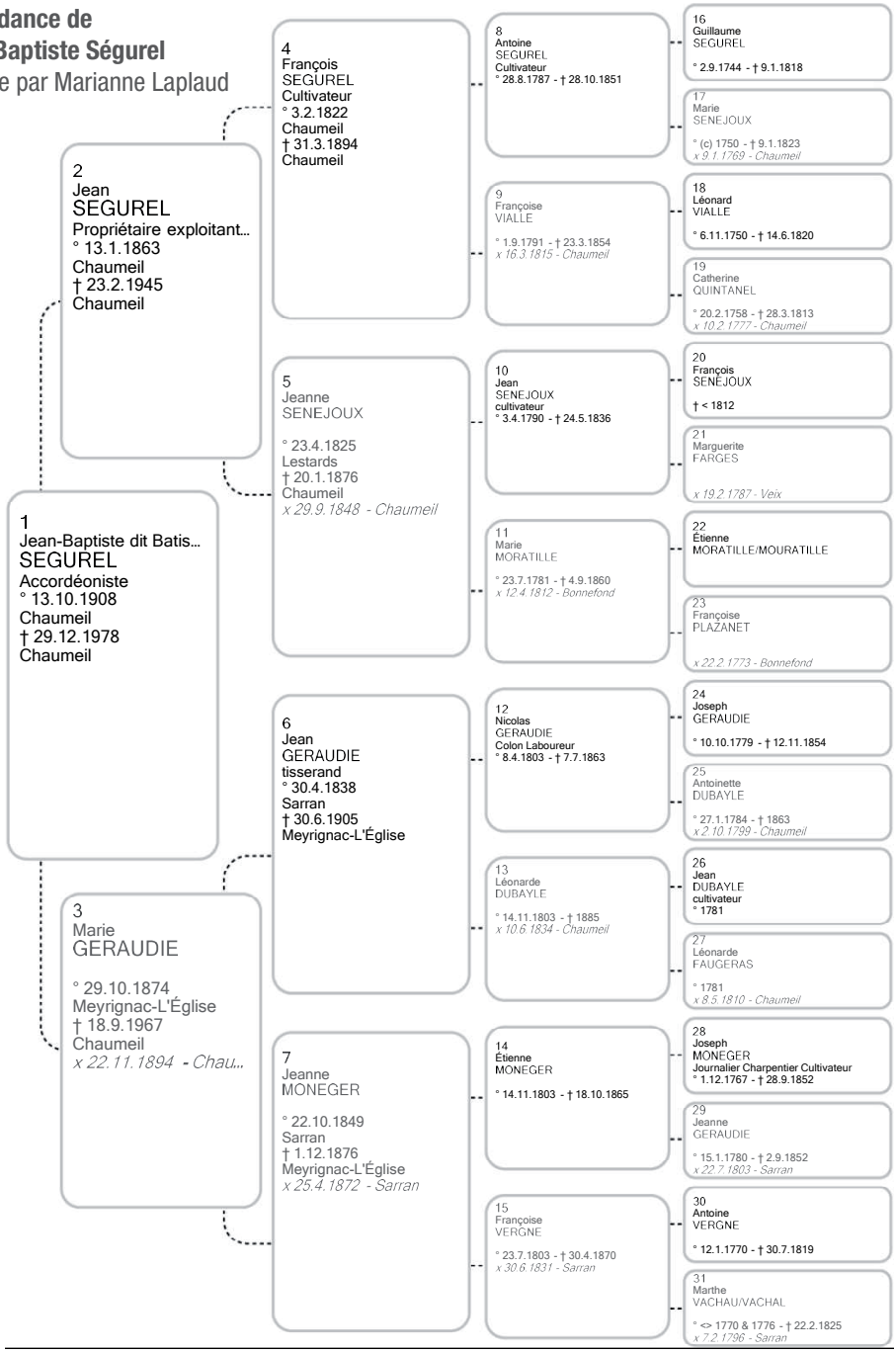
Marianne Laplaud

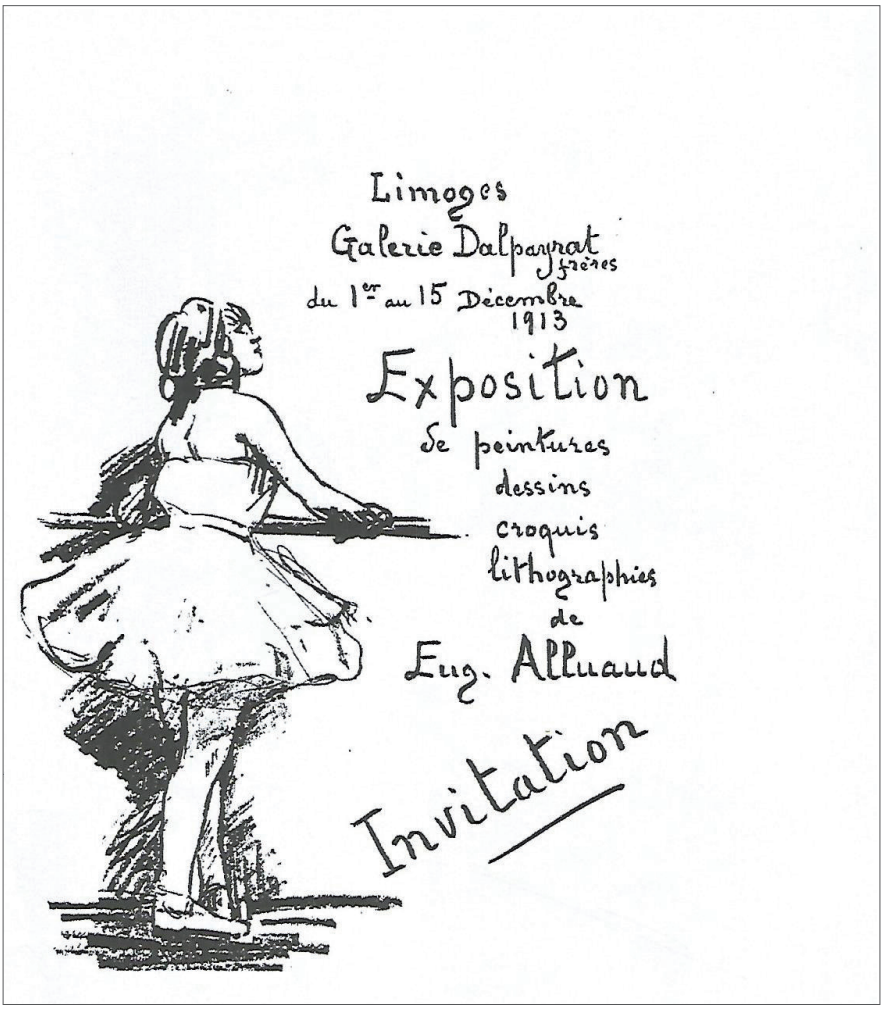


Le musée Jean Ségurel à Chaumeil.

Ascendance de Jean-Baptiste Ségurel

dressée par Marianne Laplaud





Invitation à l'exposition d'Eugène Alluaud en 1913 à la galerie Dalpayrat frères à Limoges. © Collec. G. Jouvel

Eugène Alluaud
Le peintre et la porcelaine

Michelle Alcisiadi-Dumeynie

Auteur : Michelle Alcisiadi-Dumeynie passait toutes ses vacances scolaires dans la Creuse, pays de ses ancêtres maternels, où elle se sentait bien. À l'heure de la retraite, voilà bientôt onze années son rêve s'est accompli. Adhérente de plusieurs associations culturelles dont deux en tant que membre administrateur : *Les Amis de la Creuse, les Creusois de Paris* pour lesquelles elle publie de petits articles sur des lieux ou des anecdotes ainsi que d'autres sur des hommes ou femmes qui ont marqué notre département mais qui sont peu ou pas connus. - *Le Souvenir Français*, Comité de Royère de Vassivière en Creuse – la S.N.E.M.M. (société nationale d'entraide de la médaille militaire), - *Les Amis des Tours du Monteil au Vicomte* et le Cghml que j'ai découvert en voulant faire une recherche sur un aïeul. Cette association me permet d'écrire quelques articles sur des personnages limousins.

Résumé : La dynastie limousine Alluaud est connue dans le monde de la porcelaine depuis 1798 avec François Alluaud natif de Saint-Victurnien. Son fils, François II l'aîné (1778-1866), fut maire de Limoges durant trois ans, et maire de Saint-Yrieix-sous-Aixe deux fois pour une durée de presque 15 ans. La famille était alors propriétaire du château du Mas Marvent, acquis en 1784 sur la commune. Il est le fondateur de l'entreprise de procelaine Alluaud. Son fils Jean-Joseph Amédée, eut deux fils qui se sont distingués dans d'autres domaines, l'aîné Charles est devenu un grand entomologiste (1861-1949) et Gilbert Eugène (1866-1947) décorateur de porcelaine puis artiste peintre.

Gilbert Eugène Alluaud, plus connu sous le seul prénom d'Eugène, naquit le 25 mars 1866 au château de Ribagnac propriété des Alluaud à Saint-Martin-Terressus (Haute-Vienne). L'acte de naissance précise qu'il est né de père inconnu et donc inscrit sous le nom de Gilbert Eugène Raymond. Sa mère Françoise Catherine Delphine est la fille d'Antoine Raymond et de Jeanne Tranchant, une famille originaire de Saint-Victurnien, comme le sont les Alluaud, qui travaille et demeure au chateau de Ribagnac.

Le 28 décembre 1867, Amédée Alluaud épouse Françoise Raymond et légitime de ce fait les deux enfants nés de sa relation avec elle : Charles né en 1861 et Eugène. Gilbert Eugène Raymond devient ainsi le 28 décembre 1867, Eugène Alluaud comme le précise la mention marginale portée sur son acte de naissance.

Le jeune Eugène grandit dans un milieu artistique, son père porcelainier, était amateur d'arts et collectionneur. Les aléas de la vie ont fait qu'Eugène ne connut son père que très peu de temps, celui-ci mourut six ans après sa naissance (1872). Cela ne l'empêchât pas, à l'adolescence, d'accéder à des loisirs de la bourgeoisie tels la chasse, la pêche et la photographie.

Une autre de ses passions fut la montagne. En août 1879, âgé de 13 ans, il réussit l'ascension du Néthou (pic d'Aneto dans les Pyrénées). Concernant ses études, un ami de la famille Charles Donzel, reconverti dans la peinture, lui prodigue ses conseils et l'oriente.

Le jeune Eugène suit des études de lettres au collège des Jésuites à Paris puis des études de sciences au lycée Condorcet où il passe son bac. En 1885, lors de son service militaire, il fait la connaissance de Jules Adler, peintre naturaliste qui lui donne le goût



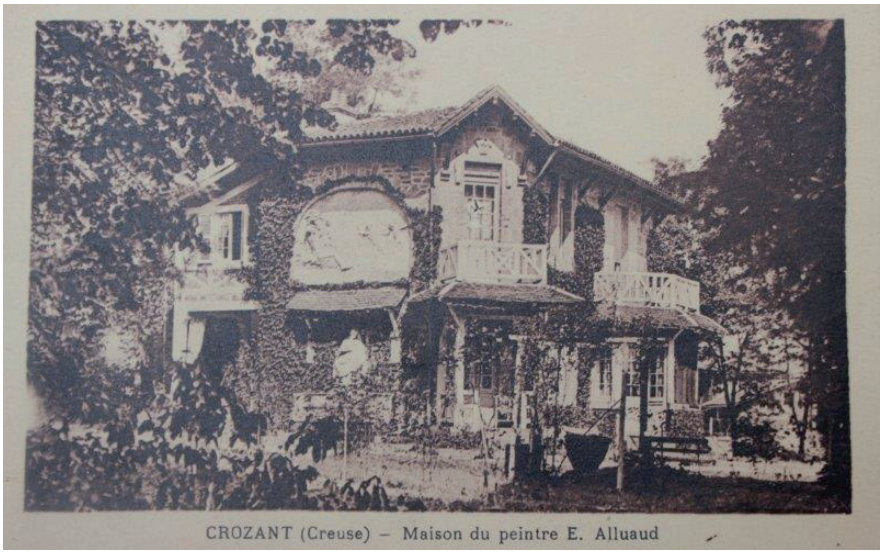
Le château de Ribagnac à Saint-Martin-Terressus, propriété des Alluaud, dans laquelle demeurait la famille d'Antoine Raymond, le père de la jeune Françoise Catherine Delphine, la mère d'Eugène Alluaud. CP ancienne.

de la peinture. De 1886 à 1889, il est élève à l'Académie Jullian et à l'école des Beaux Arts à Paris.

En 1887 il découvre Crozant en Creuse et rencontre des peintres comme Armand Guillaumin, Allan Osterlind, Léon Detroy, ou Madeline…ainsi que le poète Rollinat qui deviendra un ami. Le site l'inspire.

De 1891 à 1905 il séjourne dans la maison *Chapeau Joli* où il retourne chaque été. En 1903, il épouse Marcelle Amélie Teillet, et vend le château de Ribagnac au comte O'Tool.

En 1905, il fait construire *La Rocca*, maison qui domine la vallée de la Creuse où il invite ses amis peintres, amoureux de ces paysages, ainsi que son ami Maurice Rollinat qui réside à Fresselines en Creuse.



La propriété de la Rocca, construite par Eugène Alluaud à Crozant (Creuse) . CP anciene



Portrait d'Eugène Alluaud © Collec. G. Jouvel

Le 31 juillet 1921; il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur. En 1925 lors de l'exposition internationale des Arts décoratifs modernes, il est récompensé par un grand prix section céramique. Il fut président du Comité régional des arts appliqués et des lettres du Limousin, membre du Conseil Supérieur de l'Ecole Nationale des Arts Décoratifs de Limoges, président du groupement de défense de la porcelaine de Limoges, président du Jury de peinture du Salon d'Automne (1928), vice-président du conseil d'administration de la manufacture nationale de Sèvres.
Le 31 octobre 1938, il fût nommé officier de la Légion d'Honneur. Jusqu'en 1940, Eugène Alluaud fût aussi sociétaire de la Société des Sciences Naturelles, Archéologiques et Historiques de la Creuse.
Il ne fut pas que le peintre de Crozant comme beaucoup le pensent, il ira six mois en Italie à Naples, Rome, Sorrente puis en Algérie, et en Tunisie.

SON ŒUVRE

D'abord porcelainier, il travaille adolescent, avec son oncle Victor à la fabrique des Casseaux à Limoges créée par son grand-père François dit l'aîné.
En 1894, la société de porcelaine est redevenue *François Alluaud ainé* dont il fût l'un des commanditaires familiaux.
En 1897, il achète une manufacture à Limoges et crée des porcelaines monumentales et architecturales. En 1900, il reçoit la médaille d'argent à l'Exposition Universelle.
En 1903, des difficultés financières le conduise à la faillite, il entre chez Charles Haviland comme chef décorateur.
En 1919, il crée une petite fabrique, d'abord à Solignac puis à Limoges, où sont fabriqués des pots pour la parfumerie.
En 1925, il fût l'instigateur et l'organisateur du *pavillon de porcelaine* lors de l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels à Paris. Il créa pour cette exposition le décor *Astara* et obtint un grand prix.



Décor Astara, créé par Eugène Alluaud en 1925, qui lui valut un Grand prix.

En 1930, il fût nommé conservateur du musée de la porcelaine Adrien Dubouché à Limoges, vice-président du conseil d'administration de la manufacture de Sèvres, président du Comité régional des Arts, président de la Société des Amis des Arts et Lettres.
En 1931, de nouveau il organisa le *pavillon de la porcelaine* lors de l'Exposition coloniale internationale de Paris, la même année il fonde un groupement de porcelainiers pour défendre la porcelaine de Limoges.
À l'Exposition Universelle de 1937 ; il fût nommé président du pavillon Limousin-Quercy-Périgord, son secrétaire fût Georges-Emmanuel Clancier, limousin bien connu, né à Limoges et décédé centenaire en juillet 2018.



La Creuse à Crozant huile sur toile 1925 190 x 220 signée Eugène Alluaud. © Collec. G. Jouvel

PEINTRE PAYSAGISTE

En 1899, à l'exposition des *Arts du feu*, il reçoit une médaille d'or. En 1900, il décore le palais de la danse à l'Exposition universelle et reçoit une médaille d'argent.



Eugène Alluaud, peintre installe son chevalet dans son jardin de Crozant à partir de 1887. Collec. G. Jouvel

En 1920, il expose régulièrement à la galerie Dalpayrat à Limoges, et chez Durant-Ruel et Drouant à Paris. Il participe au *salon des Indépendants* et en 1928, au *salon d'Automne* dont il est président du jury section peinture. En 1929, il reçoit le grand prix de l'exposition française au Caire.

DESSINATEUR DE GUERRE 1914-1918

En 1914 il dessine le passage des troupes indiennes à Limoges. Entre 1915 et 1916 il se rend sur les lieux des combats pour dessiner les soldats. Il réalise des dessins héliogravés :

- 1 – les Hindous,
- 2 – les Highlanders,
- 3 – les blessés,
- 4 – nos soldats,
- 5 – les émigrés,
- 6 – les Boches,
- 7 – les Anglais,
- 8 – les Indiens,
- 9 – la rue.

En 1916 il réalise une série de dessins à



3 soldats anglais de retour des tranchées à Albert. Janvier 1916 fusain 47 x 39. Collec. G. Jouvel

l'usine de munitions Faure, il expose encore à la galerie Dalpayrat à Limoges. Il participe à l'éxposition collective *Rouen pendant la guerre*: scènes de la Somme, du Nord Pas-de-Calais et de Belgique.

Lors des *Journées du Limousin* les 21 et 22 mai 1916, il dessine une série d'assiettes patriotiques, dont les motifs représentent un blessé, un poilu, une croix de guerre, des cuistots, des prisonniers boches etc… ainsi que quelques vide-poches qui sont vendus au profit des blessés et prisonniers de guerre.

À partir de 1921, lors de l'érection des monuments aux Morts, l'approbation de la commission artistique du département était nécessaire. Eugène Alluaud fit partie de la commission départementale de la Creuse en qualité d'artiste peintre.



L'observateur du poste de *la vache crevée* Nieuport-45, fusilliers marins. Coll. privée G. Jouvel



La roche au confluent par temps gris huile sur toile 80 X 100. Signée Eugène Alluaud. © collection G. Jouvel

Les dernières années de sa vie, il résida à Crozant avec son frère aîné Charles, dans une maison voisine de la *Rocca*.
Il décèda en 1947 sans postérité et fut enterré dans la sépulture familiale au cimetière de Louyat à Limoges.

Tous ceux qui ont côtoyé Eugène Alluaud ont retenu de sa personnalité : sa sagesse, sa bonté, sa compréhension envers les autres, sa qualité spirituelle rare et comme le dit si bien Yvanhoé Rambosson, critique d'art : *cette divination, cette sérénité qui lui sont propres, nous les retrouvons dans son art.*

Michelle Alcisiadi-Dumeynie

Sources

Geneviève Jouvel, petite-nièce d'Eugène Alluaud, ainsi que son mari Gérard, mes chaleureux remerciements à eux.

Archives départementales de la Haute-Vienne

Archives départementales de la Charente

Site Canopé

Service commun de la documentation de l'Université de Limoges (SCD)

Association E.R.I.C.A.

Relevés du Cghml

Jean-Marc Ferrer
les Itinérances artistiques, la Creuse une vallée atelier
Les Ardents éditeurs, Limoges 2016

Ascendance d'Eugène Alluaud

né Gilbert Eugène Raymond légitimé par le mariage de ses parents.

dressée par
Jean-Jacques Mauriat



Monogramme de Amédée Alluaud.

ALLUAUD
Gilbert Eugène
artiste peintre
Naissance : 25 mars 1866
Saint Martin Terressus
Décès : 27 juillet 1947
Crozant

ALLUAUD
Jean Joseph Amédée
porcelainier
° 9 septembre 1825
Limoges
† 9 février 1872
Limoges

ALLUAUD
François L'Aîné
fabricant de porcelaine, maire de st Yrieix…
° 22 septembre 1778
Limoges
† 18 février 1866
Limoges

ALLUAUD
François
ingénieur géographe collaborateur…
° 27 nov 1739
Saint Victurnien
† 25 juin 1799
Limoges

xR 16 oct 1770 - Limoges

VERGNAUD
Marie
° 7 août 1751
Limoges
† 15 mars 1836
Limoges

xR 4 décembre 1813

VANDERMARCQ
Louise Estelle
° 27 mars 1794
Fontenay-sur-Eure
† 8 décembre 1852
Limoges

VANDERMARCQ
Louis Agapit
° 19 avr 1750
Avesnes-sur-Helpe

PICHOT
Louise Elysabeth Esprit
† < 1797

x 28 décembre 1867 - Saint Martin Terressus

RAYMOND
Françoise Catherine Delphine
° 19 avril 1837
Saint-Victurnien
† 21 février 1921
Paris VI

RAYMOND
Antoine
Collaborateur de Alluaud
° 10 janvier 1814
Saint-Victurnien

RAYMOND
Leonard
propriétaire
° 27 juin 1771
Saint-Victurnien

x 30 nov 1808 - Vitrac-Saint-Vincent

GUERRY
Thérése
° 29 avr 1778
Vitrac-Saint-Vincent

x 26 mai 1835 - Saint Victurnien

TRANCHANT
Jeanne
° 8 juin 1810
Saint-Victurnien

TRANCHANT
Pierre
propriétaire
° 7 mars 1785
Saint-Victurnien

x 24 août 1803 - Saint-Victurnien

MERLIN-CHABANT
Francoise Céleste
° 31 mars 1783
Saint-Victurnien


Michel Pinton
L'identitarisme contre le bien commun
Autopsie d'une société sans objet
Par le fondateur de l'UDF
FYP éditions
GIS

Michel Pinton : le Limousin ne m'a jamais trompé

propos recueillis par Jean-Jacques Mauriat

D'onte ses ? D'où êtes-vous Michel Pinton ?

On peut difficilement faire plus enraciné que moi. Je suis né en Creuse, fils de parents nés en Creuse et eux-mêmes issus d'ancêtres qui ont vécu dans la Creuse aussi loin qu'on remonte dans leurs généalogies. À peine trouve-t-on, en cherchant loin, un natif du Berry et, par extraordinaire, un Polonais qui a fui la répression russe après l'insurrection de 1831. J'ai vu le jour dans la maison qu'un de mes ancêtres avait fait restaurer en 1769 à Felletin et j'y habite toujours.

Natif de Creuse, vous définissez-vous comme Marchois (ou Limousin) ?

Ma mère se définissait parfois comme marchoise. Mais ce n'était qu'une forme de vague attachement à une appartenance disparue. Moi je me sens Limousin c'est-à-dire membre d'une communauté vivante qui a son centre à Limoges. Je déplore qu'une loi stupide ait effacé, il y a cinq ans, la région Limousin de la carte de France et, par là, porté un coup très grave à notre vie propre.

Comment définiriez-vous votre famille limousine ?

Ni très haut ni très bas dans la hiérarchie sociale. Quelques petits hobereaux, des médecins de campagne, des juges et avocats, gens de robe comme on disait autrefois et puis des entrepreneurs, hommes énergiques et imaginatifs qui n'ont pas hésité à chercher à Paris les idées et les ressources dont ils avaient besoin à Aubusson.

Votre patronyme est très lié à l'histoire de la tapisserie felletinoise ce n'a pourtant pas été votre choix.

Ce ne fut pas une question de choix. Il allait de soi, dans ma famille, qu'il revenait au fils aîné, et à lui seul, de prendre la suite du père. Etant le second fils, j'ai été éduqué dans l'idée qu'il me fallait faire ma vie ailleurs.

Après des études brillantes, vous êtes polytechnicien, vous quitter la France pour travailler aux Etats-Unis où vous devenez proche de Robert Kennedy. Pourquoi ce choix ?

Ce n'est pas tout à fait exact. Je n'ai pas été un proche de ce frère du président assassiné. Mais en 1968, j'ai voulu voir de près comment le système politique américain résistait aux tempêtes conjuguées d'une guerre impopulaire, de la contestation étudiante et de la révolte des Noirs. Souvenez-vous que chez nous, au même moment, les institutions de la Ve République ont failli être emportées par la seule révolte étudiante. J'ai choisi de m'intéresser à la campagne présidentielle de Robert Kennedy et d'y participer parce qu'il me paraissait l'homme politique le plus énergique et le plus novateur de sa nation. Ca n'a pas duré très longtemps puisqu'il a été assassiné lui aussi. Mais j'ai pu en tirer quelques leçons utiles et notamment constater la solidité des institutions américaines à l'époque. Elles ont magnifiquement résisté à tous les chocs de cette année tumultueuse.

C'est en Amérique que le jeune ministre des finances d'alors, Valéry Giscard d'Estaing vous rencontre. Vous le suivez et revenez en France. Que cherchez vous alors ?
Je comptais rentrer en France en tout état de cause. Ce qui m'a séduit chez Giscard, c'est ce qui m'avait attiré chez Kennedy. La jeunesse, les idées nouvelles, l'énergie, la compréhension des aspirations de son époque en même temps que l'enracinement dans la culture nationale. J'ai vite été persuadé qu'un jour la France lui confierait son destin. Je me suis mis très volontiers à sa disposition pour l'aider à accéder au poste suprême.

Dans ce contexte quelle est votre relation à votre région de naissance ?
Un enracinement vivant, encore et toujours. Je suis constamment revenu dans mon Limousin natal non seulement pour prendre un peu de distance avec l'agitation parisienne mais aussi pour mieux saisir les sentiments, les attentes et les soucis de la France profonde. Le Limousin ne m'a jamais trompé.

VOS ENGAGEMENTS

Vous avez mené une carrière politique. Fondateur du parti centriste UDF, vous vous êtes parfois trouvé en porte-à-faux avec vos propres amis. Pourquoi ?
Qui aime bien châtie bien. J'ai eu pour seuls adversaires irréconciliables les compromis boiteux et les consensus mous.

Vous avez eu des choix qui furent parfois paradoxaux. Contre le PACS, contre l'Euro, mais aussi contre la force de frappe française. Vous avez fondé l'UDF, puis vous ralliez Jean-Pierre Chevènement. Pas facile de vous suivre.
Je corrige d'abord ce que vous dites. Je n'ai pas pris position contre l'euro ni contre la force de frappe en tant que telles mais contre la façon dont le pouvoir politique avait prévu leur mise en œuvre. Je ne le regrette pas. Au moins pour l'euro, les faits m'ont donné raison.
Pour le reste, vous chercheriez en vain à faire de moi le fidèle inconditionnel d'un homme ou d'un parti ou d'une idéologie. Ce qui a guidé mes choix, c'est la recherche de cette exigence difficile que les penseurs politiques appellent le bien commun. Laissez-moi vous en donner une définition rapide : un responsable politique soucieux du bien commun ne doit jamais prendre une mesure qui fait d'une catégorie sociale, si petite et faible qu'elle soit, l'instrument du bien-être d'une autre, même si cette dernière est la majorité de la population.
J'ai soutenu successivement Giscard, Chirac et même Chevènement parce que dans des circonstances différentes, chacun de ces hommes m'a semblé s'approcher le plus, par son programme de gouvernement, des exigences du bien commun de notre peuple. Quitte à ne pas être dupe de certaines promesses.

Vous êtes élu européen, mais vous dénoncez dans votre ouvrage « autopsie d'une société sans objet », un mandat sans contact avec l'électeur, sans compte à rendre.
Je constate simplement une réalité. Je n'y peux rien si elle est triste.

Quelle est l'expérience de politique, ou d'élu ou plus simplement professionnelle qui vous amène à faire le constat tragique et désespéré d'une société sans objet ?
Comme mon livre le raconte, j'ai emprunté cette expression à Giscard. Lui y voyait un progrès de civilisation. Moi, un moteur de désintégration sociale. Nous vivons depuis plus de quarante dans une société qui a de moins en moins d'objet ou, si vous préférez, de but de bien commun. Je crains que le renoncement à tout objet de bien commun ne nous conduise vers des évènements tragiques mais je ne suis pas désespéré pour autant. La France en a vu d'autres.

Dominique de Villepin, parle d'une société à l'état gazeux dans laquelle chacun joue une partition individuelle. Vous partagez ce point de vue ?

Tout à fait. Nos expressions ne sont pas les mêmes mais nous nous retrouvons sur le fond.

Vous dénoncez la société libérale avancée de Valéry Giscard d'Estaing, car dites vous notamment, elle inverse la relation traditionnelle des deux fonctions de technocrates et de politiques. Le conseiller devenant le décisionnaire. Comment en est-on arrivé là ?
Ne parlons de la société de Valéry Giscard d'Estaing. Le libéralisme qui nous domine, a dépassé de très loin ses idées et la technocratie a pris une puissance qu'il n'avait pas imaginée. Comment cette dernière a-t-elle acquis tant de pouvoir ? Parce que le libéralisme est, par ses principes mêmes, hostile à la politique. Il la marginalise autant qu'il le peut. Il insiste pour que l'autorité publique soit transférée à des techniciens chargés uniquement de veiller à une concurrence non faussée et à la libre circulation des produits et des capitaux. C'est ainsi que les techniciens deviennent des technocrates. Ils s'emparent de responsabilités qui appartiennent aux politiques.

Maire de Felletin vous avez voulu faire de votre ville pendant vos deux mandats un laboratoire de la défense du bien commun. Comment cela a-t-il fonctionné ?
Pour réaliser le bien commun de ses administrés, le maire d'une petite ville du Limousin n'a qu'un nombre limité de leviers. Mais il peut faire beaucoup en les utilisant bien. Je raconte dans mon livre la réussite spectaculaire que nous avons obtenue dans la création d'emplois, notre projet audacieux et novateur de production d'énergie verte ou encore la mise en valeur des richesses de toutes sortes que l'histoire nous a léguées. Toutes ces réalisations ont été soutenues par l'unanimité des élus municipaux, ce qui prouve qu'elles répondaient aux critères du bien commun.

Votre échec lors de l'élection de 2008 pour un troisième mandat est la conséquence de quelle erreur ?
D'abord l'usure normale du pouvoir. Je la sentais si bien que j'ai beaucoup hésité à me représenter. Ensuite, je pense, mon défaut majeur : j'ai voulu avancer trop vite. Je n'ai pas été un pédagogue assez patient.

LE LIMOUSIN

Vous avez tutoyer la haute fonction publique et participé à la vie de la nation aux plus haut niveau. Que représente pour vous le Limousin ?
La réalité humaine. La vie concrète. La haute fonction publique se meut dans un univers d'abstractions. Les ministres s'enferment dans des tours d'ivoire. Tout cela est dangereux, comme les mésaventures de Macron en novembre dernier l'ont montré. Respirer l'air de nos bourgs du Limousin est une école incomparable d'humanité.

Quand vous pensez à la terre du Limousin, quelle est l'image qui vous vient à l'esprit ?
Tout est à taille humaine.

André Chandernagor a dit que le Limousin est une terre qui subit sans s'aliéner… Partagez-vous cette pensée ?
Oui, elle est vraie mais elle me parait incomplète. Elle donne l'impression d'une région passive. Or le Limousin ne se contente pas de résister. Il invente ; il propose des idées originales ; il progresse à son propre rythme.

Qu'est-ce que vous aimez dans le pays Marchois ?
Pourquoi marchois ? Vous parlez d'un pays qui n'existe plus.

Et qu'est-ce que vous n'aimez pas en Limousin.
Le dénigrement de soi et l'esprit de chicane.

Le Limousin parle une langue dont on dit que Dante a hésité à l'utiliser pour la rédaction de sa Divine comédie.

Que pensez vous de cette langue qui s'efface aujourd'hui ?
Moi-même, tout Limousin que je sois, je la connais mal. Quand j'étais enfant à Felletin, on ne s'exprimait en français que dans le bourg. Les habitants de la campagne parlaient entre eux en patois, comme on le disait avec condescendance, c'est-à-dire en langue limousine. Aujourd'hui plus personne ne le fait.

LES LIMOUSINS

Que pensez vous des hommes et femmes du Limousin ?
J'apprécie la simplicité de leur manière de vivre; j'admire leur ténacité ; je n'aime pas leur défaitisme.

Quels sont les hommes ou femmes de l'histoire du Limousin, dont vous appréciez le parcours ou l'engagement et pourquoi ?
Le pape Urbain V à cause de son courage et de son opiniâtreté – qualités bien limousines – dans une époque très troublée ; la maréchal Jourdan pour ses belles victoires de Wattignies et de Fleurus qui ont sauvé la France ; tout près de nous, deux hommes de science que j'ai eu l'honneur d'avoir comme maîtres et qui ont contribué au rayonnement de notre pays : Favart et Malinvaud. Et bien d'autres. Je regrette de ne pouvoir vous donner aucun nom de femme.

On dit les Limousins pessimistes sur leur région et sur eux-mêmes. Et vous écrivez dans votre ouvrage que la trilogie de la pensée limousine est : « ça ne se fera pas… Puis si cela se fait, ça ne marchera pas, et si cela marche, ca ne durera pas… »
C'est le pire de nos démons qui parle ainsi en nous. Nous devons le regarder en face.

Les Limousins sont aujourd'hui redevenus comme ils le furent jadis, des Aquitains, voyez-vous cette nouvelle réalité comme une chance ou comme une perte d'identité ?
Une perte d'identité. Je ne lui vois, jusqu'à nouvel ordre, aucun avantage.

Dans la logique de notre histoire nationale vous vous dîtes plutôt girondin comme Victurnien Vergniaud, président de la Convention ou jacobin.
Le jacobinisme me parait incompatible avec notre époque. Il nous menace sous forme de la technocratie. J'explique pourquoi il est dangereux dans mon livre.

Souhaitez vous voire votre famille s'inscrire, encore, dans l'histoire du Limousin ou de la Nouvelle-Aquitaine?
Du Limousin. Si tel était le cas, j'en serais fier.

PORTRAIT CHINOIS

Si le Limousin était un arbre ?
Un bouleau. Il plie sous les rafales de vent mais se relève toujours.

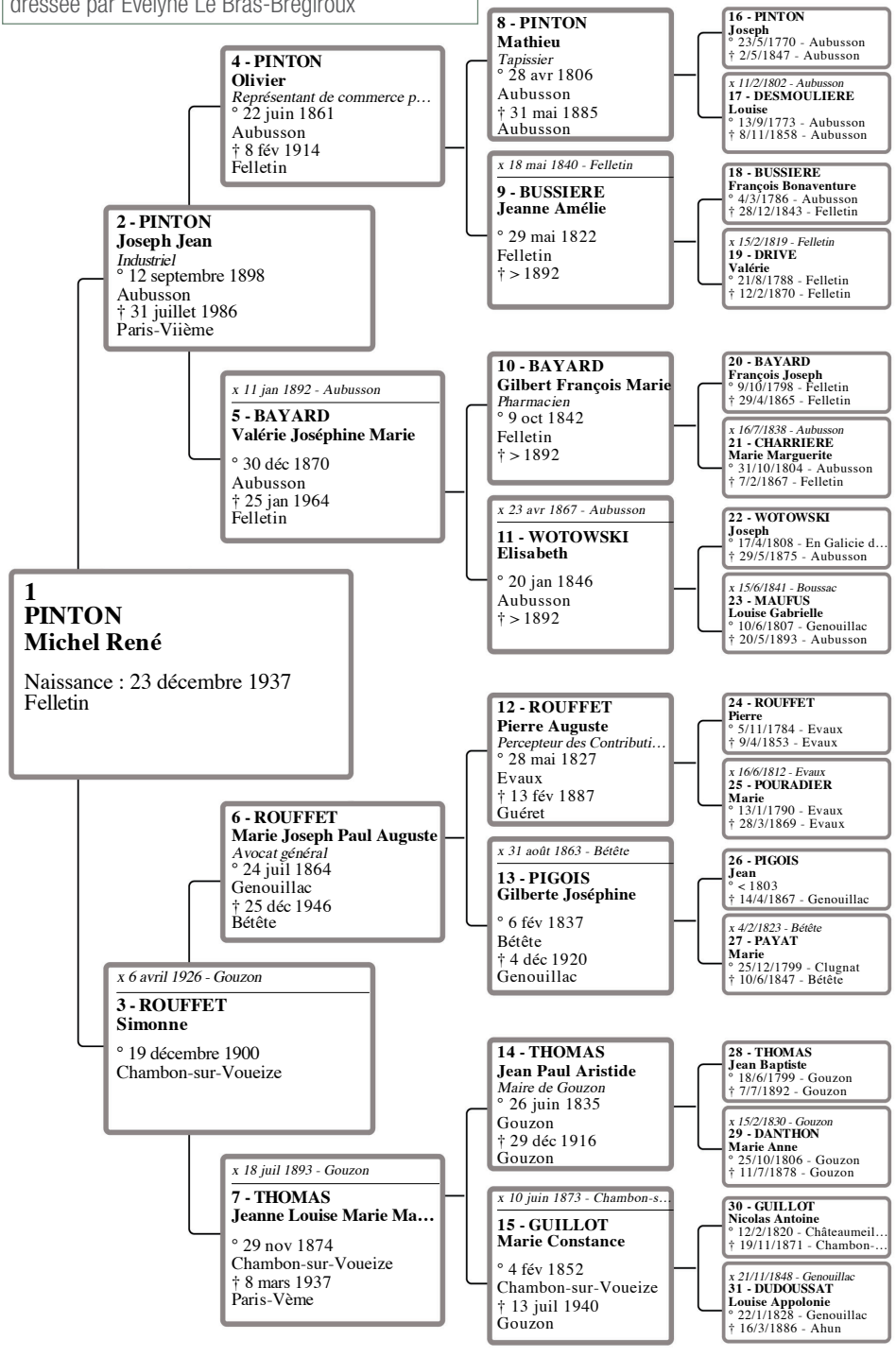
Si le Limousin était un animal ?
Un sanglier. Vit à l'écart et se contente de ce que son terroir lui donne.

Si le Limousin était un rêve ?
La liberté à ma porte.

propos recueillis par Jean-Jacques Mauriat

Généalogie ascendante de Michel Pinton

dressée par Evelyne Le Bras-Bregiroux



Les Fauré, peintres en voitures et entrepreneurs

Toulouse-Périgueux-Limoges 1830-1914

Michel C. Kiener

En 1925, alors que Paris et le monde se mettent à l'heure de l'Exposition des Arts décoratifs et industriels modernes, à Limoges, ville des arts du feu, c'est la révolution. La capitale française de la porcelaine vire sa cuti et adopte d'enthousiasme pour sa vaisselle les poncifs du cubisme, ses couleurs franches et la rose Iribe. Dans le même temps, un atelier d'émaux sur cuivre – une spécialité quasi millénaire à Limoges –, l'*atelier Camille Fauré* s'engage à fond dans la nouvelle esthétique ; ses mains réalisent dès lors par centaines des pièces de forme et des vases émaillés *Art déco* qui valent aujourd'hui des fortunes.

Cette histoire, celle d'un Camille Fauré (1874-1956) entrepreneur en peinture sur Limoges devenu fabricant d'émaux sur cuivre, on l'a racontée dans un premier ouvrage paru en 2016, *Les émaux Art déco de l'atelier Fauré – Limoges 1919-1985*[1]. Restait à comprendre comment cet homme du bâtiment natif de Périgueux en était venu à ajouter en 1919 une corde plus artistique à son arc.

En fait, en amont de cette aventure hors du commun, il y a la trajectoire d'une famille très ordinaire originaire de l'Aude, Toulouse et Bordeaux ! Camille Fauré est en effet l'héritier d'une lignée de *peintres en voitures* devenus sur le tard, vers 1870, peintres spécialisés en travaux experts. Fidèle à la tradition familiale, le jeune Camille saura s'imposer à Limoges, où le clan a fini par aboutir, en « entrepreneur » reconnu, habitué à travailler pour des clients fortunés, un homme qui n'a pas cessé dans



Camille Fauré vers 1900.

les premières années du XXe siècle d'investir des niches telles que le lettrage sur vitrines, la peinture sur lambris, le décor d'église, la laque, les plaques émaillées utilitaires sur tôle etc… Rien qui vous prédestine à vendre au prix fort après la Grande Guerre à la foire internationale de Lyon de l'*Art déco* signé *C. Fauré Limoges* à des amateurs du Brésil et à ceux du Tout-Paris !

Cet homme-là et son parcours se révèlent en fait emblématiques de l'artisanat de la Belle-Époque, un laissé pour compte de la recherche, et c'est à ce titre qu'il est passionnant. Les années 1860-1914 voient en effet toutes les villes se transformer, sortir du noyau historique et s'entourer d'une couronne de quartiers nouveaux peuplés de « villas », tandis que le décor des rues se transforme et se fixe pour un siècle avec des rues « commerçantes » bordées de vitrines en menuiserie à pilastres cannelés, des murs aveugles peints de publicités graphiques et surtout la prolifération du lettrage peint sur tous les matériaux possibles. De quoi occuper des dizaines de professionnels du pinceau, une fois que les maçons, tailleurs

1 Publié aux éditions Culture et Patrimoine, Limoges, aujourd'hui disparues.

de pierre et sculpteurs, les charpentiers et les couvreurs, les plâtriers, les menuisiers pour les ouvertures et les boiseries, les plafonniers et les stucqueurs, les plombiers et les vitriers, et bientôt les électriciens, auront fait leur travail. Les recensements n'en finissent pas d'énumérer ainsi les métiers concernés.

Ajoutons à cela la réfection du décor des églises qu'on met volontiers en couleur comme aussi celui des chapelles des congrégations qui se multiplient sous Napoléon III ; on mesure ainsi la variété des chantiers à couvrir. Mais les peintres en voitures ? Il faut garder en tête que le deuxième XIXe siècle est avant tout celui d'une mobilité toute nouvelle. Grâce à l'aménagement imposé d'un chevelu routier digne de ce nom, circuler en voiture à cheval devient une évidence jusque dans le centre-ouest à reliefs marqués. Le chemin de fer multiplie de son côté, à l'infini et à un coût raisonnable, les déplacements, entrainant l'économie qui découle de la circulation des marchandises et surtout des hommes. Les omnibus à chevaux qui rayonnent des gares vers les campagnes, les voitures d'hôtel et de négociants porteuses de leur raison sociale, voilà le pain quotidien des *peintres en voitures*, et des quatre Fauré père et fils installés pendant quarante ans à Périgueux.

Après quarante années passées en Périgord, les Fauré, augmentés de cousins et de neveux, tous peintres en voitures et peintres de profession, poursuivent leur montée vers le nord en s'installant vers 1885 à Limoges, 90 000 habitants. Une ville industrielle dynamique, riche en opportunités et en demandes de qualité. Camille Fauré n'a que dix ans quand il y vient vers 1884 ; il y fait son apprentissage aux côtés de son propre père dont il reprend la petite entreprise familiale à sa mort en 1895. À vingt-et-un ans, le voici à son compte, habile à tirer parti d'une demande diversifiée, épousant à son tour, comme son père et ses oncles, une fille d'artisan, fille d'un tailleur de pierre né sur le Millevaches. Mais l'argent rentre, de quoi rêver un peu et s'offrir pour finir en 1919 une *danseuse* en installant dans ses locaux de la rue des Tanneries, en marge de son activité principale (la peinture publicitaire), un atelier qui consacre son insertion dans la *capitale des arts du feu*.

LES QUATRE VIEILLES DE LA GÉNÉALOGIE

Mais comment retrouver le *gras* de cette saga familiale et sociale ? Autant l'avouer d'emblée : les artisans du bâtiment laissent rarement des archives, au-delà de rares *prix faits* et de quelques courriers rescapés qu'on brandit comme des reliques. L'entreprise Fauré ne fait pas exception à la règle, et il faut donc avoir recours aux sources disponibles classiques, les états civils, les recensements, les actes notariés et les annuaires s'ils existent. Les informations qu'on en tire sont autant de tessons qui permettent de reconstituer non seulement une lignée mais surtout un milieu qui pratique l'endogamie sociale. Pour le reste, il faut compter sur la chance, comme avec cette statistique industrielle trimestrielle miraculeuse, tenue par la préfecture de la Dordogne sous le Second Empire, dans laquelle on voit apparaitre en 1861, installée dans cette petite ville d'à peine 20 000 habitants, une entreprise de *peintres en voitures* qui finit par compter près de cent emplois[2] !

Voilà qui donne peut-être une clé d'explication au fait que le grand-père paternel de Camille, peintre en voitures travaillant à Toulouse, soit soudain, en 1841, *monté* à Périgueux. Ses trois fils, dont deux nés à Périgueux-même, y passèrent leur enfance avant d'être tous les trois identifiés à l'instar de leur père comme *peintres en voitures* lorsqu'ils épousent une fille du cru ou, pour le père de Camille, une fille de tonnelier bordelais.

Décidément, artisan on est, artisan on demeure, même dans ses amours.

Michel C. Kiener

2 AD Dordogne, 6 M 601, statistiques industrielles trimestrielles.